LE GRAND CHEF DES PRAIRIES

BRETON


RAYONNEMENT
1186, rue
VISITATION,
Montréal 24
Les Pères Oblats

LE
GRAND CHEF
DES PRAIRIES



Albert Lacombe
1827 - 1916

LE
GRAND CHEF
DES PRAIRIES

LE PÈRE ALBERT LACOMBE, O.M.I.

1827-1916

par

P.-E. BRETON, O.M.I.

1954

ÉDITIONS DE L'ERMITAGE

9916, 110ème RUE EDMONTON

Nihil obstat

Edmonton, 30 juin 1954

Ludovic Larose, o.m.i.
G.-M. Latour, o.m.i.

Imprimi potest

Edmonton, 16 juillet 1954

J. O. Fournier, o.m.i.
Supérieur provincial

Imprimatur

Montréal, 29 juillet 1954

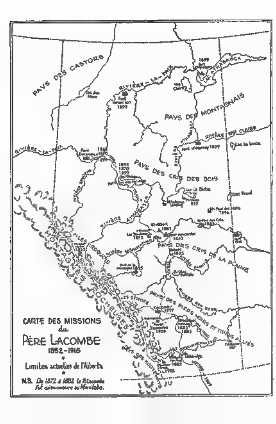
† J. C. Chaumont, V.G.
Evêque Tit. d'Aréna,
Auxiliaire de Montréal



Aux Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée, conquérants de nos vastes solitudes, qui, par leurs travaux, leurs souffrances et même leur sang, ont édifié l'Eglise catholique dans le Grand Ouest canadien.

« Voici ceux qui, vivant dans la chair, ont édifié l'Eglise dans leur sang »

(Bréviaire romain, Office des Apôtres)


PAYS DES CASTORS
RIVIÈRE-LA-PAIX
Fort Vermillon 1899
LAC ATHABASCA
Lac Claire
PAYS DES MONTAGNAIS
RIVIÈRE DU CLAIRE
Lac la Loche
RIVIÈRE-LA-PAIX
PAYS DES CRIS DES BOIS
1855
1870
1899
Lac la Biche
Lac Froid
St-Paul des Métis 1896
RIVIÈRE ATHABASCA
St-Albert 1861
PAYS DES CRIS DE LA PLAINE
LES IROQUOIS
RIVIÈRE SASKATCHEWAN
MONTAGNES ROCHEUSES
LES STONIES
PAYS DES PIEDS NOIRS ET TRIBUS ALLIÉS
RIVIÈRE RED DEER
CALGARY 1877
PAYS DES KOOTENAYS
1909
1883
1885
1882
1905
CARTE DES MISSIONS
du
PÈRE LACOMBE
1852-1916
Limites actuelles de l'Alberta
N.B. De 1872 à 1882 le P. Lacombe fut missionnaire au Manitoba.

ÉPHÉMÉRIDES

Les principales dates de la vie du Père ALBERT LACOMBE

28 février 1827 — Naissance à Saint-Sulpice, diocèse de Montréal (Québec) Canada

Septembre 1840 — Entrée au Collège de l'Assomption.

1847 — Etudes théologiques à l'évêché de Montréal.

13 juin 1849 — Ordination sacerdotale à Saint-Hyacinthe.

1er août 1849 — Départ pour la Rivière-Rouge. (Ouest canadien)

1849 à octobre 1851 — Missionnaire à Pembina (Rivière-Rouge)

Octobre 1851 à mai 1852 — Vicaire à Berthier (près Montréal)

17 septembre 1852 — Arrivée du Père Lacombe à Edmonton (Ouest canadien)

22 septembre 1852 — Il se rend au lac Sainte-Anne

3 octobre 1852 — Il prêche une mission au lac LaBiche.

1853 — Il se rend à Jasper prêcher à un groupe de Métis iroquois.

24 mars 1854 — Il accompagne Mgr Taché dans sa première visite pastorale à Edmonton. Cette mission est mise sous le patronage de Saint-Joachim.

1855 — Le Père Lacombe se rend au petit Lac des Esclaves.

28 septembre 1856 — Il prononce, au lac Sainte-Anne, ses vœux de religion dans la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée.

Janvier 1861 — Fondation de Saint-Albert.

1862 — Le Père Lacombe organise la première caravane de ravitaillement par charrettes de la Rivière-Rouge à Edmonton.
Premier pont dans les Territoires du Nord-Ouest.
Premier moulin à farine (Saint-Albert)
Première écoles de Blancs à Edmonton

1865 — Fondation de Saint-Paul des Cris.

4-5 décembre 1865 — Fameuse bataille entre Cris et Pieds-Noirs. Le Père Lacombe blessé

1865-1872 — Il compose plusieurs ouvrages en langues indiennes et met au point son « Echelle catholique ».

1872 — Il est nommé Vicaire général de Saint-Albert.

1873-1882 — Le Père Lacombe exerce son ministère au Manitoba (autrefois la Rivière-Rouge).

1873 — Il remplace Mgr Taché au Chapitre général des Oblats en France.
Il est nommé curé de Sainte-Marie de Winnipeg.
Il est indirectement mêlé à l'affaire Riel
Il dessert les camps de travailleurs le long de la voie ferrée du « Pacifique Canadien » en construction.

1882 — Le Père Lacombe retourne au Vicariat de Saint-Albert.

25 août 1882 — Il arrive à Calgary.
Il se consacre aux missions du sud: Pieds-Noirs, Piéganes, Gens du Sang.

1882 — Il construit la mission de McLeod.

1883 — Il rédige avec l'aide du P. Legal, un dictionnaire Pied-Noir, et autres ouvrages.

Juin 1883 — Il pacifie les Pieds-Noirs, mécontents de la construction du Chemin de fer Son ami, Pied-de-Corbeau le seconde.

1883 — Il obtient la fondation des écoles indiennes de Dunbow et de qu'Appelle, il s'intéresse de près à la première.

29 mars 1885 — Il pacifie de nouveau les Pieds-Noirs, en marge de l'affaire de Riel.

1886 — Il obtient la libération des prisonniers de l'affaire Riel.

1886 — Réception civique à Ottawa en l'honneur du Père Lacombe et des chefs indiens loyaux

Août 1887 — Il est nommé à la cure de McLeod.

Juillet 1894 — Il est nommé Curé de Saint-Joachim d'Edmonton

1897 — Il se retire à son Ermitage de Pincher Creek.

1899 — Il accompagne à titre de conseiller la Commission Royale qui va signer un traité avec les Indiens du Nord, au nom du gouvernement canadien

1900 — Voyage en Europe en faveur des catholiques ruthènes.

1904 — Voyage en Terre-Sainte et en Autriche (Ruthènes).

1905 — A l'ermitage de Pincher Creek.

1907 — Il fête ses 80 ans à l'archevêché de Montréal, invité par Mgr Bruchési.

1909 — Il fonde le « Foyer Lacombe » à Midnapore.

12 décembre 1916 — Il meurt à son « Foyer » de Midnapore.

RÉFÉRENCES

Annales de la propagation de la foi (Lyon 1866)

Archives générales des O M I. Maison générale des Oblats Rome (Lettres du P Lacombe)

Archives de l'Archevêché de Saint-Boniface (Lettres du P. Lacombe à Mgr Taché)

Archives provinciales des O M I, Edmonton
Divers manuscrits du Père Lacombe journaux de voyage lettres, Mémoires, Notice historique sur les missions du lac Sainte-Anne, Saint-Albert et Edmonton.

Journal de la mission de Saint-Paul (1865).

Missions de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie-Immaculée

Armor (Philippe d') Bribes d'histoire locale, La Survivance, Edmonton, 1933-1934

Benoit (Dom) Vie de Monseigneur Taché, (Montréal, 1904).

Bourassa (Henri), Les Ecoles du Nord-Ouest. (Brochure)

Bruchési (Jean), Canada, réalités d'hier et d'aujourd'hui.

Brunet, Frégault et Trudel, Histoire du Canada par les textes, (Montréal, 1952).

Groulx (Abbé L.), L'Enseignement au Canada français, (Montréal, 1933)

Groulx, (Chan L.), Histoire du Canada français. (Montréal 1950)

Hugues (Miss K.), Father Lacombe, The Black-Robe Voyageur (New-York, 1914)

Kane (Paul), Wanderings of an Artist, (Master Works of Canadian Authors) (Toronto, 1925)
LeChevallier (Jules), O.M.I., Les pionniers de la croix, (Manuscrit).
LeChevallier (Jules), O.M.I., Origine des premières missions du diocèse Saint-Paul (Manuscrit)
LeJeune (L.) O.M.I. Dictionnaire général du Canada.
LeVern (J.-L.), O.M.I. Histoire de la mission des Pieds-Noirs (Manuscrit)
McGregor (J. G.) Blankets and Beads, (Edmonton, 1949).
Morice (A. G.) O.M.I. Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien (Montréal, 1912)
Petitot (Emile) Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest (Les littératures populaires), (Paris, 1886)
Philippot (A.), O.M.I., Historique de Saint-Paul des Cris (Manuscrit)
Ralph (Julian) On Canada's Frontier, (New-York, 1892)
Rémas (René), O.M.I., Grammaire crise (Manuscrit).
Sœur de la Providence Le Père Lacombe, (Montréal, 1916)
Taché (Monseigneur A.), Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique, (Montréal 1868)
Taché (Monseigneur A.) Vingt ans de missions. (Montréal, 1866)

QUELQUES TÉMOIGNAGES DES CONTEMPORAINS SUR LE PÈRE LACOMBE, O.M.I.

S.E. le Cardinal Bégin, archevêque de Québec

Archevêché de Québec, 14 décembre 1916.

Votre Congrégation vient de perdre un de ses plus vaillants missionnaires ! Chargé d'années, il était aussi chargé de mérites. Le bon Père Lacombe était un véritable apôtre, un homme du bon Dieu d'un dévouement inlassable, d'un zèle que ne ralentirent jamais les fatigues, les privations, les misères de toutes sortes. Qu'il a donc aimé ses sauvages, ses métis du Nord-Ouest canadien ! Qu'il a donc travaillé et souffert pour eux. Il est parti pour le ciel aimé, vénéré, admiré de tout le monde. C'est le type le plus parfait du vrai missionnaire. Sa longue carrière est une des plus belles, des plus fécondes en vertus et en mérites. Il me semble qu'il a dû entrer au ciel sans la moindre difficulté pour y recevoir sa récompense.

Sir William Van Horne, président du Canadien-Pacifique.

« La vie d'abnégation et de dévouement de cet homme de bien, de ce missionnaire intrépide, surpasse tout ce qu'on en pourrait dire. Il a été pour ses pauvres sauvages du Nord-Ouest doux comme la clarté de la lune et fort comme le rayon de soleil.

« Nous qui le connaissons, nous l'aimons à cause de sa bonté, parce que nous sentons qu'il est grand... il a passé sa vie cachée aux yeux du monde, vivant dans les camps des sauvages, se pliant aux usages de leurs bourgades disséminées

dans les immenses plaines et montagnes du Nord. Pour avoir une juste idée de ses généreuses entreprises et de ses nombreux exploits il faut le considérer au milieu des Peaux-Rouges, les initiant à la civilisation et au christianisme.

« Le grand et noble exemple de dévouement et d'abnégation que nous a laissé le Père Lacombe dans sa carrière de plus de soixante ans parmi les tribus sauvages du Nord-Ouest ne devrait pas passer inaperçu, il faudrait, certes, un cœur plus dur que la pierre pour n'être pas touché de tant d'héroïsme. L'homme le plus irreligieux devrait courber la tête en face de la foi sublime qui a inspiré cet homme de bien dans sa longue et laborieuse carrière ».

Lettre de M. Luxton fondateur du « Free Press » du Manitoba

S.-Paul Minneapolis, 23 septembre 1899.

« J'ai vu dans les journaux de Winnipeg, que la fête de vos noces d'or de prêtrise et de votre entrée dans la carrière de vos saintes œuvres allait être célébrée. Quoique n'appartenant pas aux mêmes croyances, j'ose croire que ce n'est pas témérité de ma part de venir vous offrir mes hommages et mes félicitations en cette joyeuse et radieuse occasion.

« Vos œuvres d'humanité, pour ne pas mentionner seulement le côté chrétien, ont été d'une telle importance que tout homme de bien, capable d'apprécier, ne saurait s'empêcher de les admirer, plus que tout le bien que vous avez fait ».

Le capitaine Butler, militaire distingué.

Le capitaine Butler plus tard le général sir William Butler, distingué militaire qui se fit remarquer dans de nombreuses campagnes en Asie et en Afrique. Vers 1870, il fut envoyé par le gouvernement canadien pour enquêter sur la

condition des Territoires du Nord-Ouest. Ce rapport prit les dimensions d'un volume intitulé: « The Great Lone Land ». Il y parle du Père Lacombe en ces termes

« In the winter of 1870, I met at Rocky Mountain House — a post on the Hudson's Bay Company — Père Lacombe. He had lived with the Blackfeet and the Cree Indians for many years, and I enjoyed more than I can say listening to his stories of adventure with these wild men of the plains. The thing that left more impression on my mind was his intense love and devotion to these poor wandering and warring people — his entire sympathy for them.

« He had literally lived with them sharing their food and their fortunes and the everlasting dangers of their lives. He watched and tendered the sick, buried their dead and healed the wounded in their battles. No other man but Father Lacombe could pass from one hostile camp to the other — suspected nowhere, welcomed everywhere; carrying as it were, the « truce of God » with him wherever he went. »

L'Honorable C. Stewart, ministre de l'Intérieur.

« Le Père Lacombe ne demanderait pas un monument plus beau... Nous jouissons du travail qu'il a fait en surmontant bien des difficultés. J'apprécie l'intérêt général que manifeste le peuple. Puisse la tolérance et la conciliation pénétrer dans tout le pays... »

M. L. Lacombe, député des Deux-Montagnes.

« Québec est heureux d'avoir donné naissance à un tel homme ! Ses parents étaient des cultivateurs, et d'une probité proverbiale... »

AVANT-PROPOS

La figure du Père Lacombe missionnaire Oblat de l'Ouest canadien, tient aujourd'hui de la légende. Légende vécue toutefois, où abondent les traits piquants et les saintes audaces d'un cœur d'apôtre. Marchant sur les pas des découvreurs et des premiers missionnaires, là où d'autres n'ont fait que passer, le Père Lacombe s'établit à demeure dans les vastes prairies et s'y dépense durant plus d'un demi-siècle.

Âme de feu, il consacre le meilleur de ses énergies à l'évangélisation des tribus nomades, Cris et Pieds-Noirs, depuis la Rivière-Rouge jusqu'aux Montagnes Rocheuses, des frontières américaines au petit Lac des Esclaves. Il court, voyageur infatigable, à la recherche de ces misérables enfants de la plaine, il partage leur pauvreté, leurs privations, leurs épreuves. Avec eux, il fume le calumet de la paix. Il leur apprend à prier, soigne leurs malades, se fait pour eux interprète et protecteur. Si bien que toutes les tribus finissent par le regarder comme leur ami, leur frère, leur Grand Chef.

Non moins importante que son apostolat de prêtre est son œuvre civilisatrice. Il sème le premier blé sur les bords de la Saskatchewan, construit le premier moulin à farine, érige, à Saint-Albert, le premier pont à l'ouest des Grands Lacs. Puis c'est le patient labeur du polyglotte, qui s'acharne à pénétrer des dialectes inconnus.

En quelques années, le Père Lacombe devient l'un des hommes les plus influents de l'Ouest et, par la force des choses, est mêlé aux grands événements de l'époque, développement de l'Église, construction du chemin de fer, soulève-

ment de Riel, signature de traités, persécution scolaire, colonisation de l'Ouest Tout en continuant de partager la vie misérable de ses enfants de la plaine, il côtoie des hommes célèbres.

Et toujours, l'humble missionnaire a le don inné de s'attacher les cœurs. Parole persuasive, finesse du raconteur, magnétisme de sa personne . Les Indiens, dont l'œil observateur et psychologue sait étiqueter toutes choses, l'avaient surnommé « l'homme au bon cœur », « l'homme à la belle âme » Grâce à sa bonté et à un zèle aussi dévorant qu'un feu de prairie, le Père Lacombe a gagné tout un royaume à l'Église et à la civilisation.

Dans un immense territoire où, jusque là, on ne trouvait que des troupeaux de buffalos et des bandes indiennes toujours prêtes à s'entretuer, le Père Lacombe, missionnaire, pionnier, interprète, colonisateur, linguiste, agent diplomatique, pacificateur et philantrope fut, à la vérité, l'un des principaux bâtisseurs d'un pays nouveau et plein de promesses les immenses plaines de l'Ouest canadien

Aux yeux de l'Histoire, il apparaît comme le « Grand Chef des Prairies »

PRÉFACE

On lira avec grand intérêt la biographie du légendaire Père Lacombe, « l'homme au bon cœur », que vient d'écrire dans un style alerte le P. Paul-Emile Breton. L'auteur fait revivre cette grande figure historique de l'Eglise canadienne de l'Ouest et la fait ressortir en singulier relief, dans son activité sociale d'initiation à la culture de peuples nomades et à un régime de paix entre les tribus. Il fait ressortir l'extraordinaire emprise qu'exerça le Père Lacombe sur les Indiens et les Métis dans les crises qui survinrent à l'arrivée des Blancs dans notre pays.

Je me rappelle avoir souvent vu, tout jeune encore, le Père Lacombe dans ma paroisse natale de Pincher Creek où il avait songé à établir son « Ermitage ». Avant la grand-messe du dimanche, nous les enfants, nous arrêtions au presbytère avec notre mère pour nous préparer au service religieux. Le Père Lacombe nous accueillait avec grande bonté. Malgré son âge déjà avancé, il est souvent venu nous visiter sur notre ferme.

Plus tard, après qu'il se fût retiré au Foyer Lacombe des dévouées Sœurs de la Providence, il se plaisait à revenir à Pincher Creek. Il dépassait alors les quatre-vingts ans et il avait peine à se porter longtemps sur ses jambes. Il gardait son regard très vif et reconnaissait facilement tous ses vieux amis. A la messe dominicale on l'asseyait au milieu du chœur. Vénérable patriarche à la longue chevelure blanche, il parlait amoureusement et longuement à son cher peuple de Pincher Creek, soulignant ses sentiments des larmes abondantes qu'il versait. Sa dernière visite chez nous eut lieu en 1912.

Peu après, ce grand voyageur, qui avait parcouru en tous sens les vastes étendues de nos provinces de l'Ouest, dut se retirer pour de bon au Foyer de Midnapore qu'il avait fondé. Ses forces physiques diminuaient et ses facultés men-

tales baissaient. Il continua de recevoir dans sa retraite ses amis fidèles, mais il avait perdu sa vivacité et la splendeur de son énergie.

A sa mort, en décembre 1916 on vit se grouper autour de sa tombe les immenses foules de ses amis, et les autorités civiles et religieuses rivalisèrent d'éloquence dans leurs témoignages d'admiration pour l'œuvre religieuse et civilisatrice qu'il avait accomplie durant sa longue existence de quatre-vingt-neuf ans.

Le Père Lacombe fut sûrement l'un de nos plus grands missionnaires Oblats de l'Ouest et probablement la figure la plus pittoresque parmi ces apôtres. Ses randonnées dans l'Est du Canada et en Europe, pour y plaider la cause des âmes et y recueillir des aumônes, en avaient fait un personnage de légende que tous connaissaient. Son éloquence très personnelle, imagée, vive touchait les cœurs et entraînait à la générosité en faveur de ses missions et de ses œuvres. Même ses exagérations d'expression et son insouciance des conventions sociales le faisaient pénétrer dans ces milieux qui lui eussent autrement été fermés. Mais c'étaient bien le dévouement entier de sa vie à ceux qu'il servait et la grande bonté de son cœur pour toutes les misères qui lui attirèrent tant de sympathie et de générosité. Il aimait tout le monde, catholiques ou protestants, peau blanche ou peau rouge, Anglais ou Français. En retour, tous lui prodiguèrent affection et reconnaissance.

La lecture de cette nouvelle biographie du Père Lacombe souligne la vitalité humaine et surnaturelle extraordinaire du grand Oblat. Elle devrait stimuler, surtout notre jeunesse écolière, à vouloir ressusciter en nous ce vouloir déterminé de donner à nos vies une plénitude qu'on rencontre trop rarement et dont le monde a pourtant un si grand besoin.

† Henri Routhier, O.M.I.
Evêque de Naissus,
Vicaire Apostolique de Grouard.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

« MON PETIT SAUVAGE »

Ses volets clos, la vieille maison de bois vermoulu semble somnoler comme une grand-mère. C'est dimanche. Sur la campagne de Saint-Sulpice qu'enveloppe une paix profonde, le soleil d'août, un soleil torride, étouffe l'air de sa chaleur brûlante, et ses rayons qui dardent font miroiter comme des lamelles les eaux du fleuve tout près. Pas une feuille pas un brin d'herbe ne bouge. Parfois s'élève la stradulation d'une cigale... Puis tout se replonge dans un lourd silence. Réfugiée dans l'ombrage intime des grands ormes, la famille Lacombe goûte son repos hebdomadaire. Joie simple du foyer, heures de détente cordiale. Mais voici que là-bas, du côté du village, un léger nuage de poussière se soulève au milieu de la route. Un visiteur sans doute... Quelques instants plus tard, l'abbé Viau descend de voiture, et vient, un paternel sourire aux lèvres, causer avec ses paroissiens. C'est de tradition, chez nos curés de paroisses canadiennes, d'entretenir d'étroites relations avec leurs ouailles. On parle de ci de ça, des travaux de la ferme des récoltes prometteuses. Soudain, se tournant vers le jeune Albert.

— «Et toi, mon « petit sauvage », qu'est-ce que tu comptes faire plus tard ? » interroge le curé à brûle-pourpoint.

Le jeune campagnard rougit, un peu intimidé, mais dans ses yeux noirs et vifs on peut voir au même moment briller comme un secret désir.

« Mon petit sauvage » Cette expression qui, chez l'abbé Viau, laissait percer autant d'affection que de taquinerie évoquait les jours héroïques du passé, un événement tragique dont le souvenir se transmettait de génération en génération dans la famille Lacombe.

C'est vers le milieu du dix-huitième siècle. Une bande de maraudeurs indiens sous la conduite d'un chef Objiway, infeste les environs de Montréal et se livre au pillage. Un jour que ses parents travaillaient aux champs, Marie-Louise Beaupré, jeune fille de 17 ans à peine, surveille ses petits frères et sœurs. Tout à coup, comme une hideuse apparition surgie d'un fourré, un sauvage, les yeux pleins de convoitise, fond à l'improviste sur elle. Supplications déchirantes de la faible enfant, cris et pleurs des petits, terreur, affolement. Déjà le ravisseur se sauve à toutes jambes avec sa proie qui, horrifiée, hurle et se débat, mais en vain. Quelques instants plus tard, sur les eaux rapides du fleuve, on peut voir une légère embarcation qui danse et disparaît bientôt dans le lointain. Alertés, parents, voisins, villageois organisent une battue générale à travers toute la région. Durant plusieurs jours, on fouille les bois, on s'enquiert, on explore les endroits les plus secrets. Hélas ! peine perdue. Jamais, semble-t-il, on ne retrouvera la petite Marie-Louise vivante. La douleur et l'angoisse sont entrées au foyer paternel.

Les années passent... Or, voici qu'un jour un groupe de traiteurs se rend au Sault Sainte-Marie, commercer avec les sauvages de cette région. Parmi eux, un oncle de Marie-Louise sert de guide. Est-ce prémédité ?... Ou bien simple

hasard ?... Pendant que ses compagnons trafiquent, notre homme est aux aguets, il surveille les allées et venues des sauvagesses, scrute leur physionomie. Tout à coup, d'une tente il voit sortir une jeune fille aux traits délicats il la fixe attentivement. Aucun doute: c'est bien sa nièce. Avec une extrême prudence pour ne pas éveiller les soupçons, il s'approche et se fait reconnaître

— « Marie-Louise, prends garde, pas un mot, aucun geste, ou nous sommes perdus ! »

— « Oh ! mon oncle, il me semble que je rêve... Vous ici ? Est-ce possible ? Et mes parents... ? »

— « Plus tard, je t'en parlerai Pour le moment hâtons-nous. Arrange-toi pour te dissimuler près de mon canot et, cette nuit nous nous sauvons. Entendu ? »

— « Hélas ! mon oncle, regardez... »

Et la jeune captive lui indique deux bambins qui jouent près de la tente.

— « Tes enfants ? »

— « Oui », dit-elle, d'une voix où se trahit l'angoisse.

— « Mais, quoi ?, emmène-les ! »

Quelques jours plus tard, Marie-Louise Beaupré se jetait toute en larmes dans les bras de ses parents. A sa jupe s'agrippaient ses deux petits « sauvageons ».[1]

Mariée, le 23 février 1767, à Pierre Duhamel, dit Sans-Façon, Marie-Louise devint l'aïeule de Madame Lacombe, (née Agathe Duhamel), mère de l'illustre missionnaire de l'Ouest. « Je me rappelle, écrira plus tard le Père Lacombe, que ma grand-mère, pour nous imposer silence, nous interpellait par ces paroles sauvages « Keko, keko. » (Ne faites pas ça.) . Mon bon et vénérable Curé et protecteur,

[1] Mémoires du P. Lacombe, 14e lettre. Vol. I, p. 112 et Vol. II, p. 113, Archives provinciales des Oblats, Edmonton.

lui qui connaissait cette histoire, avait donc bien raison de m'appeler « son petit sauvage » [2]

Cet après-midi, l'abbé Viau venait offrir de pourvoir à l'éducation du jeune Albert, le descendant de l'Objiway

— « Qui sait ? dit-il, qui sait si un jour notre « petit sauvage » ne sera pas lui-même missionnaire chez les Indiens ? »

Albert n a encore que treize ans. Né le 28 février 1827, il est devenu, par la mort d'un enfant en bas âge l aîné d'une famille de six enfants. Treize ans c'est encore bien jeune; mais l'adolescent doit se soumettre aux durs travaux de la ferme « Mes parents, raconte-t-il, étaient loin d être riches et avaient besoin de mon travail pour les aider à faire vivre la famille Je savais tenir la charrue et j'étais initié à tous les métiers d'un cultivateur On voulait faire de moi un bon et honnête « habitant », en succédant à mon père plus tard sur son humble domaine » [3]

Mais le « petit sauvage » caresse d'autres rêves Vers la fin du dix-huitième siècle, un de ses grands-oncles, « Joseph Lacombe, était engagé au service de la Compagnie du Nord-Ouest dans la Saskatchewan... C'était un vrai voyageur, le vrai type de ces trappeurs, ces coureurs de forêts et de prairies. Il était renommé pour sa bravoure et son intrépidité Comme plusieurs de ses compatriotes d'alors, il s'était marié à la façon du pays, avec une sau-

---

[2] Cit. P. 115 Je suis reconnaissant au R P A. Philippot, O.M.I., archiviste de Grouard, qui m a fourni plusieurs détails recueillis par lui auprès de la famille Lacombe, en particulier du Dr Georges Lacombe.
[3] Mémoires du P Lacombe Vol. II, p. 118-119.

Eglise paroissiale de Saint-Sulpice.

Vieille maison de Saint-Sulpice où naquit le P Lacombe.





vagesse de la nation crise. »[4] De retour au pays, l'oncle Joseph avait plus d'une histoire à raconter : vie pleine d'aventures, chasse aux buffalos, coutumes pittoresques des Indiens. Blotti à ses côtés, le « petit sauvage », le cou tendu, écoute avec avidité ces récits merveilleux. Et parfois un éclair brille dans ses prunelles. Ah ! s'il pouvait, lui aussi ! Comme il ferait bon coucher sous la tente, à la belle étoile, ou courir la prairie, à la poursuite du gibier ! Jusque dans son sommeil il en rêve. « Hélas ! continue l'oncle Joseph, il n'y a pas de prêtre là-bas, pas un seul. Ni messe, ni sacrements, vous comprenez, ça manque. » Pas de prêtre ! Le « petit sauvage » se sent remué. Quel est donc ce désir nouveau qui germe soudain en lui ? Est-ce une chimère ? Oserait-il ? Le dimanche, à l'église paroissiale, le jeune campagnard prend place au sanctuaire. Mais dans le scintillement des cierges et les nuages d'encens son rêve le poursuit. Là, au plus intime de son âme, il croit entendre comme un mystérieux appel. Etre missionnaire, missionnaire de ceux qu'il regarde comme ses frères lointains.

L'abbé Viau avait le coup d'œil juste. Et, selon l'usage au Canada français, le curé veillait sur cette vocation naissante avec le soin jaloux d'un jardinier.

« Conduisez-moi cet enfant au Collège et je me charge des dépenses. Qui sait ? peut-être qu'un jour il sera un prêtre pour les sauvages ! »[5]

L'affaire était réglée. Un mois plus tard, en septembre 1840, Albert Lacombe fait son entrée au Collège de

[4] Mémoires du P. Lacombe, Vol. II, p. 117.
[5] Idem p. 120.

Chasse au buffle dans la prairie.

Mission du lac Sainte-Anne en 1852
(Tableau de Mlle Dorval)

l'Assomption. Travailleur ambitieux, docile, le « petit sauvage » se distingue au milieu de ses condisciples. Parmi eux se trouve le futur archevêque de Montréal, Edouard Fabre, avec qui il se lie d'une amitié durable.

— « Allant passer mes vacances dans ma famille, raconte le missionnaire, bien souvent, étais l'hôte du bon curé. La paroisse m'estimait, parce qu'on disait que je serais le premier enfant (de Saint Sulpice) à être prêtre ».[8]

Encore simple élève, il obtient la charge d'assistant-professeur. Et sachant qu'il se destine au sacerdoce, le Supérieur lui accorde même le privilège de porter la soutane. Albert Lacombe commence à conquérir ses premières palmes.

En 1847, à la fin de ses études, Monseigneur Bourget l'appelle près de lui, à l'évêché de Montréal. A l'évêché? Que va-t-il y faire, lui, un adolescent de vingt ans? Il devient secrétaire, tout en poursuivant ses études théologiques, sous la direction de Monseigneur Prince, le futur évêque de Saint Hyacinthe. A l'occasion, il accompagne l'Évêque dans ses tournées pastorales. Pour lui, c'est une chance unique de prendre contact avec le ministère sacerdotal, une sorte de noviciat. Quelle leçon que ces visites de paroisse en paroisse! Les rencontres avec d'aimables et dévoués curés, quelques uns originaux, peut-être, les réunions du clergé, les agapes fraternelles qui saluent le passage de l'Évêque, tout cela le séminariste-secrétaire l'observe du coin de l'œil. N'est-ce pas là la vie qui l'attend? Vie tranquille et réglée comme les aiguilles d'une pendule: heures de prières, heures de détentes, heures de ministère paroissial. Et demain, le cycle devra recommencer et après-demain encore. L'horizon ne change guère. D'un seul regard on peut l'embrasser en son entier: une église de pierre ou de bois, un presbytère au visage plutôt taciturne et, tout autour, une agglomération de modestes

[8] Idem p. 120.

foyers. Voilà la paroisse, le domaine du curé. Est-ce possible de se dépenser, une vie entière, en des bornes si étroites ?

Parfois, le jeune abbé reste songeur. Comme un oiseau en cage, il aspire à prendre son envol. Il s'inquiète, rêve de conquêtes, de vastes espaces, où son zèle pourrait enfin s'exercer librement. Non, ce n'est pas qu'il méconnaît l'apostolat au sein des paroisses. Que seraient nos paroisses canadiennes sans leurs curés ? Mais l'abbé Lacombe est une âme ardente, un intrépide. En lui-même il le sent, couvent des énergies latentes qui ne cherchent qu'à se projeter au dehors. Dans la ferveur de sa jeunesse, un désir secret l'anime : il voudrait se vouer au salut des âmes. Mais en quel champ d'apostolat ?

Un jour de l'hiver 1848, à l'évêché de Montréal, arrive un visiteur qui dans son accoutrement de fourrure semble un colosse : fortes épaules et stature imposante, un visage osseux aux traits rudes où perce l'énergie du regard. Aux premiers éclats de sa voix, on a vite reconnu le missionnaire du lointain Pembina, au diocèse de Saint-Boniface : l'abbé Georges-Antoine Belcourt. En quête de secours financiers pour ses missions des Sauteux, il revient au pays natal avec, lui aussi, un bagage d'histoires mouvementées, d'anecdotes à peine croyables. Il raconte les chasses aux buffalos [1] qui souvent dégénèrent en de véritables hécatombes, puis il décrit les coutumes des Indiens, leurs sorcelleries, les batailles entre tribus rivales, les enlèvements. Et quels pénibles efforts pour gagner ces âmes à Dieu ! A peine une poignée de missionnaires perdus en des prairies presque sans limite. Que de courses innombrables, de privations et parfois, hélas ! de déboires !

Le jeune abbé Lacombe écoute, fasciné. Du coup, son imagination le transporte vers ces régions sauvages. Et il

[1] Terme en usage dans l'Ouest pour désigner les buffles ou bisons.

se voit chevauchant à travers les vastes plaines canotant sur les rivières et les lacs, pénétrant d'épaisses forêts N'est-ce pas de cette vie qu'il a toujours rêvé, vie aventureuse au service du Christ, vie de liberté aussi et des grands espaces où il pourra donner libre cours à cette bouillante activité qu'il sent couler en ses veines.

« J'étais frappé au cœur, écrit-il Une voix intérieure m'appelait « Quem mittam ? » Et je répondais tout de suite. « Ecce ego mitte me » Pendant mes études au collège et mon séjour à l'évêché, j'avais bien souvent rêvé aux missions et ce genre de dévouement avait mes sympathies. Je dévorais les rapports des missionnaires. Je n'avais aucun goût ni inclination pour la « vie de curé » Je voulais être prêtre avec tous les sacrifices ou bien retourner dans le monde. Mes entretiens avec Monsieur Belcourt me décidèrent complètement. » [8]

Le dimanche soir alors que le missionnaire de Pembina prêche en la cathédrale Saint-Jacques, le jeune séminariste, les yeux fixés sur lui, sent de nouveau une émotion secrète qui le bouleverse Est-ce une inspiration d'En-Haut ? Magnétisme de l'orateur ? Peut-être la voix d'un lointain ancêtre qui appelle le « petit sauvage » à sauver la race des Objiway ? L'abbé Lacombe voit s'ouvrir devant lui le chemin longtemps cherché Missionnaire chez les Indiens du Nord-Ouest, pourquoi pas ? Peu à peu comme le mince filet d'eau d'une source inconnue, le sublime idéal s'est infiltré jusqu'au plus intime de son âme L'endiguer, lui faire

[8] Idem p. 124.

Campement sauvage dans l'Ouest canadien.
A l'extrême droite, la tente du Père Lacombe.





obstacle ? Il ne le pourrait pas. Il le sent : c'est son rêve, c'est là sa vie.

Le lendemain, il va confier ses désirs à son Evêque.

— « Non, mon fils, vous êtes trop jeune : pas même encore prêtre. Attendez : mûrissez votre projet. Ne vous pressez pas trop. Serait-il sage de vous lancer à l'aventure sous le coup d'une impression passagère ? Plus tard il sera encore temps. Patientez donc. Surtout priez bien... »

Déçu, l'âme quelque peu mélancolique, le jeune séminariste se soumet. Il attendra. Les semaines, les mois passent avec lenteur. Vient le printemps de 1849. L'Evêque est là, assis à son bureau.

— « Alors, mon cher abbé, avez-vous quelque chose de nouveau ? »

Sur un ton plein de sollicitude, le prélat interroge le jeune secrétaire. Est-il heureux ?... A quoi aspire-t-il ?

— « Je n'ai pas changé de sentiment, Monseigneur. »

— « Vous voulez donc toujours nous quitter ? »

— « Monseigneur, je sens que je ne serai heureux que là-bas. Me donner tout entier ou rien ! Si mes désirs ne devaient pas un jour se réaliser, je préférerais... »

Un moment le jeune séminariste hésite. Mais l'Evêque a vite compris que la décision de l'abbé Lacombe est irrévocable.

— « Bien, dit-il, je vous approuve. Préparez-vous avec soin à votre ordination. Dès cette année, vous pourrez partir pour les missions. »

Les missions... Son rêve ! Est-ce donc vrai enfin ? La figure du jeune abbé s'illumine de bonheur. Et il court sans

---

Deux vues du vieux Fort d'Edmonton.

Au centre, la première chapelle-école.

tarder chez son ami et protecteur, le Curé Viau qui vit désormais retiré non loin de là à l'hospice des Sœurs de la Providence. Courbaturé tremblotant sur sa chaise-longue, l'heureux vieillard regarde son « petit sauvage » avec affection et dans ses yeux roulent des larmes de joie

« Alors c'est donc vrai tu seras prêtre ! Tu me remplaceras quand je ne serai plus. »

Pour toute réponse l'abbé Lacombe le cœur gonflé serre entre ses mains celles de son bienfaiteur. Mais il se tait. Les grandes joies, comme les douleurs profondes, ne sont-elles pas muettes ?

« J'étais heureux de cette décision écrit-il mais combien mon cœur était gros ! C'est alors que je réalisai le grand sacrifice de me séparer de l'Evêché et de mon cher Grand Vicaire auquel j'étais habitué à faire mon pèlerinage tous les jours. Ce fut un coup pénible pour son cœur de père quand je lui déclarai ma résolution. Malgré mes défauts il m'aimait et s'était attaché à moi son « petit sauvage ».[9]

Les événements se bousculent. En moins d'un mois, l'abbé Lacombe franchit toutes les étapes qui le mènent au sacerdoce

1er juin 1849. « C'est dans la vieille chapelle (Notre-Dame de Bonsecours que je fus promu au sous-diaconat par Monseigneur Bourget et que je fis ma consécration solennelle pour ces missions du Nord-Ouest que j'appelais maintenant de tout mon cœur.»[10] Quelques jours après, c'est le diaconat. Enfin le 13 juin cérémonie inoubliable de l'ordination qui se déroule au vieux Collège de Saint-Hyacinthe. Plus de 60 prêtres, accourus pour la fête patronale de leur Alma Mater, entourent le nouveau lévite et lui imposent les mains.

---

[9] Idem p. 125

[10] Idem p. 126.

Le soir même, l'âme encore débordante des émotions de cette fête, l'abbé Lacombe, de retour à Montréal, s'empresse d'aller bénir son vieux Curé. Hélas ! à peine a-t-il franchi le seuil de l'hospice qu'il reste atterré par la nouvelle qu'on lui apporte : son protecteur, l'abbé Viau est mort. Pourtant n'est-ce pas hier encore que le bon vieillard bénissait son « petit sauvage » et l'embrassait avec une paternelle affection.

— « Demain, avait-il dit, je serai avec toi par la pensée, et je prierai pour toi, mon cher Albert, je prierai pour que tu sois un saint prêtre... toujours. »

Tout à son bonheur prochain, le séminariste était parti. Et voilà que subitement, son ami est disparu. Sans avertir, la mort est venue le coucher dans la tombe au moment même où son protégé, en un geste symbolique, se couchait lui sur les dalles du sanctuaire. Un apôtre tombait, un autre, son fils spirituel, allait lui succéder.

— « Quand je ne serai plus, mon petit sauvage, prends ma place de prêtre... »

L'abbé Lacombe s'agenouilla près de la dépouille mortelle de son bienfaiteur et la tête enfouie dans les mains longtemps il pria en silence.

*
* *

Nous sommes à l'été de 1849.

Montréal est à cette époque ravagé par une épidémie de choléra. Afin d'épargner une vie encore dans sa fleur l'Évêque décide d'éloigner l'abbé Lacombe le plus tôt possible. Le départ est donc fixé au 1er août.

La veille, en la chapelle de l'Évêché a lieu la cérémonie des adieux. C'est l'heure de la séparation qui sonne. Monseigneur Bourget, entouré de tout le personnel de l'évêché, laisse une dernière fois parler son cœur de père.

— « Allez mon fils, dit-il, où l'Esprit de Dieu vous appelle! Allez vers ces nations encore assises dans les ténèbres de l'ignorance. Allez les consoler et en faire des enfants de Dieu! ... N'oubliez jamais votre sainte vocation. Si Dieu est avec vous, qui peut être contre vous? » [11]

Puis, un à un, l'Evêque en tête, tous viennent s'agenouiller devant le jeune missionnaire et lui baiser les pieds. Immobile, les yeux clos par une poignante émotion, l'abbé Lacombe sent sa gorge se serrer. Et les larmes coulent le long de ses joues. Comme le fiancé qui abandonne la maison paternelle pour s'unir à celle qu'il aime, le « petit sauvage » s'arrache aujourd'hui à l'amour des siens, à ses parents, à sa patrie, pour aller rejoindre sous d'autres cieux, celle à qui, sans jamais l'avoir vue, il a déjà voué son cœur: la Prairie. C'est elle qui désormais sera son épouse, sa bien-aimée, toute sa vie. Et jusqu'à la mort, il lui sera fidèle.

Le lendemain, accoudé au bastingage du navire, le missionnaire voit s'éloigner lentement les rives de Montréal. D'un long regard, il fixe les paysages qui défilent sous ses yeux, comme pour les emporter avec lui dans son cœur. La ville s'estompe; les maisonnettes peu à peu disparaissent à l'horizon. Le « petit sauvage » est seul désormais, voguant vers les « Pays d'en haut », voguant à la conquête des âmes, qui l'attendent là-bas, dans l'immense prairie, la fiancée de ses rêves. [12]

---

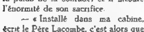
11 Mélanges Religieux, Montréal, 3 août 1849.
12 Mémoires du P. Lacombe, Vol. II, p. 131. Archives provinciales des Oblats, Edmonton.

CHAPITRE II

PREMIÈRES CHEVAUCHÉES

Au milieu d'une féerie d'îlots et de verdure, le vapeur remonte paisiblement les eaux limpides du fleuve, en direction des Grands Lacs. La nature s'étale dans toute sa splendeur : végétation luxuriante, variété du décor sauvage, tiédeur des soirs d'été, quand, au coucher du soleil, on se sent enveloppé par cette paix mystérieuse qui se répand sur terre. Mais à quoi bon ces paysages de grandeur ? Leur beauté même ne vient-elle pas aviver la tristesse qui étreint l'âme du « petit sauvage ». Dure expérience de la vie ! Isolé, le voyageur se sent du coup écrasé par le poids de la solitude, et il mesure l'énormité de son sacrifice.

— « Installé dans ma cabine, écrit le Père Lacombe, c'est alors que je commençai à réaliser ce que j'avais fait et ce qu'il allait m'en coûter pour remplir ma détermination. »[1]



Pour la première fois, il vient de quitter sa patrie, son père et sa mère, un milieu où il était choyé. Il semble qu'on déracine au plus intime de son être une plante mystérieuse

[1] Mémoires du Père Lacombe, Vol. II p. 132. Archives provinciales des Oblats, Edmonton.

où quelques lambeaux du cœur s'attachent encore et saignent. Partir! Partir pour l'inconnu lointain, pour ne plus revoir peut-être ceux qu'l aime! Qui n'a pas un jour savouré cette angoisse amère de la séparation? Le jeune exilé en fait aujourd'hui l'expérience. Encore, le voyage pourrait-il par certains côtés, lui procurer le charme d'une détente, mais hélas!... A la rudesse du capitaine s'ajoutent les railleries d'un équipage grossier. Clignant de l'œil, les matelots, avec un air entendu, ricanent entre eux.

— « Hé! regarde donc l'homme en jupon! ».

L'abbé Lacombe, qui porte la soutane, se sent pincé au cœur par ces moqueries. Mais il refoule sa peine. La séparation, cette solitude où il s'engouffre, les coups d'épingles surtout lui laisseront un amer souvenir.

— « Ce voyage, ce fut l'une des plus tristes expériences de ma vie », avouera-t-il plus tard.

De Buffalo à Dubuque, le trajet se poursuit tantôt par le vapeur, tantôt en diligence. A la veille de l'Assomption, le jeune abbé débouche sur les bords du Mississipi, à Dubuque.

« Je fus reçu, raconte le missionnaire, avec charité et bonté par l'Evêque, Mgr Loras, Français de Lyon. Cette ville (Dubuque) était alors beaucoup peuplée de Canadiens français. On y avait élevé un monument au Canadien qui avait laissé son nom à la ville. Je pris part aux solennités de l'Assomption. Je fus invité à prêcher devant un grand nombre de compatriotes... » [3]

L'abbé Lacombe séjourne quelques jours avec son nouvel Evêque Monseigneur Loras, de qui relève la mission de Pembina.

« Je n'étais pas donné à ce diocèse, écrit-il, j'étais seulement prêté. Je remercierai toujours l'Evêque de Montréal,

[3] Idem, p. 133.

dans sa sagesse et sa prudence de s'être réservé le pouvoir de me rappeler, si jamais c'était nécessaire pour mon bien. Plus tard je comprendrai que cette réserve sera pour mon salut et mon bonheur. »[8]

Après avoir reçu directives et conseils, il prend congé de l'Evêque et de son Vicaire Général, le Révérend Creton qui devait bientôt être nommé premier évêque de Saint-Paul (Minnesota). Et de nouveau, c'est la route... Voyage monotone sur le Mississipi où s'échelonnent, ici un village indien, là un embryon de ville aujourd'hui florissantes cités américaines. Douze jours plus tard, il débarque à Saint-Paul Bourgade d'une trentaine de maisonnettes en bois équarri une chapelle de quatorze pieds carrés, quelques tentes d'Indiens, telle était alors la future capitale du Minnesota.

Sur la grève, l'abbé Ravoux, missionnaire de l'endroit, attend le voyageur et le conduit à une minable cabane, son presbytère

— « Ici, vous êtes chez vous, dit-il en entrant. Je dois m'absenter pour quelques jours, vous aurez charge de la mission. »

L'abbé Lacombe jette un coup d'œil autour de lui. Alors, c'est ça un presbytère de mission! Une table dénudée, quelques chaises branlantes, une étagère et, dans un coin, une sorte de coffre en bois brut. Pour sûr l'ameublement ne pêche pas par trop de luxe. Mais soudain il y pense

— « Et où vais-je coucher ? »

— « Là, dans le coin », répond l'abbé Ravoux, pointant du doigt le grand coffre

Le jeune abbé s'approche, examine, et d'un ton où perce l'inquiétude:

— « Mais c'est un cercueil », dit-il, avec répugnance.

L'abbé Ravoux reste calme, un sourire malicieux au coin des lèvres.

[8] Idem, p. 133.

— « En effet l'autre jour un de nos Métis est mort et j'ai aidé à lui fabriquer ce cercueil. Imaginez-vous qu'il était trop court. Il fallut bien recommencer. Que faire de l'autre ? Le mettre au rebut ? Vous n'y pensez pas ! « Tiens ! une idée » me dis-je. (Et l'abbé Ravoux se frappa le front) « Si je m'en faisais un lit ? Je ne vous le cache pas, je trouve ça très confortable. Vous comprenez, mon jeune ami, auparavant je n'avais que le plancher pour dormir »

Après un mois d'attente pendant lequel il exerça son ministère auprès des Canadiens et des Métis de la région, l'abbé Lacombe voit enfin arriver la caravane de la Rivière-Rouge qui doit l'amener au terme de son voyage, la mission de Pembina. Et quelle caravane ! Ça sent la misère. L'attelage des bœufs efflanqués qui halètent et soufflent à pleins naseaux. Les charrettes mal dégrossies grincent et craquent, encombrées qu'elles sont de bagages, d'ustensiles, de provisions de toutes sortes. Pourront-elles tenir le coup ? Et dire qu'il leur faudra parcourir des milles et des milles de chemins impraticables jusque par delà les frontières américaines. Deux Canadiens français, deux solides gaillards, dirigent le convoi aidés de quelques Métis et d'un Indien.

Véritable odyssée que ce voyage à Pembina. Le Père Lacombe en a consigné le récit dans ses Mémoires.

« On m'annonçait de bien mauvais chemins. La saison avait été extraordinairement pluvieuse. Les rivières étaient hautes et débordaient. Les marais et les savanes formaient des bourbières presque impraticables. Nous suivions le « chemin du bois ». Dans ce temps où les sauvages de ces contrées rançonnaient et maltraitaient les voyageurs, il n'était pas prudent de s'aventurer par le « chemin des prairies », il est vrai plus facile, mais plus dangereux. Nous n'avions que quelques jours de marche que déjà nous pataugions dans la boue. Plus nous avancions, plus la route devenait difficile. Les rivières nous causaient beaucoup de troubles et de fa-

tigue. Celles qui en temps ordinaire n'étaient que de petites criques, étaient devenus des torrents, où il fallait nager. Quelques fois l'ouvrage et la confection de radeaux nous occupaient deux jours avant de pouvoir camper sur l'autre rive. D'autres fois au milieu des savanes (maskegs) nos animaux et nos voitures restaient embourbés. Alors il nous fallait dételer et tirer avec nos bras nos chariots, après avoir charroyé sur notre dos notre bagage sur du terrain sec. Bien souvent le soir, après avoir allumé notre feu, nous pouvions apercevoir la fumée du camp que nous avions laissé le matin »[4].

Et le lendemain la même corvée recommence. Dès la pointe du jour, tandis que le brouillard du matin, comme un tulle diaphane, flotte encore dans l'air ou s'accroche par lambeaux aux arbres de la forêt, les voyageurs déjà se mettent en marche. Ils parlent peu. Un bref commandement, quelques bruits de ferraille, et parfois le meuglement d'une bête : la caravane s'avance dans un demi-silence. Que lui réserve cette nouvelle étape ? Quels incidents et quelle misère ? De chaque côté de la piste, toujours le même paysage monotone, maigres bouleaux et saules blancs, peupliers faux trembles, dont les feuilles glabres, finement dentées, semblent greloter sous la brise matinale. De ci, de là, dans les bas-fonds marécageux, un mélèze se dresse, fier et droit comme un chef de tribu. Sortira-t-on vivant de cette sauvagerie ? Sur leurs essieux mal assurés, les lourdes charrettes, en gémissant, s'arrachent aux ornières de la route, pour se buter dix pas plus loin à d'énormes racines. Un fourré, des branches qui cinglent le visage et vous infligent de brulantes égratignures : pas de répit, il faut avancer. A d'autres jours, la pluie tombe en rafales et rince tout. Hommes et bêtes pataugent dans les mares boueuses. Mais qu'importe ? Le corps transi, les vêtements collés à la peau, les voyageurs avancent toujours,

---

4 Idem p. 138.

renfrognés sous ce déluge qui les détrempe cependant que toute la forêt se remplit du bruissement monotone des gouttelettes qui tapotent les feuilles.

Qui dira la profonde lassitude, le dégoût qui à certains moments cherche à s'insinuer dans l'âme des voyageurs ? Les pensés se bousculent vision du foyer absent des êtres chers. Que font-ils là-bas ? Ah si seulement nous pouvions arriver au but Et cette crainte, cette crainte perpétuelle de voir soudain surgir d un fourré quelque bande de pillards. Tout le pays en est infesté.

Les voyageurs étaient parvenus « aux environs du Lac Rouge et dans le pays des sauvages Sauteux généralement appelés *Pilleurs* », lorsque tout à coup une nuée d Indiens débouchent on ne sait d'où, et brandissant leurs armes les prunelles enflammées de menace ils cernent toutes les charrettes. La caravane s immobilise En un rien de temps on dépouille les voyageurs Matériel provisions articles chèrement gagnés s empilent par terre « Et, hop ! déguerpissez ! » Comment se défendre contre ces bandits armés jusqu'aux dents ? A la pointe du fusil on réorganise tant bien que mal le convoi Privé de tout, on connaîtra la faim le froid, le dénuement.

Aux premières neiges, après deux mois d'une vie de gueux l'abbé Lacombe arrive enfin à Pembina

La mission de Pembina se range au nombre des plus indiennes de la Rivière-Rouge « Se trouvant plus près de la route ordinaire des bisons (elle) contenait déjà toute une population canadienne et métisse Au commencement de 1819, M Dumoulin avait conféré 52 baptêmes et réhabilité nombre de mariages parmi les quelque 300 personnes qu'il avait avec lui à Pembina » [6] Et la mission avait progressé En 1828, Monseigneur Provencher ne confirme pas moins de

[6] Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien, P Morice, p. 135-136.

53 personnes.[6] Vingt ans plus tard, en 1848, l'abbé Belcourt, missionnaire des Sauteux, se vit confier la charge de cette mission « Il s'établit dans la petite colonie de Pembina, à laquelle il ne tarda pas à donner un regain de prospérité, y bâtissant une église, fondant un couvent et mettant sur pied d'autres entreprises... »[7]

Ce jour-là lorsque le jeune abbé Lacombe débouche dans la prairie de Pembina, il aperçoit par delà la rustique palissade du Fort, le toit de quelques mansardes, et tout autour, planté au hasard du caprice, un village de tentes dépenaillées.

— « Enfin, nous y voilà ! » songe le missionnaire. Et il laisse échapper un profond soupir de soulagement.

Au vacarme que produit le craquement des charrettes, toute la colonie se précipite dans un branle-bas général. Pensez donc ! une caravane ! « Quelques instants plus tard, raconte le Père Lacombe, « j'embrassais mon cher confrère, celui qui devint mon Mentor, mon Père et mon directeur M Belcourt. »[8]

Au physique, l'abbé Belcourt était un homme robuste dont on devinait, à première vue, les muscles d'acier et le tempérament vigoureux. Parfaitement « adapté à la vie pénible et grossière des sauvages, il ne reculait pas devant la difficulté » Au besoin, il savait manier la hache Et le moral ? Il était taillé à la mesure du colosse « Monsieur Belcourt était un courageux et énergique missionnaire plein de ressources et de moyens naturels. Connaissant à fond la langue des Sauteux et leur caractère, il avait acquis une grande influence sur cette nation et sur tous les Métis de la Rivière-Rouge. »[9] Alexandre Ross affirme même, dans son

[6] Idem p. 177
[7] Idem p. 321
[8] Mémoires du Père Lacombe, Vol. II, p. 141 Archives provinciales des Oblats, Edmonton
[9] Idem p. 141-142.

livre « The Red River Settlement » qu'il « comprenait la langue des sauvages mieux qu'eux-mêmes » Sous ce maître énergique l'abbé Lacombe tout en s'initiant aux arcanes de la langue sauvage apprend les dures leçons de la vie missionnaire. Il partage sa vie entre la grammaire et la hache « Après quelques jours de repos pour me remettre de mes fatigues et de mes émotions je me mettrais sérieusement à l'étude de la langue algonquine ou sauteuse Le printemps (1850) arrivé tous nos Métis se préparaient pour le voyage de la prairie, à la chasse du buffalo. J'étais désigné pour accompagner la caravane et être son chapelain. Peu de temps avant le départ pendant que j'équarrissais une planche pour ma charrette je dirigeai maladroitement ma hache et je me fis une large blessure au pied droit »

Le jeune missionnaire partit quand même

Ah ! l'excitante l'inoubliable expérience ! La loi du camp est proclamée code auquel tous les membres de la caravane doivent se soumettre prière en commun choix des chefs règles régissant l'attaque Un drapeau s'agite c'est le signal du départ Montés sur leurs agiles coursiers, les guides s'en vont à la battue suivis de loin par les charrettes, où femmes et marmots se font ballotter au milieu du fatras des provisions et de tout le matériel du camp. Le missionnaire suit à cheval un peu à l'écart C'est l'homme de la prière, l'ange protecteur du camp Et cahin-caha on fouille la prairie Soudain là-bas, au sommet d'un monticule, on aperçoit un éclaireur qui agite les bras et tournant brusquement sa monture revient, bride abattue vers le groupe Ça y est « la vache » est en vue [14] Cris de joie, chants, aboiements de chiens se font entendre dans un brouhaha sans pareil La caravane s'immobilise sur place et on dresse le camp

[14] « La vache » expression populaire de l'époque pour désigner un troupeau de buffalos. Idem p. 147

Et maintenant, là-bas, sur les hauteurs, tous les cavaliers disponibles sont en rang de bataille. Devant eux, à perte de vue la prairie est couverte d'une immense toison sombre les buffalos. Combien sont-ils ? Des milliers et des milliers peut-être qui pâturent paisiblement. Quelle veine ! Allons ! tous en place ! Un silence profond se fait. Le missionnaire s'avance et au milieu de ses fidèles récite l'acte de contrition. « Kekona ki ingi » (Amen) répond le groupe.

A mesure que la minute décisive approche la tension augmente. Les chasseurs sont crispés. Les chevaux hennissent piaffent, se cabrent. Jusqu'aux chiens qui flairant le gibier, rôdent nerveux et s affolent autour des montures. Encore un instant. Le chef étend la main, fixe une dernière fois ses hommes, puis un cri rauque, et c'est la ruée générale.

Rapides comme des flèches, les cavaliers s'élancent sur le troupeau, le cernent de toutes parts, tournent à droite à gauche, et bientôt c est un véritable pandemonium. Enivrés par le combat, les cavaliers excitent leur monture, galopent, tourbillonnent en tous sens. On dirait des gens en délire. Un moment surpris, les buffles restent figés. Puis ils se bousculent dans une débandade éperdue. Farouches, battant la prairie de leur galop furieux, la tête hérissée, la gueule fumante, ils s élancent, bondissent et se heurtent entre eux, faisant de leurs sabots gronder le sol d'un sourd tremblement. Et la fusillade continue de crépiter.

Non loin, le jeune missionnaire, inquiet, se tient en alerte, prêt au premier signal, à porter secours si quelque chasseur est atteint d'une balle égarée ou se blesse en tombant de sa monture.

Ce jour-là, lorsque la chasse prend fin, plus de 700 mastodontes jonchent le sol. Alors les femmes entrent en scène à leur tour. Dépeçage des bêtes, séchage de la viande, extraction des graisses, tel est leur rôle. Mais leur vrai travail de cordon bleu consiste à préparer le plat de résistance des

gourmets de la Prairie le pemmican « Le pemmican, la nourriture journalière de l'Ouest et du Nord tant que durèrent les buffles était fait de viande maigre taillée en minces bandes puis séchée au soleil pilée en une espèce de poussière et enfin convertie en une pâte solide par l'addition de graisse fondue Le tout était conservé dans des sacs de cuir appelés « taureaux », qui donnaient souvent leur nom au contenu »[11]

A l'issue de ces hécatombes le camp des chasseurs festoie, se réjouit et, jusque tard dans la nuit célèbre sa victoire Demain, on repartira vers un autre champ de bataille.

Telle est, raconte le Père Lacombe « la chasse si émouvante à laquelle j'ai assisté tant de fois, tant dans les plaines limitrophes de la Rivière Rouge, aujourd'hui Dakota et Montana, que dans les immenses prairies entre la Saskatchewan et les frontières américaines »[12]

Au milieu de ces aventures excitantes, l'abbé Lacombe demeure avant tout le ministre de Dieu, le « Chef de la prière » Chaque journée débute par la messe Ils sont là, agenouillés aux abords de la tente. hommes d'un côté et femmes de l'autre Fervente adoration des cœurs simples. Médecin et père des âmes, confident de tous, le missionnaire circule au milieu du camp prêchant par l'exemple encore plus que par la parole Surgit-il une difficulté. une dispute ? Il sera le juge A certaines heures, il rassemble la marmaille autour de lui pour le catéchisme Jamais un instant de répit Puis à la tombée du crépuscule quand les ténèbres s'insinuent entre les loges de cuir et que la nuit, lentement enveloppe tout le camp les humbles enfants de la prairie se rassemblent autour du feu pour la prière du soir Et l'on peut alors entendre, dans l'immense solitude s'élever d'étranges

[11] Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest canadien, P Morice, p. 92 note 21

[12] Mémoires du Père Lacombe. Vol. II, p. 145. Archives provinciales des Oblats, Edmonton.

chants mélancoliques, où passe tout l'amour de ces âmes frustes, tandis qu au loin les loups faméliques hurlent autour des carcasses abandonnées

Après deux ou trois mois de chevauchées à travers la prairie à la poursuite du bison les chasseurs rentrent à leur foyer respectif Et l'abbé Lacombe revient à Pembina Que d impressions que de souvenirs, les uns agréables les autres, hélas ! qui bouleversent son âme et l'attristent Ignorance de la religion grossièreté des mœurs ingratitude même Le « petit sauvage » a subi le premier choc de la vie nomade Pourra-t-il tenir le coup ? Que de fois, lorsque tout le camp repose il s assoie seul à l entrée de sa tente et face à la nuit étoilée des heures durant il médite La voûte céleste est saupoudrée de milliers d astres qui scintillent et sur la plaine endormie règne un silence de mystère Pas un bruit pas le moindre murmure si ce n est le chuchotement de la brise, et parfois, la plainte d un hibou qui vient troubler ce calme si profond Et le missionnaire scrute son âme Quel est donc ce sentiment ce malaise indéfini, cette inquiétude du cœur ? Jamais la solitude ne l a tant bouleversé

Voilà deux ans déjà qu il a quitté sa petite patrie Aucun doute il s est dévoué il s est dépensé corps et âme sans compter Mais cette angoisse qu il éprouve en ce moment n'en a-t il pas déjà ressenti les premières morsures ? Il ne sait plus ou il va Craindrait il le sacrifice ? Voudrait-il, après s être donné se reprendre maintenant et fuir la vie rude, harassante qu il mène auprès de ses pauvres Indiens ? Non, cette vie il l affectionne il l aime passionnément Mais, à certaines heures la solitude lui pèse Nature aimante sensible comme il souhaiterait rencontrer un confident à qui se confier L immense tâche d apostolat qu il vient d'expérimenter lui paraît trop lourde pour ses seules forces. Tant de besognes matérielles l accaparent ! Et les besoins spirituels, donc ! Où trouver l appui le soutien nécessaire ?

L'abbé Lacombe s'en ouvre par lettre à son protecteur, Monseigneur Bourget, qui l'invite à rentrer, au moins pour un temps, dans le diocèse de Montréal, auquel d'ailleurs il appartient toujours. En octobre 1851, profitant d'un voyage du Gouverneur du Minnesota, il se rend donc à Saint-Paul et, de là, à Montréal. « Après bien des larmes et des regrets, écrit-il je me séparais de cette mission de Pembina, de ces bons Métis que j'aimais comme mes enfants, de ces sauvages chrétiens dont je commençais à parler la langue. J'avais le cœur bien gros en m'éloignant de ce premier théâtre de mon apostolat. »[13] Avec quelle bonté et quelle effusion toute paternelle, le vénérable évêque reçoit son « petit sauvage » et le presse sur son cœur. Sa première et rude chevauchée vient de prendre fin. Mais ce n'est qu'une halte. Que lui réserve l'avenir ? Reverra-t-il un jour sa belle prairie, celle qui a conquis son cœur ? Le jeune missionnaire vient d'entrevoir un sublime idéal. Il vise encore plus haut. Qui sait si, un jour, le « petit sauvage » ne deviendra pas un Grand Chef ?

---

13 Idem p. 162-163.

CHAPITRE III

LA CHASSE À L'IDÉAL

Ce fut une entrevue mémorable. Taché et Lacombe: deux noms reliés aux origines de la colonie; deux fils du sol qui, si je puis ainsi m'exprimer, résument en eux, le caractère de la Nouvelle-France. L'un, issu d'une lignée d'aristocrates, compte parmi ses ancêtres les Joliet, les Boucher de Boucherville, les Varenne de la Vérendrye; l'autre sent couler dans ses veines le sang des Indiens mêlé à celui des colons... Tous deux dans la fleur de l'âge, vingt-cinq et vingt-huit ans, âmes généreuses, débordantes d'énergie et qu'un idéal commun doit conduire à la conquête spirituelle de l'Ouest canadien.

On est en mars 1852. Sous sa blanche toison de neige, que les bourrasques ont pelée en maints endroits, on peut apercevoir, immobile glacé, sans vie, le miroir du fleuve, carapace de sombre émeraude qui chatoie au soleil. D'une rive à l'autre, des pistes s'entrecroisent. Il fait froid. C'est encore l'hiver dans toute sa rigueur

Mais là-bas, au loin on dirait un point indécis, qui bouge à peine. Un voyageur sans doute.. La silhouette se

déplace vers le sud, dans la direction de Sorel, et bientôt disparaît à l'horizon.

Averti que l'Evêque coadjuteur de Saint-Boniface est de passage à Sorel, le vicaire de Berthier, l'abbé Lacombe, s'en va lui rendre visite. Tout l'hiver, il a secondé le curé Gagnon dans son ministère. Et, durant ses loisirs, il a réfléchi, mûri son projet. Que de fois, lui reviennent à l'esprit les jours mémorables, les incidents typiques de ces deux dernières années ! Oui, les missions de l'Ouest gardent toujours ses prédilections.

Poussé par un secret désir, par une espérance nouvelle qui lui gonfle le cœur, l'abbé Lacombe se hâte. Pourvu qu'il arrive à temps sur l'autre rive ! Le nez dans ses fourrures, il ne prête attention à rien, il ne distingue rien, sinon peut-être, là-bas, le clocher de Sorel qui lui sert de boussole. Mais il songe... Il revoit le chemin qu'il a parcouru depuis trois ans, son départ de Montréal,... son voyage crucifiant au pays des Sauteux, la vie au sein des camps, les chasses dans la prairie. Que font à cette heure ses grands enfants, ces âmes naïves, un peu frustes, auxquelles il a enseigné les rudiments de la religion ? Que sont devenus ses chers Métis ? Non, il ne les a pas abandonnés... Seulement, il cherche... Quoi ? .. Conseil, appui dans l'incertitude qui le tourmente... Mieux encore comme le chasseur qui traque sa proie, c'est toujours le même rêve qu'il poursuit être missionnaire dans toute la plénitude du mot. Où ? .. Comment ? ..

Au cours de son voyage à la Rivière-Rouge, l'abbé Lacombe a vu à l'œuvre une petite phalange d'apôtres, les Oblats. Ils y sont établis depuis 1845 alors que leur Fondateur lui-même, Monseigneur de Mazenod, pour répondre au désir de Monseigneur Provencher, ordonnait l'envoi des deux premiers missionnaires le Père Aubert et le frère

Alexandre Taché [1] En quelques années, les Oblats se répandent dans tout l'Ouest depuis la Rivière-Rouge jusqu'au lac Athabaska Baie des Canards Ile-à-la-Crosse, Portage la Loche, lac Froid lac la Biche lac Vert, Nativité au Fort Chipewyan et mission Saint Joseph au Fort Resolution. Partout ils s'attirent la sympathie des Indiens et, en même temps, gagnent les âmes à Dieu.

L'abbé Lacombe les observe Alors que lui est seul, eux travaillent en commun s'entraident se réconfortent dans les difficultés et les épreuves. Pourquoi chercher ailleurs ? N'est-ce pas là l'idéal tant rêvé ? Missionnaire, être un missionnaire des pauvres, des âmes les plus abandonnées, et par surcroît, trouver une famille et des frères qui remplaceront les siens, ceux qu'il a quittés. Quel bonheur ce serait et quel apaisement pour son cœur !

Absorbé par ces pensées, l'abbé Lacombe presse le pas. Il a laissé derrière lui les îles DuPads et Saint-Ignace qui grelottent sous leur manteau de neige, il longe maintenant l'île de Grâce Et devant lui, de plus en plus nettes se détachent les silhouettes de l'église et du presbytère de Sorel. A mesure qu'il approche, un ardent désir l'entraîne, impatient qu'il est de toucher au but Il ne réfléchit plus... Sa décision est prise il embrassera la vie religieuse

« Tout naturellement écrira-t-il (la congrégation) des Oblats s'offrait à moi Je les avais vus ces bons Pères, travailler à la Rivière-Rouge; je les avais un peu connus dans la Province de Québec Je les aimais .. » [2]

Durant une couple d'heures, Monseigneur Taché et le vicaire de Berthier tout en évoquant les souvenirs de la Rivière-Rouge, échangent leurs vues et même ébauchent

---

[1] Archives générales des Oblats de M.-I. Rome, Procès-verbaux des Conseils généraux. 16 déc. 1844 et 9 mai 1845.

[2] Mémoires du Père Lacombe. Vol. II, 18e Lettre, p. 162. Archives provinciales des Oblats, Edmonton.

quelques projets. Tout est réglé. Avec la permission de son évêque, l'abbé Lacombe retournera dans l'Ouest pour se joindre, cette fois, à la Congrégation des Oblats. Au début de mai, en compagnie de Monseigneur Taché et du Père Grollier, le jeune missionnaire, tout heureux, reprenait le chemin des Prairies.

Joie de courte durée... Une nouvelle déception l'attend. Comme une ombre fuyante le rêve qu'il croyait tenir lui échappe une fois de plus. Il souhaitait la paix et la solitude d'un noviciat, et voici que cet aspirant religieux va se replonger dans les tracas de la vie missionnaire.

*

* *

Depuis nombre d'années, deux vétérans, les abbés Thibault et Bourassa, peinent dans les missions de l'Ouest. Leurs forces s'épuisent et leur santé chancèle. Et qui sait?... Peut-être le tourment de la solitude a-t-il raison de leur courage? Leur départ est décidé. Mais qui prendra la relève? Ils sont si peu nombreux les ouvriers évangéliques: une poignée à peine. L'Évêque est soucieux.

Aussi quelle joie, lorsque le 27 mai, son coadjuteur arrive à Saint-Boniface, amenant avec lui deux recrues. Réponse providentielle. « Le soir même de notre arrivée, raconte le Père Lacombe Monseigneur Provencher, que j'avais tant apprécié depuis deux ans, me conduit dans sa chambre, (et) me serrant les mains, avec effusion de larmes:

« Vous venez en ce pays, dit-il, où vous avez déjà travaillé avec M. Belcourt, pour nous aider. C'est Dieu qui vous envoie, pour me tirer d'embarras. Promettez-moi, je vous en prie, de vous rendre à ma demande. »[8]

Surpris, l'air quelque peu inquiet, le jeune missionnaire fixe l'Évêque, attendant avec anxiété ce qu'il va lui confier.

[8] Idem p. 13.

— « C'est une dure épreuve, je le sais, poursuivit le prélat. Mais pour le bien des âmes, je vous prie, remettez à plus tard votre noviciat. J'ai besoin de vous... »

Tête basse, en proie à une poignante déception, l'abbé Lacombe garde quelques instants le silence. Quel rude combat se livre en son âme ? Et que pouvait-il répondre ? Il mesure toute l'étendue de ce nouveau sacrifice : isolement, solitude du cœur, une autre année de délaissement, d'abandon, en face de labeurs écrasants... Ah ! si on savait le désir ardent qui le brûle d'appartenir à une famille religieuse !... Pourquoi ne pas l'accueillir dès maintenant ? L'évêque a deviné l'angoisse du jeune abbé.

— « Mon fils, poursuit-il, songez à tous ces pauvres qui, sans vous, seront abandonnés. Songez à leur misère, aux dangers qui les guettent. Songez à leur âme. Je vous en prie, accordez-moi cette faveur. »

Quelle angoisse, quelle humilité dans cette ardente supplication ! Mais l'abbé Lacombe hésite encore... Et son rêve ? S'il allait lui échapper sans retour ! C'est son avenir, c'est toute sa vie, il s'en rend compte, qui est dans la balance. Que faire ?

— « Monseigneur, permettez-moi de réfléchir jusqu'à demain. »

— « Soit, mon fils, et que Dieu vous éclaire ! Surtout qu'il vous donne du courage ! »

Tard dans la nuit, le jeune abbé demeure éveillé. Il prie et il s'interroge. Devant ses yeux il a toujours la vision du vieil évêque qui, lui-même, s'est sacrifié près d'un demi-siècle dans l'immense prairie... Quel exemple ! Non, il ne peut pas rejeter sa prière. Et ces Indiens qui l'attendent là-bas, qui l'appellent, oserait-il les repousser, lui, le « petit sauvage » ? Partir oui, et s'il le faut, sacrifier son rêve, se sacrifier lui-même...

*

* *

C'est à l'époque où la Compagnie de la Baie d'Hudson est maîtresse absolue du commerce des fourrures et de toute la vie économique des Territoires du Nord-Ouest. 12 juillet 1852. L'abbé Lacombe s'embarque donc sur l'une des barges de la Compagnie pour se rendre au Fort Edmonton, prendre soin des missions de ce district. Monseigneur Taché et le Père Grollier l'accompagnent une partie de la route, jusqu'à l'Ile-à-la-Crosse. Vie de mercenaires que ces voyages par eau. Pour l'équipage, j'entends. Vraies bêtes de somme, les hommes s'attellent aux câbles et tirent les barges, avançant sur la grève ou dans les bourbiers, se heurtant aux roches et forcés, à certains endroits, de se mouiller jusqu'à la ceinture. Debout dès trois heures du matin, ils peinent tout le jour, sous un soleil brûlant ou des pluies torrentielles, et ne s'arrêtent qu'à la nuit tombante. Ce sont des portages, les « maringouins » voraces pour nourriture du pemmican et quand le corps tombe de fatigue, le sommeil à la belle étoile.

« Notre caravane, écrit le missionnaire, se composait de dix barges, avec un équipage de neuf hommes pour chaque bateau. Ces barges sont d'une quarantaine de pieds de long et dix à douze de large. Les équipages étaient généralement composés de Canadiens français, amenés de la Province de Québec, d'Ecossais (venus) d'Ecosse et de Métis engagés dans le pays. Pour paiement on donnait à ces hommes de peine des marchandises d'une valeur de cent piastres. On peut dire que la vie de ces hommes pendant ces longs mois, était pire que celle des esclaves d'Afrique. »[4]

Les gens de la Compagnie eux, Rowand, le bourgeois (« Chief Factor » du Fort Edmonton) et quelques commis, passent leurs journées à flâner ils dorment, lisent, fument, pendant que les « engagés » s'éreintent à la tâche.

---

[4] Idem p. 17 et 18.

Et le jeune missionnaire ? A quoi voulez-vous qu'il occupe ses loisirs ? Sur semaine il ne peut même pas célébrer la messe, car, sitôt levé il faut reprendre la route. Et tout le jour, quel spectacle navrant désœuvrement des uns, labeur écrasant des autres ! Cela lui fait mal au cœur. Pour compenser peut-être aussi pour amoindrir la monotonie de cet ennuyeux trajet, l'abbé Lacombe vit du mieux qu'il le peut sa vie de prêtre, de missionnaire. Prière, études des langues et, lorsque l'occasion s'en présente, apostolat discret auprès des voyageurs.

« Pour ma part, écrit-il, après mes exercices de piété, je tâchais d'employer mon temps en faisant le plus de bien possible. J'entrepris sérieusement d'étudier l'anglais, mais surtout le Cris. Dans les moments libres, les Métis se prêtaient volontiers à (m'enseigner) tout ce qu'ils savaient sur leur belle langue... C'est alors que je pris la résolution avec le temps et la patience, de composer un Dictionnaire et une grammaire en la langue des Cris... Je m'employais aussi à apaiser les querelles de nos voyageurs et à rétablir la paix et la bonne humeur. Le soir j'appelais auprès de moi ceux qui n'étaient pas trop accablés de fatigue et nous récitions le chapelet et quelques prières en français et en Cris, suivies d'un cantique... Les dimanches, autant que possible, je me hâtais de dire une messe basse, sous la tente, entouré de l'équipage presque tout catholique... »[5]

Quelle vie de galériens ! Tirée par les hommes, la longue file de barges remonte lentement le courant rapide. Jour après jour elle avance avec peine, vrai cortège de forçats. Parfois une excitation soudaine anime l'équipage. « Hé ! regardez là sur l'autre rive. » A l'orée de la forêt ou sur une roche dénudée, apparaît quelque animal sauvage qui vient se désaltérer à la rivière: ours, orignal, cerf ou même

[5] Idem p. 24 sq.

un buffalo. Heureux lorsqu'on peut abattre un de ces étranges visiteurs. Sa chair repose l'estomac de l'insipide pemmican.

Enfin, par une claire journée d'automne, à un détour de la rivière, les voyageurs peuvent apercevoir sur les bords de la Saskatchewan, l'agglomération du Fort Edmonton: constructions blanches et toits sombres, entourée d'une haute palissade. On est au 19 septembre et le voyage a duré plus de deux mois.[6]

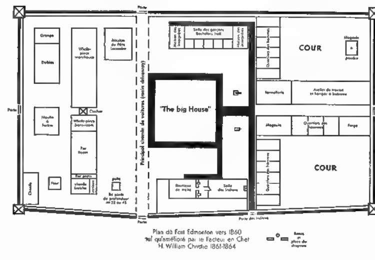
Edmonton se révèle à cette époque l'un des comptoirs les plus importants de tout l'Ouest.[7] Dans un affaissement de terrain qui s'étend sur les bords de la Saskatchewan, il occupe un quadrilatère d'environ cent-vingt-cinq par cent-cinquante pieds, entouré d'une palissade de vingt pieds de hauteur, que flanquent quatre solides bastions. Une galerie de ceinture permet à la sentinelle de surveiller tous les alentours. Dans la rustique enceinte, on trouve, entre autres bâtiments: le logis du bourgeois, les quartiers du personnel, la salle des Indiens, entrepôt, étables, en un mot tout ce que l'on croit nécessaire de protéger contre les surprises d'une attaque. Plus tard, Rowand, le Facteur en chef, cédera au missionnaire une parcelle de terrain pour la maison-chapelle. Une massive porte rivetée ferme l'entrée du Fort.

Cette année-là, la population du comptoir, commis, interprètes, traiteurs, ouvriers, s'élève à près de 150 rési-

---

[6] Idem p. 27. Toutefois, la « Notice Historique » sur la mission du lac Sainte-Anne, qui est aussi du Père Lacombe, donne page 12, le 17 septembre comme date d'arrivée.

[7] Edmonton était connu à cette époque sous différents noms: Fort Edmonton, Fort des Prairies, Fort Augustus, le Grand Fort. Le Fort fut situé à divers endroits, le dernier en date étant le terrain qui s'étend au pied des édifices actuels du Parlement de l'Alberta.



Plan du Fort Edmonton vers 1860
tel qu'amélioré par le Facteur en Chef
H. William Christie 1861-1864

dents. A leur tête, le bourgeois, le « Chief Factor » John Rowand.

Rowand un nom légendaire un nom qui, au milieu du siècle dernier, faisait trembler toute la vallée de la Saskatchewan. Joufflu et courtaud de petits yeux vifs un visage sanguin encadré de longs favoris qui vont se perdre sous le menton, John Rowand semble taillé dans un morceau de roc. L'explorateur Simpson le décrit comme « un homme généreux, au cœur chaud, brave comme un lion et vif comme la poudre... »[8]

Né à Montréal, éduqué au Collège des Sulpiciens, Rowand épouse à Edmonton une femme métisse. Il est catholique, et au dire du Père de Smet, il vit comme un patriarche au sein de charmante et nombreuse famille[9]

Mais sa mansuétude, semble-t-il, ne franchit pas le seuil de sa demeure Au service de « l'Honorable Compagnie », il redevient le cerbère, le bouledogue que tous ont appris à craindre. Il a l'intransigeance des chefs et des commis de la « Baie d'Hudson » je devrais dire leur despotisme. Le moindre geste de rivalité et aussitôt Rowand montre les crocs.

Un jour, l'abbé Lacombe trouve, dans un coin de sa maison une peau de loutre abandonnée et il en garnit son paletot au col et aux manches. Quelle imprudence chez ce nouveau venu Un vrai défi ! Dès l'instant qu'il se présente devant Rowand, le bouillant « Gouverneur », comme on l'appelle, apercevant la fourrure, sort de ses gonds et, les regards enflammés, apostrophe le jeune missionnaire

— « Et qui vous a donné le droit de porter cette fourrure ? ... »

[8] Life and Travels of Thomas Simpson, p. 82 (Londres 1845)
[9] Cité par le P Morice, Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest, Vol. I, p. 232.

L'abbé Lacombe veut le calmer, offrir des explications: peine inutile. Le fougueux Irlandais continue de tempêter et de l'accabler de reproches.

— « J'en ai assez ! » interrompt vivement le jeune missionnaire. Et arrachant les garnitures, il les lance à la face du bourgeois. Rowand venait de rencontrer un rival qui pouvait lui tenir tête.

Simple incident mais qui résume bien l'esprit et l'histoire de la Compagnie. A cette époque, la « Baie d'Hudson » règne sur les prairies comme sur un vaste empire; ses officiers sont de petits despotes. Elle seule transige vend achète, échange les fourrures, contrôle la chasse et la pêche, s'arroge tous les droits, même celui d'expulser les gens. Comme tous les autres les missionnaires seront assujettis à l'arbitraire de la Compagnie.

Dès qu'il a mis pied à terre, l'abbé Lacombe s'empresse « de serrer la main à toute la foule des chrétiens » qui devenaient ce jour-là ses enfants. Il est reçu chez le bourgeois. « Je rencontrai, écrit-il, les trois demoiselles Rowand. C'était de vraies Métisses, ne connaissant pas d'autre chose que le langage cris. Après avoir passé un dimanche à Edmonton et joui pendant quelques jours de la gracieuse hospitalité de la famille Rowand je (me) dirigeai vers le lac Sainte-Anne ..» [10]

« Manito Sakahigan » (lac divin ou surnaturel), tel fut d'abord le nom sauvage du lac Sainte-Anne. Les voyageurs des « Pays d'en haut », qui souvent voyaient le surnaturel sous un angle maléfique, avaient traduit l'expression par Lac du diable. Mais avec l'apparition des premiers missionnaires, sainte Anne déloge le Malin. A la fin d'août 1844 l'abbé Thibault, qui avait déjà visité l'endroit, arrive au lac Manito Sakahigan, suivi, le mois suivant, par son confrère, l'abbé

[10] Mémoires du P. Lacombe, Vol. II, p. 28-29.

Bourassa. De là, les deux missionnaires rayonnent sur toute la région Saint-Joachim, au Fort des Prairies, le lac Labiche, l'Ile à la Crosse et même jusqu'à la Rivière-la-Paix, au petit lac des Esclaves.

Lorsque l'abbé Lacombe arrive à son tour en 1852 M. Thibault est déjà reparti pour l'Est et l'abbé Bourassa doit quitter le printemps suivant. Le nouveau missionnaire n'est pas lent à s'initier. A peine reposé des fatigues de son rude voyage il se rend au lac Sainte-Anne, à quelque cinquante milles au nord-ouest saluer l'abbé Bourassa qu'il doit remplacer et recevoir de lui les avis nécessaires. De retour à Edmonton, il repart presque aussitôt pour le lac LaBiche. Cette fois il n'est pas seul. Il a un compagnon, son fameux guide, le « fidèle Alexis » qui tant d'années durant le servira avec un dévouement à toute épreuve.

« Alexis » était un Métis canadien franco-cris du lac La Biche. Il était né croyons-nous, vers 1828, de Joseph Cardinal et de Rose Crise. Il avait été baptisé, ainsi que sa mère par M. Thibault le 4 novembre 1844. Il paraît s'être, par la suite engagé au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, mais son temps de service devait être terminé quand l'abbé Lacombe arriva au Fort Edmonton en 1852. Il fut ensuite marié par lui, le 24 avril 1853, avec Nancy (Anne) Quintal une métisse aussi du lac La Biche et le même jour fut baptisée une fille des nouveaux époux, déjà âgée de 6 ans, qui reçut le nom de Philomène. Le ménage ainsi constitué ne fut pas heureux. Un jour l'épouse infidèle suivit un sauvage du lac Poisson Blanc, sauvage protestant justement nommé Kekkek « l'épervier ». Pour se consoler le mari malheureux vint offrir ses services au P. Lacombe, se donnant à lui et aux autres missionnaires sans engagement ni conditions. Son désir était de devenir frère convers, mais sa piété peu éclairée et ses manières étranges ne permirent pas à la Congrégation des Oblats de

le recevoir parmi les siens. Le Père Lacombe se l'attacha pourtant comme serviteur et compagnon de voyage.. »[11]

Fin de septembre. La nature se baigne dans un agréable « été des Indiens ». Au creux des vallons et sur les collines ondulées, les voyageurs cheminent paisiblement. Le soir, près de quelque ruisseau, ils s'arrêtent et campent. Quelle douceur dans ces crépuscules de la prairie! Aux senteurs d'humus et de résine se mêle le fumet du gibier qui mijote dans la chaudière. Un repas frugal. On fume. On cause. Et la nuit venue, on s'endort sur un moelleux gazon. Le samedi, après une randonnée de 160 milles, l'abbé Lacombe arrivait au Lac La Biche pour prêcher sa première mission chez les Cris.

Mais, en voilà un problème! Comment se faire comprendre de ses aud teurs sauvages et métis? Eux ne savent que quelques mots de français. lui, à peine connaît-il les rudiments de la langue crise.

« Le premier soir, raconte le missionnaire, j'appelle tout le monde dans une grande baraque, éclairée par un immense feu de la cheminée.. Je chante des cantiques et je récite les prières en Cris. C'est tout ce que je peux faire... »[12]

Le missionnaire est navré. Il est là, debout, face à ces déshérités de la terre dont les regards sont tendus vers lui comme pour lui dire « Père parle-nous du Grand Esprit. » Hélas! que peut-il, sinon les décevoir?... A moins que.. Et après un moment d'hésitation, il interpelle son auditoire

— « Alons! Y a-t-il quelqu'un ici qui comprenne le français et qui pourrait m'interpréter? »

[11] Saint-Paul des Cris. Manuscrit du R.P. A. Philippot, O.M.I. Archives provinciales des Oblats, Edmonton, p. 4, en note.
[12] Mémoires du P. Lacombe, Vol. II, p. 31. Archives provinciales des Oblats, Edmonton.

Imaginez l'étonnement du prêtre lorsque se lève un grand vieillard, à l'accoutrement et aux manières sauvages, qui lui répond d'une voix résolue

— « Moi, mon Père, je peux vous aider. Je suis « Canayen ».

C'est un nommé Cardinal Ancien voyageur et engagé de la Compagnie, depuis quarante ans il vit au milieu des Indiens, qui l'ont surnommé « Matchipagous », la « vilaine feuille » Pas méchant caractère, si ce n'est qu'il suit trop facilement les coutumes sauvages il a trois femmes

Ah ! oui, il pouvait l'interpréter ! Malheureusement, comme la « Vilaine Feuille » est plus habile à parler de chevaux, d'animaux sauvages et de fourrures, son vocabulaire est à peu près nul pour les choses de la religion La mission dura quinze jours. Le matin du départ au moment de monter en selle, le missionnaire revêt le surplis et l'étole et bénit le lac, en décernant à l'endroit le nom de Notre-Dame des Victoires.

De retour au Fort Edmonton l'abbé Lacombe se remet avec plus d'acharnement que jamais à l'étude des langues. Parler le langage de ceux que l'on veut évangéliser est indispensable il vient d'en faire l'expérience Pour professeur, il a M. Colin Fraser un Ecossais protestant chez qui il passe l'hiver de 1852-1853 Entre temps, il exerce son ministère auprès des résidents du Fort et des Indiens de passage Cris, Assiniboines et Pieds-Noirs

Et de nouveau c'est l'appel de la prairie Au printemps, il est au lac Sainte-Anne, où il remplace l'abbé Bourassa. Apprenant que son futur Maître de novice, le Père Rémas est en route, il vole à sa rencontre au lac LaBiche et le ramène à sa mission. Ce printemps-là, à Pâques, Monseigneur Taché réserve une joyeuse surprise à ses deux missionnaires il vient les visiter. L'évêque baptise 22 adultes et confirme 98 néophytes. De tous côtés, le travail presse Les

deux confrères devront se séparer et l'aspirant-novice, une fois de plus, voit sombrer son rêve.. L'abbé Lacombe continue à se dépenser entre Edmonton et le lac Sainte-Anne. Au printemps de 1855 il se rend au petit lac des Esclaves, et pousse même une pointe jusqu'au Fort Dunvegan, sur la Rivière-la-Paix Ministère débordant baptêmes, mariages, prédication.. « C'est un feu roulant », écrit-il lui même A la mi-septembre, il est de retour au lac Sainte-Anne [13]

Enfin, un peu de répit.. Et en septembre 1855 le noviciat commence Est-ce pour autant l'inaction, la solitude ? Détrompez-vous Tantôt seul, tantôt avec son Supérieur, le novice visite les camps de la Prairie. Si bien que Rome dut par faveur spéciale, valider cette sorte de « noviciat-volant »

Le jour si désiré se lève enfin. « C'est le 28 septembre 1856, écrit-il, qu'en la chapelle du lac Sainte-Anne, entre les mains du Rév Père Rémas, délégué du Supérieur Général, je prononçais mes vœux de religion et devenais Oblat de Marie-Immaculée. [14]

Missionnaire Oblat ! Pour la première fois, la prairie entend résonner un nom légendaire, un nom qui possède la magie du talisman..

« Ars-Oskitsiparpiw ».. « L'Homme au bon cœur ».

Le Père Lacombe !

[13] Idem p. 54 sq.

[14] Notice Historique sur la mission du lac Sainte-Anne (1863) par le P Lacombe p. 16. Voir aussi « Etat du personnel des Oblats », no 3, 1887, p. 54

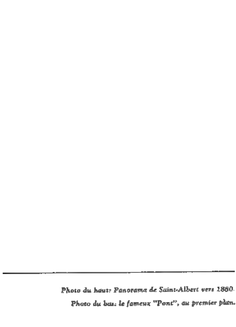
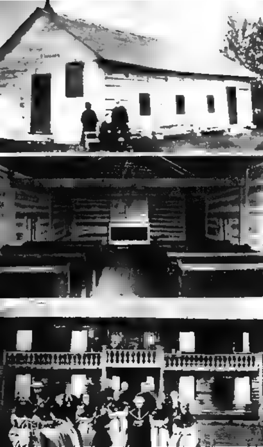


Photo du haut: Panorama de Saint-Albert vers 1880.

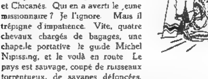
Photo du bas: le fameux "Pont", au premier plan.





CHAPITRE IV

LES GÉNIES DÉCHAÎNÉS...



Tous n'ont pas le même tempérament, ni les mêmes aspirations. Chez le Père Lacombe prédomine, semble-t-il, un besoin naturel de se prodiguer, un besoin qui le pousse, l'entraîne partout, sans arrêt, source vive de dévouement et d'activités.

Au pied des Montagnes Rocheuses, Jasper House, petit fort élevé près de la rivière Athabaskaw, devient chaque été le rendez-vous des sauvages Métis Iroquois, Porteurs et Chicanés. Qui en a averti le jeune missionnaire ? Je l'ignore. Mais il trépigne d'impatience. Vite, quatre chevaux chargés de bagages, une chapelle portative le guide Michel Nipissing, et le voilà en route Le pays est sauvage, coupé de ruisseaux torrentueux, de savanes défoncées. En certains endroits, la forêt devient si épaisse que le guide doit grimper au faîte d'un arbre pour s'orienter. Et ces

La première cathédrale de Saint-Albert (1862).

Intérieur.

Premier couvent bâti en 1863.

sacripants de moustiques acharnés, voraces, sanguinaires ! le supplice de tous les instants...

Mais un matin voici que sous les caresses de la brise, la forêt se met à fredonner doucement. Ce n'est d'abord qu'un souffle léger un refrain qui fait bruire les feuillages et les ramures. Puis la voix s'enfle peu à peu, les grands pins hochent la tête, le bois solitaire s'anime, s'éveille et chante tout haut. On dirait une mystérieuse symphonie qui, là-haut passe dans les cimes. Et le vent souffle, souffle plus fort. Les branches craquent, les arbres oscillent. La tempête grandit toujours. L'invisible rafale va et vient dans une furieuse chevauchée. Bientôt toute la forêt est en démence. Echevelée, gémissante, elle se tord, hurle, cherchant comme un démon enchaîné à se libérer de ses entraves.

Les chevaux dressent l'oreille.. Inquiets, les voyageurs regardent autour d'eux. Là voyez, le ciel devient jaunâtre, lugubre, couleur de souffre. Une odeur acre vous étreint la gorge, les yeux piquent et brûlent. Plus aucun doute, un feu de prairie court, s'en vient, galope vers le bois. On l'entend déjà qui gronde. Sauve qui peut ! A toute allure les deux voyageurs se précipitent avec leurs chevaux vers la rivière toute proche.

Il était temps. A demi-submergés, ils peuvent voir derrière eux les flammes vives qui crépitent dans les épinettes, lèchent les troncs d'arbres, consument tout en un immense brasier. Deux jours durant, le Père Lacombe et son compagnon restent blottis sur la grève, prisonniers d'un vaste désert de cendres brûlantes.

Au milieu d'un paysage de désolation, arbres calcinés, noircis, déchiquetés, les voyageurs ont repris la route. « Après quatre jours de marche, raconte le Père dans ses Mémoires, sous l'effet de la fatigue et de la fièvre, causées par la chaleur, les moustiques et maringouins, je tombai ma-

lade, étant campé un soir sur les bords d'une rivière. Je sentais que je ne pouvais aller plus loin. Mon compagnon, voyant mon état,... devint triste et effrayé et me dit

— « Mon Père, je crains que tu ne meures ici. Alors que vais-je devenir ? On dira que je t'ai maltraité et peut-être tué. Donne-moi un papier que je pourrai montrer et certifier que j'ai été fidèle. »[1]

Fort heureusement, le missionnaire se remet de sa violente fièvre et peut poursuivre sa mission.

*
* *

Nous sommes au début de 1857. « Par la profession religieuse du P. Lacombe, la mission du lac Sainte-Anne et toutes celles qui en dépendaient (étaient passées) entre les mains des Oblats de Marie Immaculée, et il ne restait plus, dans tout l'Ouest, qu'un seul prêtre séculier, M. Thibault, qui résidait alors à la Rivière-Rouge. »[2] Les deux nouveaux missionnaires du lac Sainte-Anne ont une lourde tâche, car en outre, ils s'occupent de la chapelle de Saint-Joachim, au Fort Edmonton. Dans ses « Vingt Années de missions », Monseigneur Taché fait remarquer qu'en une seule année les Pères avaient parcouru plus de 2000 kilomètres (1,500 milles) pour la desserte de cette seule mission.[3]

---

[1] Le Père Lacombe rapporte ces incidents comme étant survenus au cours d'un voyage qu'il aurait fait en 1856. (Voir « *Mémoires* » Vol. II, p. 67 et « *Le P. Lacombe* », par une Sœur de la Providence, p. 97). Par ailleurs, la « *Notice historique* » sur le Lac Sainte-Anne, par le P. Lacombe aussi (1863) place ce voyage en 1853. C'est cette dernière date qui est la plus vraisemblable : les « Mémoires » furent rédigés beaucoup plus tard (1890) et comportent plusieurs inexactitudes de dates.

[2] Bribes d'histoire locale, par Philippe d'Armor, La Survivance, Edmonton, 17 janvier 1934.

[3] Missions des O.M.I., t. 5, p. 181.

Et que dire des courses dans la prairie ? A tour de rôle et dans toutes les directions les deux missionnaires, les Pères Lacombe et Rémas doivent aller à la recherche des tribus nomades pour les évangéliser.

Ce printemps là (1857), selon les Mémoires, un appel de détresse parvient à la mission du lac Sainte-Anne, une épidémie de fièvre scarlatine sème la terreur et la mort chez les Pieds-Noirs du sud. Malgré les bourrasques de neige, le Père Lacombe se met aussitôt en route. Le « fidèle Alexis » l'accompagne.

« Arrivés à Edmonton, raconte le missionnaire, nous y passons la nuit. Le lendemain, de bonne heure nous sommes déjà en route. Mais après avoir monté les côtes de la rivière Saskatchewan (là où se trouve Edmonton sud) j'aperçois du sang sur la neige bientôt je vois trois cadavres percés de balles, dont la chevelure, les pieds et les mains ont été enlevés et pendent aux arbres. Ce sont trois Indiens Pieds-Noirs qui, la veille ont été surpris et massacrés par les Cris. »[4]

Alexis revient sur ses pas donner l'alarme à Edmonton. Quant au Père Lacombe, après deux jours de marche il arrive au camp des Pieds-Noirs. Quel spectacle de désolation ! Des hommes, des femmes, des enfants sont là, à demi nus, le corps torturé par la fièvre et couvert d'éruptions, d'autres aux allures bizarres, la figure bouffie et les yeux effarés, rôdent comme des spectres hideux autour des tentes. Quelques-uns se tordent de douleur. A la vue du missionnaire, les malheureux l'entourent, crient, gesticulent.

— « Père, sauve-nous, de grâce, sauve-nous ! »

Ils lui saisissent les mains, d'autres s'accrochent à sa soutane. N'est-il pas l'envoyé du Grand Esprit, leur salut ? Après s'être dégagé le Père entreprend la visite de toutes les tentes. A la première, un spectacle horrible le fige sur place.

---

[4] Mémoires du P. Lacombe, Vol. II, p. 75

trois morts gisent étendus sur le sol, et, dans un coin sombre, le père, fou de désespoir, tient entre ses bras sa fillette morte depuis deux jours et dont il refuse de se séparer. Et les scènes navrantes se succèdent...

Le missionnaire visite ainsi dix camps à quelque cinq milles les uns des autres, chacun formé d'une soixantaine de tentes. Il catéchise, soigne, assiste les moribonds... C'en est trop. Le voilà frappé à son tour. Déjà il sent la fièvre qui le brûle. Et il frissonne. Peu à peu un malaise indicible envahit ses membres, ses jointures, tout son être. La tête s'alourdit, le cerveau se brouille. Impossible d'aller plus loin. Seul, étendu dans sa tente, il attend. Qui sait? Peut-être vient-il d'accomplir sa dernière chevauchée?...

— « Mon Dieu, c'en est fait de moi. Ayez pitié... »

Il voudrait prier... Mais son regard s'appesantit et ses idées chavirent... Une soif atroce lui brûle la gorge; le sang bat plus fort à ses tempes. Immobile, affaissé, le missionnaire languit sur le sol, impuissant à lutter contre son mal. Depuis combien d'heures? il ne le saurait dire.

Tout à coup, un coin de la tente se soulève et dans la clarté violente qui le frappe, le malade aperçoit la silhouette d'un homme à la forte carrure.

— « Qui êtes-vous, » murmure le Père.

— « Jean L'Heureux ».

— « L'Heureux? Ah! Un Canadien!... Que je suis content de vous voir! » [5]

Caractère bizarre et pittoresque, ce Jean L'Heureux est une autre de ces figures légendaires que l'on retrouve dans l'Ouest, aux premières pages de son histoire. Il était né près de Saint-Hyacinthe. Et je vous l'avoue en passant, j'ai goûté

[5] Cet épisode que les « Mémoires » place en 1856 s'est vraisemblablement déroulé en 1865, selon la Notice historique déjà citée, p. 24.

un certain plaisir à dénicher un compatriote maskoutain sous la poussière de nos archives. Mieux encore, c'est un ancien élève de mon collège comme Monseigneur Taché d'ailleurs, mais pas de la même trempe, ah! pour ça, non! « Il fut, dit-on chassé du grand Séminaire pendant sa théologie. Venu en quête de fortune chez les Cris et les Pieds-Noirs il voulut s'attacher aux missionnaires au milieu desquels il trouvait son existence. Sans aucune autorisation, mais bien de sa propre initiative, il se fit un costume, une espèce de soutane de drap brun, il fallait le voir avec cet habit franciscain, une calotte sur la tête et la pipe à la bouche. »* Cheveux ébouriffés et barbe hirsute, L'Heureux n'avait rien d'attirant. Ce qui ne l'empêcha pas de faire quelque bien. Il se fit interprète des missionnaires, recruteur pour l'école de Dunbow et même, s'étant arrogé les fonctions de catéchiste, il enseigna certains rudiments de la foi aux sauvages ce qui lui valut le surnom de Neokisketapiw, la « Sainte Trinité ».

L'épidémie qui avait failli emporter le Père Lacombe laissa plus d'un millier de morts dans la tribu. Après s'être rétabli, grâce surtout aux soins de L'Heureux, le missionnaire reprit le chemin de sa mission.

Cette même année 1857, le Père Lacombe se rendit pour affaire à la Rivière-Rouge, une bagatelle de cinq mois de voyage, et il en ramena Michel Normand et son épouse Rose Plante, « la Rose » comme on l'appelait, deux autres personnages pittoresques qui, avec le « fidèle Alexis » et Jean L'Heureux, prennent place dans la galerie légendaire des Prairies.

Michel et Rose étaient de braves Métis, nés à la Rivière-Rouge et baptisés par les premiers missionnaires de cette époque. Selon la coutume du temps, ils possédaient un petit

---

*R.P. Bonnald, O.M.I. Petites Annales de Marie-Immaculée, 1923, p. 264. Voir aussi le Codex historique de la Mission des Pieds-Noirs, par le P. LeVern, O.M.I., cité dans la Survivance du 24 mars 1934.

lopin de terre qu'ils cultivaient. Mais, l'été venu, ils couraient la prairie à la chasse du buffle. Sans enfants, ils adoptèrent quelques orphelines, qu'ils élevèrent comme leurs propres enfants. Puis ils avaient accompagné les abbés Thibault et Bourassa, en qualité de serviteurs, se dévouant pour eux durant plusieurs années au lac Sainte-Anne. Quand l'abbé Bourassa quitta définitivement la mission, ils retournèrent avec lui à la Rivière-Rouge. Ce fut pour peu de temps. Le Père Lacombe fit-il les premières démarches ? Ou les époux s'offrirent-ils d'eux-mêmes à revenir à la mission ? Je ne saurais le dire. Mais tout le monde se réjouit. « Notre cher Michel et notre bonne Rose nous reviennent, écrit le Père. Comme je suis heureux de les revoir ! »

Ces fidèles serviteurs s'attachèrent jusqu'à la mort aux missionnaires. Plus tard, avec le Père Lacombe, ils se transportent à la mission de Saint-Albert. Et, sur leurs vieux jours, Monseigneur Grandin les héberge même à l'évêché. C'est dans le cimetière de l'endroit qu'ils reposent maintenant.

Un fait saillant marque la fin de l'année 1857. « Quand le Père Lacombe revint à Edmonton pour les fêtes de Noël, il y trouva du nouveau. En quelques semaines, les employés catholiques du fort, par ordre de M. William Christie et aux frais de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson, avaient élevé une chapelle... Eglise et maison pour les missionnaires furent données en toute propriété par M. Christie au P. Lacombe. Cette générosité sans doute honore celui qui la fit, toutefois elle avait un but d'intérêt que lui-même n'essayait pas de cacher : la présence du prêtre au Fort était d'une part, une sauvegarde contre les tribus des Pieds-Noirs que l'on redoutait beaucoup, et, d'autre part, la compagnie avait tout bénéfice à ce que ses employés fussent bons chrétiens. »[1]

[1] Bribes d'histoire locale, par P. d'Armor, La Survivance, 31 janvier 1934.

Printemps 1859. A son tour, le compagnon du Père Lacombe se rend à la Rivière-Rouge. Ce sera un voyage mémorable. Il marque, en effet, l'arrivée au lac Sainte-Anne des trois premières religieuses de la Charité, plus connues sous le nom de Sœurs Grises. Outre le Père Rémas, la petite caravane comprend Sœur Emery, supérieure âgée de 33 ans, Sœur Lamy et Sœur Alphonse, toutes deux âgées de 24 ans seulement, les accompagnent une fille, un Métis, un petit Canadien et deux sauvages. « Nous avions, ajoute Sœur Lamy, douze chevaux, six charrettes et un chien sauvage. »

Le 24 septembre fut, au lac Sainte-Anne, « un jour de fête et de consolation, pour les missionnaires et toute la population. De suite, (les Sœurs) commencèrent leur œuvre de charité, en faisant l'école aux enfants, en soignant les malades, et en prenant soin des linges et ornements de nos chapelles. »[8]

Se fait-on une juste idée de la vie des missionnaires d'alors ? Régime de gueux, indigence à peine concevable ! Chez notre Père Rémas, par exemple. Lorsqu'en janvier 1854, le Père Lacombe lui rend visite, que trouve-t-il ? « Sa première demeure n'avait été qu'un trou dans la terre, une sorte de tombeau, sur la terre tirée du trou, il s'était contenté de poser, en guise de toit, des branchages recouverts de mottes de gazon... Et il avait vécu là qui sait combien de temps ? Seulement lorsque le froid était devenu trop intense un homme du pays lui avait prêté une misérable cabane en troncs d'arbres, de 12 pieds de côté par 6 de hauteur, dans laquelle il n'avait ni table, ni lit, ni meuble d'aucune sorte. Et que dire de sa nourriture ? Comment n'était-il pas mort de faim ? »[9]

---

[8] Notice historique du lac Sainte-Anne. P. Lacombe, p. 17. Archives prov. des Oblats, Edmonton.

[9] Bribes d'histoire locale, Ph. d'Armor, La Survivance, Edmonton, 13 décembre 1933.

A côté de ce terrier, la mission du lac Sainte-Anne semble un palais, une demeure de riche tout au moins. Sœur Lamy nous la dépeint dans une lettre à ses parents

« Après notre copieux dîner, le R. P. Lacombe nous invita à aller visiter la résidence des Pères. Cette résidence n'est qu'une petite maison d'une vingtaine de pieds de long par une quinzaine de large, enduite de terre et couverte d'écorces, elle a quatre petites fenêtres de quatre vitres de haut et de trois de large. L'intérieur est divisé en trois : deux chambres à coucher et une petite salle. En fait d'ameublement, il y a une chaise, deux bancs, une table, un sofa qui sert de lit pendant la nuit, un poêle et un bureau.

« La chapelle est aussi bien pauvre. Elle contient deux autels, dont l'un est dédié à la Sainte Vierge, une petite lampe en bois faite par le missionnaire, un lustre, également en bois, avec de petits morceaux de fer-blanc pour ornement et des œufs d'oiseaux de diverses couleurs pour dorure; trois prie-Dieu et un vestiaire.. »

« Un mot de notre maison. Elle est semblable à celle des Pères, mais un peu plus grande et aussi richement meublée !

« Quelques jours après notre arrivée, nous avons eu le plaisir de visiter nos bons sauvages et métis chrétiens.. Ces pauvres gens ne savaient pas comment nous témoigner la grande joie qu'ils éprouvaient.. Les moins pauvres nous apportaient de la viande de prairie pilée. Une femme crise nous présenta un mets dont nous n'avions jamais mangé, disait-elle. Elle ne se trompait pas. C'était des framboises mâchées et séchées au soleil. Pour ne pas lui faire de peine, nous fûmes obligées d'y goûter en sa présence. Nous y trouvâmes le goût de plusieurs sortes d'épices ! »[10]

« Plusieurs sortes d'épices ! » Ma Sœur Lamy, vous êtes un gourmet !

---

[10] Idem 28 février 1934.

Cette description du lac Sainte-Anne se complète par le récit d'un visiteur illustre. Lord Southesk, comte anglais, qui dans le même temps, avait été accueilli à la petite mission.

« A notre arrivée à Sainte-Anne raconte-t-il, nous nous rendons à la mission où nous fûmes très cordialement reçus. Eûmes le plaisir de dîner avec les PP. Lacombe[11] et Le Frain, personnes agréables et parfaits gentilshommes.

« Sur l'invitation pressante de mes hôtes, je passai la nuit à leur résidence. Tout y est merveilleusement propre et florissant. C'est une véritable oasis dans le désert. Les vaches sont grasses et belles, les chevaux de même, les chiens et jusqu'aux chats de même. Un jardin bien arrangé et bien tenu est embelli d'une multitude de fleurs dont quelques-unes sont les fleurs des plus communes des bois et des prairies, améliorées jusqu'à la perfection par les soins et le travail. La maison est d'une propreté exquise, et les repas sont servis comme dans la salle à manger d'un gentilhomme. »[12]

Lac Sainte-Anne, paisible mission. Qui pourrait en douter ? Ici, c'est d'ordinaire la solitude le plus complet isolement de toute civilisation, quelques rares visiteurs et un courrier qui parvient avec près d'une année de retard. Qu'à cela ne tienne ! Pour se donner le change le Père Lacombe recourt à un naïf stratagème. Sur une étagère, il range avec soin les journaux dans leur ordre chronologique. Et chaque matin, comme s'il allait au bureau de poste, il retire le journal de la date correspondante. Des nouvelles vieilles d'un an, direz-vous ?

— « Mais quelle différence, répond le Père, quand on s'est fait un monde à soi-même ? »[13]

---

[11] Le texte anglais écrit « Lacome ».

[12] Traduit et cité par le P. Morice, Histoire de l'Église catholique dans l'Ouest, Vol. I, p. 10-11.

[13] Mémoires du P. Lacombe, Vol. II, p. 101. Archives provinciales des Oblats, Edmonton.

Pourtant, il est des jours où le ciel s'éclaircit pour le missionnaire. Ainsi cette fête de Noël 1860. Monseigneur a annoncé sa visite, la troisième dans cette région des Prairies. [14] Depuis quelque temps déjà le Père Lacombe attend son Evêque. Une semaine..., deux semaines s'écoulent aucune nouvelle. Craignant une mésaventure, il dépêche à sa rencontre son « fidèle Alexis » avec des chevaux. Les jours passent; toujours rien.

19 décembre. Journée froide et piquante. Impatient, n'y tenant plus, le missionnaire, à son tour, se met en route vers le Fort Edmonton. Là, du moins, espère-t-il, il trouvera les voyageurs. A travers les sentiers de bois et de savanes, il chevauche bon train.

— « Et marche, mon Prince, marche donc ! »

A vingt milles du Fort, il aperçoit un cavalier renfrogné dans ses fourrures. Qui ? Il l'ignore. Il va le croiser sans le reconnaître, lorsqu'il s'entend interpeler.

— « Comme vous êtes fier aujourd'hui, Père Lacombe ! Vous dédaignez même votre Evêque. »

Son Evêque ? Mais oui, c'est bien lui ! Fou de joie, le missionnaire saute de sa monture et, en un clin d'œil, il est dans les bras de Monseigneur Taché.

Ce soir-là, le chant du *Te Deum* faisait vibrer la petite chapelle du lac Sainte-Anne. [15]

*

* *

Nous sommes à la veille de Noël. *« Ka-nipa-ayam-itiak »* (Le temps où nous prions la nuit). De tous les points,

---

[14] En 1853-1854 Mgr Taché avait visité le lac Sainte-Anne et le Fort Edmonton. En 1856, il n'avait visité que le lac La Biche.

[15] Mémoires du P. Lacombe, Vol. II. p. 110 sq. Archives provinciales des Oblats, Edmonton. Voir aussi « Vingt années de missions », Mgr Taché, p. 147

Métis et Sauvages affluent vers les forts et les missions. Et sous les froides étoiles, ce sont des villages de tentes que l'on voit surgir comme par enchantement. Monseigneur Taché est revenu au Fort d'Edmonton. Demain Noël. Le grand Chef de la prière veut émerveiller par la splendeur de la liturgie ses humbles enfants de la plaine.

— « Père Lacombe, je chanterai la Messe de Minuit... une « pontificale »

— « Une messe solennelle ? Mais, hélas ! Monseigneur, vous n'y pensez pas ! Vous n'avez pas de crosse ! »

Le Père Lacombe se creuse la tête. Imagine-t-on une messe pontificale, la première à Edmonton, et sans crosse ! Pourtant que ce serait beau, en cette nuit de Noël, une houlette pareille à celle des bergers ! Et si symbolique ! Aujourd'hui le Pasteur est avec ses brebis, les plus pauvres, peut-être même les plus délaissées. Raison de plus, sa houlette, il l'aura.

Au milieu de l'affairement général, le Père Lacombe s'éloigne, inaperçu, vers un bosquet voisin. Il examine un falardeau, le palpe, le mesure de l'œil. Tiens... celui-ci fera l'affaire. En deux coups de hache il l'abat. Tout l'après-midi retiré dans un coin de hangar, il s'applique à modeler son chef-d'œuvre. Puis, une légère couche d'ocre, et voilà que la houlette prend une teinte de métal.

Cette nuit-là lorsque le Pontife fait son entrée solennelle dans le sanctuaire, rien ne manque à la splendeur de la liturgie. l'Evêque porte même une superbe crosse... de bois.

Et pendant que Métis et Cris, à l'âme frustre entassés dans la chapelle du Fort, bouche bée et les yeux grands ouverts, admirent le Pontife, la crèche et les naïves décorations, le Père Lacombe jette parfois, du coin de l'œil, un regard de satisfaction sur sa petite chrétienté et il sourit. La moisson promet.

Demain, la fête terminée, il reprendra ses durs labeurs. « Je suis ici, dit-il, accablé d'occupations, tantôt avec les métis, tantôt avec les Cris et les Assiniboines, sans compter les autres travaux de la mission... »[16]

Mais qu'importe ?... Feux sournois de la prairie, fatigues et privations, épidémies qui sèment la mort, rien ne l'arrête. Comme le grand vent de la plaine, le jeune Chef rôde toujours sans craindre les « Génies » déchaînés.

Dieu est son guide !

---

[16] Lettre à la Supérieure des Sœurs Grises de Saint-Boniface, citée dans la Survivance, 14 février 1934.

CHAPITRE V

UN VRAI SAC DE MÉDECINES

Noël est passé. Mais l'Évêque se repose encore pour quelques jours avec ses missionnaires. C'est un dédommagement à leur solitude. On cause. Nouvelles, souvenirs, aventures, tout y passe. Les affaires de la mission surtout reviennent souvent sur le tapis.



Il fallait songer à ceux, de plus en plus nombreux, qui quittaient leur vie nomade pour s'établir près de la mission. Avec son sol pauvre, la région du lac Sainte-Anne devenait insuffisante. Sans compter que les animaux, au printemps, « embourbaient » souvent dans les marais.[1] Il était urgent de trouver un point plus central et mieux aménagé, d'où les missionnaires pourraient rayonner. On alla donc à la découverte.

Un matin de janvier 1861, Monseigneur Taché et le Père Lacombe chaussent les raquettes et « En route ! » Sur la blanche neige, leurs pas alertes soulèvent autour de leurs moccassins comme un léger duvet. Ils vont, ici dévalant

[1] Vie de Mgr Taché, par Dom Benoît, Vol. I, p. 435. Voir aussi Mémoires du Père Lacombe, Vol. II, p. 120.

une pente légère, plus loin s'engageant dans un sentier sous bois. Parfois, ils s'arrêtent pour étudier un panorama, échanger leurs impressions. Non, ce n'est pas l'endroit idéal on repart. Le soir, sur des litières de sapins, on dort à la belle étoile. Et les courses reprennent le lendemain... Après plusieurs randonnées, les marcheurs s'arrêtent, un jour, dans une gracieuse vallée. Le Père Lacombe connaît bien l'endroit pour y être souvent venu.

— « Regardez Monseigneur comme c'est superbe ! » Et le bras étendu il souligne à son Évêque les beautés du site le Grand Lac les méandres de la rivière Esturgeon, les collines arrondies que d'abondantes sapinières ont prises d assaut.

— « Et, voyez-vous, l'on n'est qu à huit milles du Fort d Edmonton. » Poste de traite et mission naissante de Saint-Joachim seront à portée de la main. Pas d'hésitation possible. Parvenu au sommet d'un monticule, Monseigneur Taché explore le plateau boisé, et plantant dans la neige son bâton de voyage

— « Père Lacombe, dit-il, c'est ici que sera la chapelle, et vous la dédierez à votre Patron. »

La mission de Saint-Albert était fondée.[2]

*
* *

Avril 1861, des jours plus longs, un soleil plus vigoureux et la terre qui boit avec avidité la neige fondante. Autour de la petite mission de Sainte-Anne, règne une activité peu commune. Plusieurs Cris font leurs préparatifs de départ. A leur tour, les missionnaires vont s éloigner. Le Père Rémas

---

[2] Vingt années de missions. par Mgr Taché. p. 151 Voir aussi Mémoires du Père Lacombe, Vol II, p. 121 N.B. Mgr Taché avait planté son bâton juste en face de l'endroit où s'élève aujourd'hui la grande porte d'entrée de l'église paroissiale.

ira à Jasper, le Père Caer passera quatre mois avec les chasseurs de la Prairie. Et le Père Lacombe, lui ? Soyez sans crainte : il ne chômera pas. « Pour moi, écrit-il, je garderai le lac Sainte-Anne, tout en jetant les fondations de Saint-Albert. » Il aurait dû ajouter « . . . et en desservant Saint-Joachim, à Edmonton. » Belle paroisse de cinquante milles de longueur, sans autres chemins que les « trails » à travers forêts et savanes.

*
* *

Au sein de la gracieuse vallée de l'Esturgeon on eût cru, ce jour-là, à une scène biblique : quelques nomades ont dressé leur loge de cuir ; tout près, quatre bœufs de labourage, des chevaux, une charrue et des outils. Une légère volute de fumée monte du feu de camp, mêlant son odeur âcre aux senteurs de la glèbe. Qui pourrait deviner, dans cette misérable avant-garde les fondateurs d'un centre promis à un brillant avenir : florissante paroisse, œuvres multiples, plus encore, siège du deuxième évêché de l'Ouest : Saint-Albert ?

Le lendemain, première messe dominicale sous la tente. Le Père Lacombe est entouré de ses fidèles serviteurs : Michel Normand et sa femme, « la Rose » Plante, Nancy jeune orpheline adoptive et deux Métis.[8]

Lundi matin. Les bûcherons, un genou en terre et appuyés sur leur hache, répondent aux invocations du missionnaire. Et vlan ! vlan ! la « chère colline » retentit soudain de coups secs répétés. Vlan ! Frappés au cœur, les grands pins penchent et s'écrasent avec des craquements lugubres. Peu à peu la trouée vers le ciel s'agrandit : c'est un nouveau coin de pays qui s'ouvre à la civilisation à l'Évangile. A leur

[8] Mémoires du Père Lacombe, Vol. II, page 133. Archives provinciales des O.M.I., Edmonton.

tour, les bœufs montent maintenant à l'assaut de la colline. Deux de jours deux de nuit, ils traînent les arbres, arrachent les souches, labourent les premiers sillons. Là où Monseigneur Taché avait planté son bâton de voyage le Père Lacombe érige une grande croix de bois. Et tout près, une pauvre cabane, troncs d'arbres équarris et toit d'écorce, vraie étable de Bethléem, humble et chétive comme une mendiante. Pour le moment, on l'appelle la « Maison du Bon Dieu », bientôt elle cèdera la place à une églisette rustique qui, en 1871, prendra le titre pompeux de première cathédrale de Saint-Albert.[4]

Personne ne reste inactif. Pendant que les hommes bâtissent ou ensemencent les champs, les femmes s'adonnent au jardinage: choux, carottes, oignons, navets agrémenteront désormais le menu de pemmican. Et par intervalles, là-bas, en direction du lac Sainte-Anne, de nouvelles charrettes débouchent dans la vallée au pas lent des bœufs: les colons Métis arrivent. Vingt familles déjà s'installent autour de la Mission et à chacune le Père octroie son lopin de terre. Juillet: comme une écolière en vacances, la prairie laisse, au gré de la brise, flotter sa blonde chevelure que dore un soleil généreux. Le Nord-Ouest connaît sa première moisson...

Et voici venir l'automne. « Nos magnifiques récoltes sont recueillies et mises en meules, nos jardinages sont entassés dans des caveaux. N'ayant pas de moulins à farine notre blé servira de nourriture à nos vaches et aux pourceaux ».[5] Pas de moulin à farine ? « Pays arriéré » direz-vous ? Ne vous inquiétez pas. Le Père Lacombe s'en tirera bien, et, vous allez voir, ce ne sera pas long . . .

---

[4] La maison-chapelle fut remplacée en 1862 par la chapelle devenue cathédrale en 1871 et convertie aujourd'hui en musée.

[5] Mémoires du P. Lacombe. Vol. II, p. 136. Archives provinciales des O.M.I. Edmonton.

Pour le moment, il faut aller au plus pressé. Janvier 1862. « ... Ouvrons cette année à la hache. Nous préparons une nouvelle maison pour installer nos chères Sœurs Grises qui seront, au printemps transportées à St-Albert, où elles pourront faire encore plus de bien. »[6]

Mais le progrès, s'il a de beaux côtés, fait naître parfois des inconvénients. Transport de matériaux, nombreuses visites à Saint-Joachim, va-et-vient autour de la Mission obligent à tout instant le missionnaire et ses hommes à franchir la rivière. Et rien qu'un misérable bac! On patauge dans la boue; les chevaux traversent à la nage. Ça devient insupportable!

Un dimanche, après la messe le Père Lacombe harangue ses paroissiens

— « Mes chers amis, j'en ai assez de toutes ces misères. J'ai résolu de construire un pont sur l'Esturgeon. Ceux de vous qui voudront m'aider auront droit de passage. Quant aux autres, ils se débrouilleront comme avant. Avis aux intéressés: je commence les travaux demain matin. »

A l'heure fixée, pas un homme ne manquait à l'appel. En quelques semaines, le pont était bâti. C'était le seul du genre dans les Territoires soumis à la Baie d'Hudson. Lorsqu'on mentionnait « Le Pont » (The Bridge) il n'y avait pas à se tromper: c'était lui, le Pont du Père Lacombe, le premier jamais construit dans tout le Nord-Ouest.

Aussi les gens de Saint-Albert sont-ils fiers de leur chef-d'œuvre! La merveille du pays! Les premiers jours rien que pour le plaisir de le traverser, Blancs et Métis s'y promènent de long en large. Imaginez un pont de 300 pieds de longueur bien assis sur pilotis, et avec cela large et si solide qu'un attelage de bœufs peut le franchir sans aucun danger. « Notre pont sur la rivière Esturgeon, écrit le mis-

[6] Idem p. 138.

sionnaire, se soutient bien et ne s'est pas dérangé d'un pouce. »[7]

Mais le Gouverneur Dallas, s'en montra moins satisfait. Quand, peu après, il vint visiter Saint-Albert, en compagnie de M. Christie, le bourgeois du Fort Edmonton, et qu'il aperçut le pont, il fit une colère de bouledogue.

— « Qui avait osé ... et de quel droit ... introduire ce progrès de la civilisation dans les Territoires de la Baie ? »

La civilisation ! Voilà bien la grande peur de l'Honorable Compagnie. N'est-elle pas une menace à ses privilèges, à la traite des fourrures, au monopole des communications, en un mot à son hégémonie jusqu'ici incontestée ?

— « Christie, tu verras à ce que ce pont-là soit démoli dès demain. Tu me comprends ... »

— « Oui, Monsieur Dallas. »

Le Bourgeois du Fort pouvait-il commettre une telle injustice envers le Père Lacombe, l'ami à qui on devait tant ? Le Gouverneur partit, le pont ne bougea pas. Geste héroïque, à coup sûr, car remarque le missionnaire : « M. Christie craint le Gouverneur qui est une sorte d'ours gris. »[8]

Cette même année 1862, le Père Lacombe s'attaque à un autre monopole ... Non pas qu'il en veuille à l'Honorable Compagnie. Mais la Mission progresse, les bouches à nourrir se font plus nombreuses, les besoins plus variés. Ne pourrait-on pas économiser ? Le Père songe à une caravane, un vrai « train de charrettes » qui transporterait de la Rivière-Rouge toutes les provisions nécessaires. Une gageure quoi ? Personne encore ne l'a osé. Mais cette fois, il n'est pas seul. Un de ses confrères Oblats vient à la rescousse. Les « Mémoires » du missionnaire le soulignent.

[7] Archives de Saint-Boniface (1198). Lettre à Mgr Taché, 30 août 1862.

[8] Idem (1428). Lettre à Mgr Taché, 15 septembre 1862.

« C'est le Père Maisonneuve qui, (en bien des endroits la hache à la main) ouvrait une route à travers la forêt... depuis le lac La Biche jusqu'au fort Pitt plus de cent milles. Sa présence avec des charrettes dans ce fort de la Compagnie étonna tout le monde. On regardait comme impossible alors ce chemin Mais le courage et la persévérance du missionnaire l'avaient rendu praticable » [9]

Les caravanes des Pères Lacombe et Maisonneuve voyagent de concert. Entreprise colossale, jamais tentée! Voici qu'une fois de plus, les Oblats battent la marche. Chaque missionnaire conduit lui-même son convoi de charrettes à bœufs. C'est la première ligne de ravitaillement sur terre, l'ancêtre de nos chemins de fer modernes. De l'aller au retour on avait parcouru près de 2000 milles.

Ce jour-là, lorsque les bœufs harassés s'arrêtent au sommet de la « chère colline » de Saint-Albert, l'excitation est générale Une vraie foire que cette place! Au milieu des cris et des meuglements on va, on vient; grands et petits, tout le monde s'affaire. Et hop! D'un geste adroit les « fréteurs » enlèvent les bâches.[10] Sacs de provisions, emballages, articles les plus disparates s'étalent autour des charrettes. Jamais on n'en a tant vu! Soudain, un cri de surprise, d'admiration

— « Hé! par ici voyez donc ...! »

Les curieux s'attroupent, se bousculent Ils ne peuvent en croire leurs yeux Là, à portée de la main, regardez-moi ces meules, cet engrenage l'équipement complet d'un moulin à farine. Toujours à l'avant-garde du progrès, ce Père Lacombe!

Puis la petite mission retrouve son calme. « En décembre, écrit le missionnaire, j'allais installer le frère Scollen (Oblat)

[9] Mémoires du P. Lacombe, Vol. II, p. 80.

[10] Fréteur nom donné dans l'Ouest canadien à ceux qui conduisaient les charrettes.

à St-Joachim, où il ouvrait une école en anglais. Ce frère intelligent pendant notre voyage, en travaillant avec ardeur avait appris passablement le français, pour pouvoir déjà converser en cette langue. C'est donc l'Eglise catholique qui la première, dans le Nord-Ouest, a commencé régulièrement une école au su et au vu de tout le monde. Les enfants des Métis engagés et des commis anglais et écossais fréquentaient assidûment cette école au nombre d'une vingtaine. »[11]

Et de même pour les Sœurs Grises. Parties du lac Sainte-Anne le 23 mars (1863), elles arrivent peu après à la nouvelle mission de Saint-Albert. Elles logent d'abord dans une humble maisonnette, en attendant de prendre possession en juillet suivant, de leur nouvelle demeure: le Couvent. Mais pas un simple couvent. La mission sert aussi d'école d'hôpital et de refuge. On l'appela officiellement « Asile Youville ». Et les bonnes Sœurs de la Charité de se mettre à l'œuvre. Catéchisme, soin des malades, visite des maisons et des tentes sauvages, entretien des chapelles... « Elles n'auront pas le temps de s'ennuyer » de conclure le Père Lacombe.[12] Et même à la culture des vertus religieuses, elles ajoutent celle d'un grand jardin potager.

Quant au missionnaire, aidé d'un mécanicien américain, il travaille depuis l'automne à la construction de son fameux moulin à farine, le premier du genre dans le Nord-Ouest.

— « Cela nous occasionne bien des travaux, sans compter les contrariétés » avoue-t-il à son Evêque.[13]

On est encore loin de l'âge atomique. Pour actionner la machinerie, rien que des « broncos », ces petits chevaux fougueux des prairies, à demi sauvages et toujours prêts à

[11] Mémoires du P. Lacombe. Vol. II, p. 144.
[12] Archives de Saint-Boniface (1305). Lettre à Mgr Taché. 13 avril 1863.
[13] Idem.

la révolte. A certains jours, impossible de les maîtriser. Ils piaffent, ruent et se cabrent comme si quelque mauvais génie les possédait. Force est alors de recourir aux bœufs plus tranquilles.

Tous ces progrès de Saint-Albert font l'admiration des visiteurs. Deux voyageurs anglais, Lord Milton et le Dr. W.-B. Cheadle qui cette même année 1863 sont de passage à la mission, en parlent avec éloge :

« Nous trouvâmes une petite colonie d'une vingtaine de maisons bâties sur un terrain élevé non loin d'un lac et d'une rivière. Un pont de bois solide reliait les deux rives de la dernière et c'est la seule construction de ce genre que nous ayons vue dans tout le territoire de la baie d'Hudson. La maison du prêtre était une jolie bâtisse blanche avec un jardin tout autour et, à côté, l'église, l'école et le couvent. Le digne père, M. Lacome, se tenait à notre arrivée debout devant sa résidence et nous nous présentâmes à lui.[14]

« Le P. Lacome était un homme excessivement intelligent, et nous trouvâmes sa compagnie très agréable. Bien que Canadien français, il parlait l'anglais très couramment, et les métis reconnaissent que sa connaissance de la langue crise est supérieure à la leur. Acceptant avec plaisir son invitation de rester à dîner, nous le suivîmes dans sa maison qui ne contenait qu'une seule pièce, avec un grenier comme chambre à coucher. Les meubles consistaient dans une petite table et une couple de chaises grossières. Les murs étaient ornés de plusieurs images coloriées, parmi lesquelles se trouvait un portrait de Sa Sainteté le Pape, celui de l'évêque de la Rivière-Rouge et une représentation d'anges fort substantiels et très lourds d'aspect.

« Il nous fit voir plusieurs fermes très respectables, avec de riches champs de blé, de grandes bandes de chevaux

[14] Le narrateur écrit « Lacome » et « St. Alban » au lieu de « Lacombe » et « St-Albert ».

et des troupeaux de grasses bêtes à cornes. Il s'était voué à la tâche d'améliorer la condition de ses ouailles, avait fait venir à grands frais des charrues et autres instruments agricoles pour leur usage et était même alors à compléter un moulin à farine que des chevaux devaient actionner. Il avait bâti une église et établi des écoles pour les enfants métis. Le pont solide que nous avions traversé était le résultat de ses efforts.

« Somme toute, cette petite colonie était le groupe le plus florissant que nous ayons vu depuis notre départ de la Rivière-Rouge, et il faut admettre que les prêtres romains (Romish) surpassent de beaucoup leurs frères protestants par cette initiative et cette influence qu'on devrait trouver chez des missionnaires. »[15]

Deux ans plus tard, en 1865, Monseigneur Taché souligne à son tour le changement survenu sur la colline depuis le jour, plutôt récent, où il y avait planté son bâton dans l'immense solitude de neige.

« Il n'y a pas quatre ans, écrit-il, que ce choix avait été fait, et quel travail déjà ! De belles et vastes constructions s'étaient élevées comme par enchantement; des champs spacieux défrichés, bien enclos et bien cultivés, donnaient déjà d'abondantes moissons. Quarante maisons construites tout autour du joli monticule sur lequel se trouve la Maison du Seigneur, celles de ses ministres et de ses dévouées servantes, forment le groupe qui domine tout le paysage; la petite rivière qui serpente au pied des collines et que l'on traverse sur un beau pont, puis à une petite distance, le lac dont les eaux peu profondes baignent le pied de la montagne qui fournit le bois de construction. »[16]

---

[15] Cité par le P. Morice, Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest, Vol. II, p. 39-40.
[16] Vingt années de missions, Mgr Taché, p. 215.

Quelle merveilleuse poussée ! « Quelles médecines ! » diraient les Indiens. C'est l'expression dont ils se servent pour marquer, en face d'une merveille, leur admiration, ou encore leur étonnement, si quelque nouveauté les dépasse. Et le Père Lacombe déverse sur la colline de Saint-Albert un plein « sac à médecine », premières moissons, convoi de ravitaillement, solide pont de 300 pieds, moulin à farine, école, couvent-hôpital... Que d'initiatives ! Et toutes ces « médecines », comme sous la baguette d'une fée, ont surgi au cœur d'une solitude sauvage, et cela en moins de quatre années. Dans notre siècle envieux de records, qui pourrait se vanter d'en décrocher autant ?

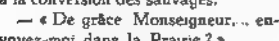
Le Père Lacombe vient de le prouver : il a toutes les qualités d'un Grand Chef.

CHAPITRE VI

LA PAROISSE DE WIGWAMS

— « De grâce, Monseigneur, débarrassez donc mes compagnons de ma personne. Envoyez-moi dans la prairie, chez les Pieds-Noirs et chez les Cris; vous savez combien je le désire. »[1]

La mission de Saint-Albert solidement assise, le Père Lacombe brûle de partir. Et pour plus d'une saison. Il est supérieur, et ce fardeau lui pèse. Que de fois il s'en ouvre à Monseigneur Taché. Nature délicate, sensible, il lui en coûte d'imposer sa volonté à ses confrères. Non, pour tout l'or au monde, il ne voudrait les chagriner. Et son rêve ?... Que devient-il ? Son rêve de se vouer à la conversion des sauvages.



— « De grâce Monseigneur,... envoyez-moi dans la Prairie ? »

Ses instances demeurent infructueuses. Il se soumet.

Le 3 décembre 1864, à la tombée de la nuit, deux visiteurs gravissent lentement la colline de Saint-Albert qu'enveloppent déjà les ténèbres, hâtives en cette saison. Par-

[1] Lettre du P. Lacombe à Mgr Taché, 3 janvier 1863. Archives de Saint-Boniface (1270)

tout le silence, la solitude, pas âme qui vive, excepté, là-haut au sommet, quelques lumières blafardes. Deux heures plus tôt, ils auraient pu voir « tous les hommes l'arme au bras, les femmes la couverture sur la tête, » prêts à leur accorder une chaleureuse réception. Mais, à présent, la mission est déserte. « Le Père Lacombe, le Frère Scollen, les Bonnes Sœurs de la Charité étaient les seuls à nous souhaiter la bienvenue » écrit Monseigneur Taché.[3] L'autre voyageur est le Père Vandenberghe, délégué par le Supérieur Général des Oblats pour faire la visite des missions de l'Ouest.

Quelle joie pour les solitaires ! Cette année encore, la Noël se célèbre au Fort Edmonton.

1er janvier 1865, Jour de l'An, fête traditionnelle au Canada français : la Crèche au milieu des sapins, l'arbre de Noël, les échanges de bons souhaits et, cela va de soi, les cadeaux. Mais que peut-on bien offrir à un religieux, à un missionnaire perdu au fond de la sauvagerie ? Un chapelet ? Il a le sien qui ne le quitte jamais. Une croix ? Il possède sa croix d'Oblat et bien d'autres. Oui, que lui offrir ?

Vrai Saint Nicolas, le Visiteur de Rome sut présenter à chacun de quoi le réjouir. Et pour étrennes, écrit Monseigneur Taché, « il donna au Père Lacombe la mission de courir les prairies pour tâcher d'y atteindre les pauvres sauvages Cris et Pieds-Noirs, et développer en eux les germes de la foi... »[4]

La prairie ! En effet, que pourrait-il désirer de meilleur ? Et le Père Lacombe se reprend à vivre. N'est-ce pas qu'il commençait à étouffer un peu entre les étroites limites de Saint-Albert ? Sa nouvelle tâche est immense. Qui oserait le nier ? Mais il n'est pas homme à reculer devant le sacrifice. Posséder l'objet qu'on aime, ou, mieux encore, se donner pour les êtres qu'on aime, n'est-ce pas l'essence du bonheur. En

---

[3] Vingt Années de missions, Mgr Taché (Montréal 1866), p. 215.
[4] Idem p. 218.

ce Nouvel An 1865, le « petit sauvage » est doublement heureux son rêve se réalise, et ce rêve, c'est de se donner à ses frères de la prairie.

Son domaine tout ce vaste territoire qu'arrosent les deux branches de la Saskatchewan et même au-delà Cette paroisse de wigwams est à l'échelle d'une province. Et quelle paroisse ! Une véritable Babel ! Morcelés en cent tribus, Cris, Pieds-Noirs, Sarcis, Métis errent ici et là chassent aujourd'hui dans la plaine et demain au gré de leurs caprices, s'en vont, dix lieues plus loin planter leur tente à l'orée d'un bois. Nomades incorrigibles que ces Indiens ! Ils rôdent en quête de gibier, d'espace et de liberté. Souvent mal vêtus, faméliques, ils vont dans un remous perpétuel, grands enfants de la prairie qui tournent sur eux-mêmes en un carrousel de misère Qui s'intéresse à eux ? Et qui les aide ? Sûrement pas ceux dont le seul souci est de les exploiter Mais alors, qui ?

La Province vient d'y pourvoir

« Le Père Lacombe est avant tout un pionnier un conquérant à qui les batailles coûtent moins que le repos. Il est l'apôtre aimé des Métis, des Cris, des Pieds-Noirs. De même que pour le Christ, il ne fallait pas dire qu'il était ici, ou qu'il était là, on le croyait au midi, il était au nord. . » Et qui parle ainsi ? Son Evêque. Monseigneur Grandin.[4]

Aussitôt en possession de ses « étrennes » les wigwams des prairies, le Père Lacombe se met en campagne. On le rencontre partout à Edmonton au Fort de la Montagne, au Fort Pitt, mais le plus souvent à sa nouvelle mission Saint-Paul des Cris, qu'il fonde cette année-là. Une courte halte, de temps à autre, à sa « chère colline » de Saint-Albert, et il repart dans une autre direction

Ne nous étonnons pas de cette fringale des voyages. Penchant naturel et vocation d'apôtre se donnent ici la main.

[4] Le Père Lacombe, par une Sœur de la Providence, p. 206

Cet homme, ce prêtre, qui vient d'être investi « curé des wigwams », n'a qu'un désir : courir après les âmes. Et comment ne pas les aimer ? Brebis errantes, esclaves de la sorcellerie, un peu naïves, mais qui s'attachent profondément à leur ami, « l'homme au bon cœur ». « Les tribus des prairies... le chantent encore sous la tente. »[5]

17 janvier 1865. Monseigneur Taché et le Visiteur général ont à peine quitté Saint-Albert, que le nouveau « Curé » et son « fidèle Alexis » se mettent en route. Quatre chiens attelés à un toboggan, raquettes, hache, couvertures, une chaudière pour la viande et une autre pour le thé, des provisions de pemmican et de viande sèche, le tout ficelé à la traîne... « Et, marche Papillon ! Marchez les chiens ! » Sur la neige durcie, la petite caravane glisse lestement. Brrr ! Ce qu'il fait froid aujourd'hui ! Quarante degrés sous zéro, peut-être ? Et une brise glaciale qui pince le visage. On parle peu...

— « As-tu froid, mon Alexis ? »

— « Non, Père... Et toi ? »

— « Ça va. »

Et de nouveau l'immense prairie blanche s'enveloppe dans un silence désertique. À la tombée du quatrième jour, on arrive enfin à un campement de Cris. Ah ! le beau vacarme ! C'est le rite traditionnel : les interpellations, les aboiements de la meute, le brouhaha qui, pour quelques minutes, jettent toute la tribu dans le désordre. Puis le chahut s'apaise. Tandis que les chiens dévorent à belles dents leur pitance gelée, les voyageurs, auprès du feu, se revigorent de pemmican et de thé chaud.

— « Quel régal ! mon Alexis. On n'a jamais si bien mangé ! »

Un mois durant, le Père Lacombe demeure au lac Beaver pour évangéliser les Cris. « Il les vit, les encouragea et leur

[5] Mgr Grandin, Idem, p. 209.

donna rendez-vous pour le printemps, à un endroit qu'ils choisirent eux-mêmes, comme étant le plus avantageux pour leur réunion, sur les bords de la Saskatchewan, environ cent cinquante kilomètres en bas d'Edmonton. »[6]

A peine de retour à Saint-Albert, un nouveau cri de détresse : les Pieds-Noirs sont frappés par l'épidémie.[7] Le Père Lacombe repart aussitôt. « Il fit pour ses sauvages, écrit Monseigneur Taché, tout ce qu'on peut attendre d'un bon prêtre. Il en baptisa près de quatre cents, qui presque tous moururent de suite. »[8]

Le 30 mars, épuisé de fatigues, le missionnaire rentre chez lui. Enfin pourra-t-il se reposer ! Le repos ? .. Non,... pas cette fois encore. On le réclame ailleurs... C'est Hardisty, son ami du Fort de la Montagne, à cent cinquante milles de distance. Toujours l'épidémie... Se soustraire ? .. Mais n'est-il pas le curé de tous les wigwams ?

— « Alexis, attelle vite les chiens ! »

Et le missionnaire repart; sans hésiter, il vole au secours de ses enfants.

*

* *

Avril balaye les dernières glaces de la rivière Saskatchewan. Voici le printemps, le réveil de la nature. Pour le Père Lacombe l'heure est venue de tenter une nouvelle expérience que son esprit fécond et toujours en éveil projette

---

[6] Vingt années de missions, Mgr Taché, p. 224. Le lieu choisi pour cette mission, qui sera connue sous le nom de Saint-Paul des Cris, se trouve à l'emplacement de la paroisse actuelle de Brosseau, Alberta. Il ne faut pas confondre cette mission avec Saint-Paul des Métis, devenue la paroisse-cathédrale de Saint-Paul.

[7] A plusieurs reprises, les épidémies ravagèrent l'Ouest canadien. Mentionnons les plus importantes : 1780-1781, la vérole; 1846, épidémie de la Rivière-Rouge; 1865-1866, épidémie chez les Pieds-Noirs; 1869-1870, la petite vérole décime Pieds-Noirs et Cris.

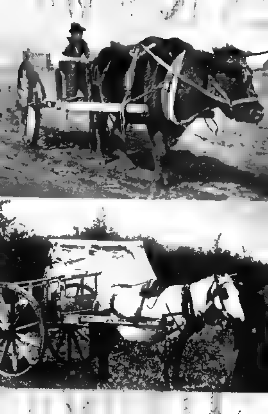
[8] Vingt années de missions, p. 224.

depuis quelques mois fonder une colonie pour les tribus crises de la plaine. Il veut les civiliser. Entreprise surhumaine, vrai défi, quand on sait la nature inconstante, l'indomptable instinct de liberté de ces nomades. Mieux vaudrait couper les ailes aux oiseaux. Mais allez donc arrêter un homme qui ne doute de rien qui ne recule devant aucun obstacle!

Au pied du Fort Edmonton, le Père Lacombe s'est construit un radeau et, le premier mai, il appareille « Cinquante barils de pommes de terre, des graines de semence, une charrue, quelques provisions de bouche... »[9] Le « fidèle Alexis », une vieille sauvagesse et son jeune fils accompagnent le missionnaire qui, ce jour-là au gouvernail de son « cageux »,[10] ressemble à un vrai loup de mer,.. un découvreur. Mais il est distrait et ses regards se perdent dans un vague lointain. Que lui réserve l'avenir? Quel succès ou peut être quels déboires? Un doute l'effleure si les Indiens n'allaient pas venir au rendez-vous! Et l'« Honorable Compagnie » qui de nouveau fronce les sourcils. Comme pour se convaincre, il refait ses calculs à mi-chemin entre Edmonton et le Fort Pitt, l'endroit lui paraît des plus favorables. Et ce sont les Chefs eux-mêmes qui l'ont choisi. « C'était le lieu de passage des gens du lac La Biche et du lac Bon Poisson qui s'en allaient à la prairie, et des caravanes et des brigades de la Compagnie,... et des autres commerçants,... un centre avanta-

[9] Mémoires du P. Lacombe, Vol. II, p. 174.
[10] « Cageux »: barge.

Les fameuses "charrettes de la Rivière-Rouge"





geux pour faire face aux attaques des ministres protestants... »[15] Alors pourquoi douter ?

Au fil de l'eau l'embarcation glisse lentement entre des rives à demi-boisées. Parfois sur la grève, se détache, massive et silencieuse, la silhouette d'un buffle solitaire, roi de la faune. Et le Père contemple le panorama: les forêts qui reverdissent, des baies pleines de solitude, et la rivière, avec ses nombreux méandres, qui, doucement, comme une mère, l'entraîne vers son destin...

Dans le même temps, à travers la prairie, deux voyageurs ont pris les devants avec une charrette, encombrée de bagages, et des bœufs de labourage. Eux aussi vont au rendez-vous. Ce sont Noël Courtepatte et le « petit Gaspard ».

Frère cadet du Père Lacombe, le « petit Gaspard » est, à sa façon, une figure pittoresque. Quel globe-trotter ! Pas encore vingt ans, et déjà il a dévoré bien des routes. Est-ce la voix du sang, l'héritage de quelque ancêtre indien ? il a le goût de l'aventure et qu'un seul désir: courir le monde. A l'âge de quatorze ans, il quitte soudain la petite école et le voilà, avec un jeune compagnon, lancé sur le continent américain. Il traverse la Virginie, le Kentucky, l'Ohio pour revenir au Canada, par l'Ontario, et, débrouillard comme quatre, il gagne sa vie à mesure qu'il va son petit bonhomme de chemin. Sur les instances de sa famille, il se fixe à Montréal. Ce fut un effort surhumain: durant dix-huit mois, il ne bougea point. Mais la démangeaison reprend. On le retrouve aux États-Unis, à Albany. Un jour il reçoit une lettre de sa mère qui lui envoie des nouvelles du « petit sauvage ».

[15] Origines historiques (diocèse de St-Paul), manuscrit par J. LeChevalier, O.M.I. Archives provinciales des O.M.I., Edmonton.

Grand Chef Pied-Noir au bord de la rivière des Arcs.

Hé ! quoi ? il y a de l'or, là-bas, dans l'Ouest canadien ! Gaspard est déjà sur le train, en route vers Saint-Paul et la Rivière-Rouge.

Mais sous ces apparences de frivolité, le jeune homme cache un bon caractère. Monseigneur Taché lui en rend le témoignage : « Au Lac La Biche,.. voilà le cher P. Rémas qui arrive et nous apporte avec lui une fameuse distraction enrichie d'un plaisir véritable. Il était accompagné d'un frère du P. Lacombe, l'excellent petit Gaspard, dont nous conserverons longtemps un précieux souvenir. » [12]

Le 3 mai. Au point de rencontre, des centaines de tentes couvrent la prairie. Courtepatte et le petit Gaspard sont là avec leurs bagages. Les Cris ont été fidèles. Et le Père ? Avec impatience on guette son arrivée. Ce ne sera pas long, maintenant. Soudain, au détour de la rivière, voici une masse énorme qui flotte au gré du courant.

— « Le radeau. Regardez, c'est le radeau. »

La rumeur grandissante traverse le camp, on accourt de partout, on se précipite vers la grève. C'est « l'homme au bon cœur » qui arrive là Robe-Noire, leur Chef. Quelques instants plus tard, le « cageux » venait s'immobiliser sur les sables fins. Date mémorable. Saint-Paul des Cris voyait le jour.

Avec le Père Lacombe on ne gaspille pas son temps. Le missionnaire a mis pied à terre depuis deux heures à peine que déjà il est à l'œuvre. Et il s'y connaît. Comme à Saint-Sulpice, quand il n'était que petit gars, il se campe derrière la charrue, ses mains avec vigueur empoignent les mancherons et : « Houp ! les bœufs. En avant ! » Le Père laboure. De chaque côté deux haies de curieux se pressent les coudes, les regards suivent le va-et-vient du missionnaire. Derrière lui, marche un groupe de femmes qui écrasent de leurs pieds

[12] Vingt années de missions, Mgr Taché, p. 124.

les sillons pour les réduire en poussière. A la fin de la journée le Père Lacombe avait ensemencé déjà son premier lopin de terre. Quelle corvée ! Mais si les membres sont courbaturés comme le cœur est content ! Là où on sème n'y a-t-il pas des promesses de moisson, un rayon d'espérance ?

En quelques jours chaque famille avait son petit carré.

A la culture des âmes maintenant.

« Ce fut un travail bien pénible, écrit le Père Lacombe, que celui auquel il fallut me livrer tout le temps que je restai à ce poste. Je ne pouvais dire la sainte messe que de très grand matin et dans le cours de la journée afin de pouvoir réciter mon office et vaquer à mes exercices de piété j'étais obligé d'aller me cacher dans un bois voisin. A midi et vers le soir je réunissais les enfants pour leur faire le catéchisme. J'avais de plus à visiter les malades. »[13]

Labeur pénible qui ébranle sa constitution, mais pas son zèle. Le 20 mai, il écrit à Monseigneur Taché « La chaleur du printemps a changé la maladie de l'hiver en une dysenterie qui enlève tous ceux qui en sont attaqués. Depuis deux jours je me sens atteint de cette maladie; je ne suis pourtant point encore arrêté et puis vaquer à mon ministère. Si cette contagion doit m'emporter mon sacrifice est fait. »[14]

Fausse alerte ! Peu après, il est assez rétabli pour reprendre le collier: course rapide au lac La Biche et à Saint-Albert, quelques améliorations à sa baraque de Saint-Paul et de nouveau les randonnées à travers la prairie où ses Cris sont retournés à la chasse « soupirant après les viandes délicieuses de buffalo ». Avec lui le missionnaire amène ce qu'il nomme son église et son presbytère: « Ma charrette, mes trois chevaux, mon Alexis et ma bonne cuisinière pied-noire, ma tente, ma caisse-chapelle, mes catéchismes, des objets

[13] Lettre du P. Lacombe au Supérieur général des O.M.I. Missions des Oblats, tome VII, p. 224.
[14] Vingt années de missions, Mgr Taché, p. 225-6.

de piété... » [19] Le Père va d'un camp à l'autre et, colporteur du Christ, prêche partout la Bonne Nouvelle. Le voilà dans son élément.

Personne n'est oublié. Octobre le trouve en route vers les Pieds-Noirs, au Fort de la Montagne à plus de 300 milles de Saint-Paul. Quel infatigable ! La distance, cela passe encore. Mais voici que la neige se met à tomber épaisse et abondante. Pour comble de malheur une déception attend le missionnaire au Fort : les Pieds-Noirs sont partis. Aucune hésitation : le Père Lacombe rebrousse chemin, s'arrête au passage dans des camps de Piéganes et de Gens-du-Sang et peut rejoindre enfin, aux derniers jours de novembre, la tribu campée sur les bords de la rivière Bataille.

Ce soir, 4 décembre, la veillée fut calme comme à l'ordinaire. Après la prière et les cantiques, chacun rentre sous sa tente. Comme il fait bon se laisser choir et s'étendre sur la peau de buffle. Un à un, les brasiers s'éteignent. Quelques rires étouffés de la marmaille, ici et là les dernières paroles qu'on se chuchote. Puis tout le camp se plonge dans un profond silence. C'est la nuit... une nuit sans lune et sans étoiles. Rien ne bouge plus. On dirait que la Mort a passé sur le camp.

Soudain, un bruit imperceptible... Est-ce une poussée de la brise ?... Ou bien, un animal sauvage qui rôde ? Qui sait ? peut-être un présage de malheur ? Accoudé sur sa peau de buffle, le chef Natous prête l'oreille attentif, retenant son souffle comme pour mieux saisir. Les minutes passent. Là, du côté du bois, il entend la rumeur qui se rapproche. Non, il ne se trompe pas, ce n'est ni le vent, ni les loups, mais bien eux, les Cris, ses ennemis implacables, irréductibles. D'un bond il est hors de sa tente.

— « Assinaw ! Assinaw ! »

[19] Mémoires du P. Lacombe, Vol. II, p. 176. Archives provinciales des O.M.I., Edmonton.

Au sein de la nuit, sa voix lugubre a l'effet d'un coup d'éperon au flanc des dormeurs.

— « Les Cris ! Les Cris ! »

Le mot sinistre vole à droite, à gauche partout. « Les Cris ! » Au sein des ténèbres, guerriers, femmes et marmots quittent leurs tentes à tâtons, hurlant et se bousculant. Toute la tribu est en désarroi. On dirait une longue convulsion qui la secoue. Au même moment, un éclair, le crépitement sec de la fusillade et les balles sifflent de toutes parts. C'est l'attaque ! Affolés pris de panique, les assiégés ne savent plus où donner la tête. Véritable chaos : ce n'est que vociférations, les mères affligées qui gémissent, des pleurs d'enfants et le pêle-mêle des chiens furieux qui aboient.

A la première alerte, le Père Lacombe est debout. Que se passe-t-il ? Quelle catastrophe ? Un instant, le temps de se ressaisir, il a compris. Vite son surplis et l'étole, il se recueille pour offrir le sacrifice de sa vie et baisant sa croix d'Oblat, il sort en hâte de la tente.

« Dès les premières décharges, raconte-t-il, notre loge avait été renversée et mise en lambeaux. A tout instant, des bourres enflammées tombaient à mes pieds et les éclairs des coups de feu illuminaient la scène de lueurs sinistres. J'essayai de faire quelques pas vers les ennemis pour arrêter la fusillade, impossible de me faire entendre, la confusion était au comble, tout était clameur et hurlements. » [16]

— « Père, prends pitié de nous, sauve-nous ! »

Le missionnaire circule au milieu de ses enfants en détresse, les encourage, administre les sacrements aux blessés et aux mourants, et, oubliant lui-même le danger, se dépense de tous côtés.

La première attaque passée, les Pieds-Noirs se sont ressaisis, et, bien groupés maintenant, ils se battent avec rage

[16] Le Père Lacombe, par une Sœur de la Providence, p. 172.

Trois fois l'ennemi essaye de s'emparer du camp, et trois fois il est repoussé. On a fait appel aux camps voisins qui arrivent à la rescousse. Parmi eux, Pied-de-Corbeau (Crow-foot), un jeune, un brave

— « Mon fils, dit Natous, il faut sauver notre nation, mais sauvons avant tout la Robe-Noire »

Et la bataille reprend de plus belle. Ah ! la tragique nuit, les heures interminables où dans l'ombre la mort vous guette, à chaque instant !... Voici enfin le jour qui pointe. Profitant d'une courte accalmie, le Père s'avance vers les attaquants et dans la demi-obscurité

— « Mes enfants, leur crie-t-il, c'est la Robe-Noire, votre père, qui est ici. Écoutez-moi ! Ne tirez plus ! »

Aucune réponse : silhouette et voix se perdent dans la brume. Seul, c'est le sifflement des balles qui reprend. En hâte, le missionnaire recule. Au même moment, une balle ricoche à terre, effleure son épaule et vient le frapper au front. Le sang coule...

Enragé, Pied-de Corbeau pousse un cri rauque, qui va semer la panique dans le camp ennemi

— « Vous êtes des chiens ! Vous avez tué le Chef de la Prière !... »

« ... Tué le Chef de la Prière ». Au-dessus des clameurs et du crépitement des fusils, les guerriers perçoivent cette voix rugueuse qui vocifère. Quoi ? L'Homme au bon cœur était au milieu des Pieds-Noirs ?. Une balle l'a atteint ? tué ?..

Les Cris sont consternés figés, là, sur place. Plus un mot. Les fusils se taisent. Un silence subit, lugubre, plane sur toute la bande. Leur ami... tué. Est-ce possible ? L'âme lourde de remords, honteux, ils s'éloignent, se sauvent en toute hâte...

Terrassé par la violence du choc, le Père Lacombe se relève bientôt, la figure couverte de sang. Il porte la main au front. A la bonne heure ! il n'est que légèrement blessé.

Mais quelle désolation tout alentour ! Vingt-cinq loges détruites, une douzaine de cadavres couvrent le sol, le chef Natous est gravement atteint, le camp pillé, provisions, chevaux, fourrures et deux enfants sont disparus. L'ennemi compte dix morts.[17]

*
* *

« Vous ne savez jamais ce qui vous attend au détour de la route », proverbe bien connu des « Voyageurs » de l'Ouest. Veille de Noël, autour du Fort d'Edmonton, les Cris ont dressé leurs tentes. Et l'on parle beaucoup de la dernière bataille, « Le Père Lacombe a été tué » : consternation des uns, scepticisme des autres. A l'intérieur de la palissade règne pourtant un air de fête : on distribue ce jour là des rations supplémentaires de poisson, de viande de buffalo et de graisse. Et près de ses marmites, Murdo MacKenzie s'affaire à préparer le « réveillon ». Tous les invités sont déjà rendus, tous, sauf Meekoostakwan, « l'homme aux cheveux roux ». Hardisty. Viendra-t-il ? Sur la fin de l'après-midi, un attelage de solides coursiers arrivait à toute allure au Fort. Ah ! c'est lui, Hardisty. On entoure son traineau. On l'aide à dételer. Mais quoi ? il n'est pas seul ? Avec quelque difficulté, un autre voyageur se dégage des peaux de buffles où il est à demi-enfoui, salué aussitôt par une explosion de surprise, de joie : « Un revenant ! ... Le Père Lacombe ... »[18]

Quelques heures plus tard, on retrouve l'immense salle du Fort animée de la plus franche gaité. Décor rustique aux murs peints d'arabesques exotiques, on voit suspendus têtes d'orignaux et cornes de buffles, quelques paysages et

---

[17] Missions de la Congrégation des Oblats, Tome VII, p. 237 sq. (Paris 1868)

[18] Father Lacombe, the Black-Robe Voyageur, Katherine Hughes, p. 124 sq.

de vieux sabres qui ajoutent une note chevaleresque. Un brasier ardent pétille et ronronne dans la cheminée, comme pour rendre plus chaude encore l'hospitalité du vieux Fort. Sur la table, éclairée de la seule lueur des chandelles, les vivres s'amoncellent : bouilli de buffalo, poisson fumé, langues de caribou, canard sauvage, légumes. Toute la grande salle s'embaume de leur fumet. Le chef Christie préside. Au milieu de la joie générale et des rires qui fusent, le Père Lacombe, avec sa verve habituelle, raconte ses dernières aventures.

— « Quelle nuit, messieurs, quelle nuit ! J'ai bien failli y laisser mes os. Tiens, regardez ! »

Et du doigt, il montrait la cicatrice qui balafrait son front. Mais de joyeux chants de Noël éloignent presque aussitôt le noir cauchemar : « Emegwa, tipiskayik... Ça, bergers, assemblons-nous... »

L'année s'achève dans la paix, une année fructueuse, bien remplie. Et pourtant le « Curé des wigwams » ne fait que commencer sa carrière de chef.

CHAPITRE VII

MORSURES DE MASKEGS

En pays de mission, la férocité des tribus barbares n'est pas le seul danger qui menace le voyageur. Il doit toujours se défier d'ennemis plus sournois, plus implacables : le froid, la famine, la solitude où l'on s'égare sans aucun espoir d'en sortir...



Quelques jours de repos, dans l'intimité de la mission de Saint-Albert, et le Père Lacombe se remet en campagne. Il se dirige, qu'y a-t-il de surprenant ? vers la benjamine de ses œuvres : la mission de Saint-Paul des Cris.

Un soir de février 1866, lui et son « fidèle Alexis » campent, par un froid de 40 degrés sous zéro, près de la rivière La Biche. A l'abri d'un bosquet, ils dressent la tente. Comme il fait bon, après une longue journée de course, de se reposer près d'un bon feu de bivouac et, tout en réchauffant ses membres engourdis, de boire, à petites doses, une tasse de thé dont la brûlante chaleur s'infiltre, pour ainsi dire, jusque dans les veines. Et c'est la prière sous les étoiles, la peau de buffle en guise de lit, quelques paroles échangées... Mais non, les paupières se ferment malgré soi. Assez. Dormons... Bonsoir !

Dans le silence et les ténèbres de la nuit, l'oreille s'affine, semble-t-il. A peine couché, le guide Alexis entend comme une voix faible à demi-etouffée, qui le fait tressaillir;

— « Père, écoutez, on dirait une plainte. »

Une plainte ? peut-être. Le Père tend l'oreille. Ne serait-ce pas plutôt quelque animal pris au piège et en train d'expirer ? Ou bien un chat-huant ? « Ses cris, explique Monseigneur Taché au sujet de cet oiseau nocturne, empruntent au silence et à la majesté de la nuit, un accent particulier de mélancolie et de malaise qui, de prime abord, fait sur l'âme une forte impression, au point quelquefois de porter l'épouvante dans le cœur de ceux qui ne sont pas habitués à entendre cette voix plaintive. On parle de la frayeur occasionnée par ces cris à des voyageurs, qui campés près des tombeaux, furent pendant des nuits entières, en proie au malaise le plus sensible dans la pensée que les accents douloureux qu'ils entendaient ne pouvaient être que les plaintes amères des morts troublés dans leur dernière demeure. »[1]

— « Allons voir, » dit le Père.

Superstitieux et craintif comme un lièvre, Alexis ne bouge pas. Pensez donc ! Si c'était un revenant ! .. Seul, dans l'épaisse nuit, une nuit d'encre, le Père Lacombe va donc à tâtons à travers les broussailles. Au moindre craquement, son cœur se serre. Il avance quand même. Le gémissement est tout proche maintenant. Soudain, un cri s'échappe :

— « Hé, Alexis ! A mon aide ! »

A quelques pas d'un brasier qui achève de mourir, le missionnaire vient d'apercevoir comme une forme sombre, tout près, par terre. Quelle scène pénible ! Là à la lueur de la flamme ranimée, apparaît une pauvre sauvagesse, étendue sur une peau de buffle et serrant contre elle son jeune enfant.

[1] Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique, Mgr Taché, Montréal (1868), p. 146.

Et ces râles plaintifs qui percent la nuit !.. Abandonnée de son mari, victime du froid, frôlée par la mort, la malheureuse n'a plus la force d'appeler au secours. Aucune nourriture depuis deux jours. Encore quelques heures et la morne et froide solitude aurait dévoré deux autres vies humaines.

*
* *

Missionnaire de la Prairie le Père Lacombe ne s'appartient plus. A peine de retour à sa mission de Saint-Paul un courrier arrive en toute hâte l'avertir que les Pieds-Noirs ne sont qu'à une journée de marche du camp Cris. Tirament-ils leur revanche ? Vite, le Père est déjà sur place pour parlementer; et grâce à son ascendant, il rétablit le calme.

Le calumet vient sceller l'amitié des deux tribus.

Le dimanche des Rameaux, le Père Lacombe se rend au Fort Pitt, où on est à construire une maison-chapelle [2] Jour de Pâques il est de retour à Saint-Paul des Cris. Tantôt on le trouve dans un camp Pied-Noir, tantôt à la mission de Saint-Albert.. Toujours la même activité inlassable qui le tient en haleine. Heureux Père Lacombe ! Chaussé de ses confortables mocassins, dans son sac quelques livres de prière et la bouchée de pemmican, devant lui, l'espace, la liberté, des âmes à conquérir. Que pourrait-il souhaiter de mieux ?

Vers la fin de cette année, un courrier indien arrive du Nord, porteur d'une lettre de Monseigneur Grandin. L'Évêque-coadjuteur de Saint-Boniface invite le Père Lacombe à le rencontrer au Fort Carlton, le printemps suivant.[3] Début

[2] Missions de la Congrégation des Oblats, tome VII, p. 271 (1868) Le Fort Pitt était situé aux frontières actuelles de l'Alberta-Saskatchewan. (Voir aussi Codex de Saint-Paul des Cris)

[3] Fort Carlton était situé à environ 40 milles au nord de la ville actuelle de Saskatoon.

de mars 1867., Accompagné d'un guide cris, le missionnaire se met donc en route. Les chiens sont fringants, la neige bonne, en quatre jours l'attelage a atteint le Fort Pitt. Mais le guide se sent trop fatigué: il faut le remplacer. Et de nouveau sur la piste. Ce matin, le vent souffle en pleine figure, un vent doux, humide. Sous les rayons du soleil la neige devient traîtresse: elle darde dans les yeux, fond, s'appesantit, colle aux raquettes. Et la marche est plus lourde. On va quand même mais avec quelle misère ! On dirait que le traineau est englué. Les chiens halètent et tirent la langue. A tour de rôle, missionnaire et guide doivent s'atteler à la charge. Jour après jour, les voyageurs avancent avec peine. A la date fixée pour le rendez-vous, ils sont encore à 65 milles du Fort. Le lendemain, à la tombée de la nuit, ils aperçoivent la colline de Carlton. Enfin ! De joie — d'angoisse aussi — le cœur bat plus vite. Oui l'inévitable devait arriver. Monseigneur a quitté le matin même pour rentrer à la Rivière-Rouge. Le Père Lacombe refoule ses larmes. Toute cette fatigue, toute cette misère a-t-elle été endurée en vain ? S'adressant au bourgeois du Fort:

— « Pensez-vous, dit-il, que Monseigneur soit rendu bien loin d'ici ? »

— « Une vingtaine de milles, peut-être... »

— « Voulez-vous me prêter quelques bons chiens ? »

— « Je le ferais avec plaisir, Père Lacombe, mais tous mes attelages sont partis pour la chasse. Franchement, je le regrette. »

Le missionnaire reste songeur. « Vingt milles », reprend-il à mi-voix, comme se parlant à lui-même. Sa résolution est vite prise. De bonne heure, le lendemain, sur la piste durcie, il avance, à marche forcée, poussant un attelage de chiens peu enthousiastes, qui, semble-t-il, trottinent à contre-cœur. Lui-même sent toutes ses jointures ankylosées. Le seul être frais et dispos du groupe est le nouveau guide, un troisième !

celui du Fort Pitt s'étant à son tour éreinté à la tâche. Les heures passent, longues, interminables, harassantes... Mille après mille, la piteuse caravane avale l'espace pour aboutir, enfin, vers le soir, au bord de la rivière. On fait halte; on scrute les environs... Pas la moindre trace d'un camp! Faudra-t-il donc abandonner la partie? Le Père Lacombe jette un regard de pitié sur ses pauvres chiens, affaissés à ses pieds, haletants, la gueule fumante, la langue pendue entre les crocs. Piteuses bêtes, allez! Elles lèvent vers leur maître des yeux suppliants qui semblent demander grâce...

— « En voilà assez », dit le Père. « Campons ici, demain nous rebroussons chemin. »

Le crépuscule vient à grands pas. Est-ce simple encouragement ou bien espoir réel: le guide suggère de tenter un dernier effort.

— « Qui sait, Père? Peut-être que Monseigneur est tout près d'ici. »

Et tandis que, de plus en plus nombreuses, les claires étoiles scintillent dans le soir, nos deux voyageurs reprennent la route. Un mille, deux milles, ils vont toujours, machinalement, comme de vraies bêtes de somme, sans penser à rien, fourbus, presque découragés...

Tout à coup, au sommet d'un escarpement non loin, s'élève la clameur de chiens qui aboient. Un camp! Courage! Un dernier coup de collier... et quelques instants plus tard, le Père Lacombe tombe enfin dans les bras de son Évêque.

— « Père Lacombe! Vous ici? Est-ce possible?»

Il était trois heures du matin. Longtemps on causa, assis près du feu de camp. Aventures, dernières nouvelles du pays, projets d'avenir, tout y passa. Ah! les douces confidences... Et voici qu'à brûle-pourpoint l'Évêque donne ses ordres:

— « Père, allons nous coucher, demain vous partez avec moi pour Saint-Boniface. »

— « Mais, Monseigneur, c'est impossible... Je suis éreinté et mes chiens sont à bout. »

— « Très bien, nous y verrons. Bonsoir ! »[4]

Le lendemain, au réveil du camp, Monseigneur Grandin, c'était son privilège, prit en mains le commandement. Le guide avec ses chiens retournera à petites journées au Fort Carlton.

— « Vous, Père Lacombe, je vous emmène sur mon traîneau. »

— « Mais, Monseigneur, vous n'y pensez pas... ! »

— « Allons, pas de réplique. Vous me devez obéissance. D'ailleurs, entre amis, ne mettons pas trop de formalités. Et puis, ça me dégourdira les jarrets de courir en raquettes... »

Le Père Lacombe se soumet. Bien emmitouflé dans les peaux de buffles, il s'installe à son aise... Ah ! la douce chaleur. Surtout, n'est-ce pas qu'il glisse allègrement le toboggan de Monseigneur ? Non plus de fatigue. Les nerfs se reposent, se détendent et notre missionnaire s'endort. Toute la journée, l'attelage trotte et file sur le sentier de neige. A peine, sur l'heure du midi, un bref arrêt pour un régal de thé et de pemmican. Enfoui dans ses fourrures, le Père Lacombe ronfle comme un bienheureux ! Qui dort dîne. C'est si bon dormir quand la machine humaine est épuisée et que votre évêque est là à vos côtés, veillant sur vous comme un ange gardien. Le soir, lorsque l'attelage s'arrête et que Monseigneur se met à préparer le campement, le Père ouvre enfin les yeux, et tout surpris de constater qu'on ne bouge pas:

---

[4] Father Lacombe, the Black-Robe Voyageur, Miss K. Hughes, p. 131 sq.

— « Hé ! dit-il, qu'est-ce qu'il y a ? Nous ne sommes pas encore partis ! »

Le reste du voyage se fit sans heurt. Durant près de deux mois, le Père Lacombe jouit d'une agréable détente en la compagnie de ses confrères de Saint-Boniface, et le 8 juin 1867, il reprenait la route de ses missions. Avec lui voyageaient le P. Leduc et cinq Sœurs Grises qui elles, se rendaient au lointain Mackenzie.

Saint-Paul des Cris... De nouveau le missionnaire est au milieu de ses Indiens et court les camps de la prairie. C'est un soir, autour du feu. Le Père Lacombe cause avec ses néophytes. On fume. Soudain le missionnaire se tait, il tend l'oreille.

— « Qu'est-ce que cela ? » dit-il, un peu inquiet.

A mesure que les voix se rapprochent, elles se font plus distinctes. Oui, c'est un chant de guerre ! Bientôt, au milieu du camp, une bande excitée et joyeuse fait irruption, tenant une jeune captive qui se débat. D'un bond le missionnaire est debout et s'approche. L'esclave lui jette un regard suppliant.

— « A qui appartient cette femme ? »

— « Elle est mienne, répond un jeune guerrier, j'ai tué son mari. » L'attitude hautaine, un rictus de mépris au coin de la bouche, le ravisseur étale toute sa morgue.

— « Confie-la moi » dit le Père.

— « Non ! »

— « Veux-tu me la vendre ? »

— « Pourquoi ? Une Robe Noire, tu le sais, ne peut pas avoir de femme. »

Le Père Lacombe n'admet pas la défaite. Se tournant vers tout le groupe :

— « C'est bien, dit-il désormais que les Cris ne viennent plus chercher la Robe-Noire quand ils seront dans la peine et le malheur. Si on enlève vos femmes et vos filles, si on vole vos chevaux, si on vous maltraite, je ne pourrai plus vous

secourir. Je dirai « Les Cris n'ont pas eu pitié des autres; qu'ils subissent leur sort. Le Grand-Esprit n'a pas pitié de ceux qui font du mal aux autres. J'ai dit. »

Vrai coup de foudre ! La bande, tout à l'heure joyeuse et bruyante, reste atterrée, muette « L'Homme au bon cœur » ne sourit plus. Et dans ses yeux, les Indiens peuvent lire le reproche, un reproche mêlé de tristesse Leur Père ne les aime donc plus ! Pis encore s'il fallait que sa menace se réalise. Et tout cela, rien que pour une femme ! Vraiment cette jeune captive en vaut-elle la peine ?

— « Veux-tu me la vendre ? » insiste le Père

Le guerrier garde le silence. Il pèse, il calcule. Et peu à peu la soif de la convoitise le dévore Tiens, mais c'est pourtant vrai, il pourrait en retirer un bon profit.

— « Très bien, Père, prends-la. »

Marché conclu. Et le livre de compte ainsi que le journal de la mission en gardent le souvenir

« Une femme Sarcise, prisonnière chez les Cris, est rachetée. » En retour le missionnaire a donné:
Un cheval évalué à 30 pelus,
Une couverture de laine de la Baie d'Hudson 6 pelus;
Un chapeau: 4 pelus,
Une ceinture frangée, un coutelas, un foulard, du thé, du sucre, du tabac. [8]

En tout, la valeur de cinquante-cinq peaux de castor. Une aubaine quoi ! Placée au sein d'un excellent foyer métis, la jeune femme est rendue quelques mois plus tard à sa famille.

Mi-décembre 1867 Noël approche. Le Père Lacombe se prépare à célébrer la fête dans la prairie et à rendre visite à la tribu des Pieds-Noirs. Noël ! .. La Prairie !.. A ces

[8] Codex et Livre de comptes de la mission Saint-Paul des Cris. « Pelus » expression pour désigner les fourrures qui servaient aux échanges.

seuls mots, le « Curé des wigwams » éprouve une joie d'enfant. Vite il empile tout son bagage sur la charrette et le 12, accompagné du « fidèle Alexis » et de la vieille Suzanne, son professeur de Pied-Noir, le voilà en route, vers le sud cette fois. Les provisions sont plutôt maigres : quelques poissons gelés et un peu de pemmican, juste assez pour une couple de jours.

Aucune trace de chemin. Dans une neige épaisse qui leur va parfois jusqu'au poitrail, les chevaux tirent à plein collier. Arrivera-t-on jamais ? Le deuxième soir, les voyageurs aperçoivent une légère fumée au milieu de la Prairie. Un camp, pour sûr ! Oui, mais quel spectacle misérable ! C'est une petite bande d'une vingtaine d'Indiens déguenillés, faméliques, sur le point de crever. Tout l'automne la chasse fut infructueuse. N'ayant plus de provisions, ils ont quitté les bois pour tenter fortune dans la plaine. Mais sans plus de succès. Après avoir erré de tous côtés ils ont dû se nourrir de leurs chiens et de leurs chevaux. Rien, plus rien ! Sans aucune nourriture depuis plusieurs jours et trop faibles pour aller plus loin, ils se sont arrêtés ici et attendent la mort.

L'entraide, la vie communautaire, c'est la grande loi des tribus du Nord. On festoie ensemble, à l'occasion on doit aussi souffrir ensemble. La misère est mise en commun comme la joie. S'adressant à ses deux compagnons de voyage :

— « Voulez-vous, demande le missionnaire, terminer le voyage sans rien manger ? »

— « Père, ce ne sera pas la première fois que j'ai le ventre creux », remarque Suzanne.

Alexis acquiesce d'un simple hochement de tête. En un clin d'œil, les affamés dévorent la petite provision qu'on leur a cédée.

Le lendemain, la troupe se remet en marche pour rejoindre le camp principal. Elle joue de malheur ! Ce jour-là,

Alexis n'a pu tuer qu'un lièvre et une perdrix on les laisse aux enfants. Pour comble, une violente tempête balaye la plaine. Les jours suivants, la bande continue sa marche forcée dans l'immense solitude, désert de blancheur et de silence. La résistance physique diminue. Et si l'on avance, c'est fouetté par la seule détermination de ne point se laisser mourir. La peur commence à s'infiltrer dans l'âme. Plus terrible que la faim qui tenaille le ventre à certaines heures, une secrète angoisse leur étreint le cœur. « Sortirons-nous vivants de ce tombeau de neige ? » Ne dirait-on pas un bataillon décimé, taillé en pièces, fuyant les plaines de Russie ? Marcher, marcher, mot d'ordre qui ne leur laisse qu'une faible lueur d'espérance.

Le cinquième jour, la bande arrive enfin au lieu du rendez-vous. Hélas ! le camp est levé, la tribu déjà partie. Dans quelle direction ? Dieu le sait ! La neige a effacé la moindre trace. Plus rien que des débris qui couvrent le sol : quelques os épars, des détritus. Les voyageurs se regardent. Quelle amère déception dans leurs yeux ! Jamais ils ne se sont sentis plus abandonnés. Joues creuses, figure émaciée, ils éprouvent de drôles bourdonnements à la tête et comme un étau qui leur serre les tempes. A peine ont-ils la force de se tenir debout. Tout ce qu'ils ont absorbé depuis hier, c'est un jus nauséabond, un bouillon qu'ils ont obtenu en faisant mijoter des sacs de peau, des nerfs et de vieux mocassins. Ce soir, Alexis revient avec quelques quartiers de viande. Ah ! le chanceux ! N'a-t-il pas découvert un vieux buffalo galeux en train de mourir dans la plaine ? D'un coup il l'a achevé sur place. L'odeur seule de cette viande fétide donne la nausée. Quel régal pourtant !

Dix-sept jours durant, la caravane de misère se traîne à travers cette angoissante solitude. Elle marche toujours... Où va-t-elle ? Qu'importe ! Pourvu qu'elle sorte de ce désert. La famine ? la fatigue ? on n'y pense plus. Parfois

un lièvre ou un oiseau sauvage viennent éloigner le dénouement fatal Et d instinct l'on va oubliant son mal s oubliant soi-même, sans songer qu'à la prochaine étape, on s'écrasera peut-être dans la neige pour ne plus se relever La mort ? Ne serait-ce pas le repos tant désiré ? Les membres sont engourdis Comme il ferait bon se coucher et dormir sur ce lit moelleux, dormir pour toujours enroulé dans ce blanc linceul. La mort, ne serait-ce pas la délivrance ?

Les chevaux grattent le sol de leurs sabots pour découvrir quelque nourriture Flancs creux et côtes saillantes ce sont deux haridelles zébrées par la famine.

— « Je les abattrai, promet le Père Lacombe je les abattrai, si nous ne trouvons rien d'autre »

Le lendemain dimanche, un soleil radieux vient réchauffer l espoir des voyageurs Le missionnaire regarde ces pauvres bêtes si vaillantes autrefois, et si fidèles. Comment pourrait-il s'en défaire Le cœur lui manque

— « Père, allons-nous tuer les chevaux ? »

— « Non, Alexis, pas aujourd'hui. Attendons encore une journée »

Ce soir-là la caravane fait halte sans avoir rien mangé depuis la veille Ah Mais demain Et dans l'espoir d'un plantureux festin à la viande de cheval, on se dispose à dormir Demain... Blottis auprès de la charrette, les marcheurs de la faim attendent la nuit La plaine est morne, silencieuse Aucune trace de vie que ce noyau de gueux qui font une tache émouvante sur le désert immaculé A quoi songent-ils ? A l abondant gibier d'autrefois ? Au régal qui les attend ? Le missionnaire lève les yeux vers les profondeurs sans bornes du ciel où déjà scintillent les étoiles

« Pour qui cette Beauté, mon Dieu si je dois mourir ici ? Est-ce pour jalonner la route qui me mènera jusqu'à Vous ? Oh ! qu'elle est belle votre création, et infinie votre puissance Au milieu de ces galaxies de mondes inaccessibles

que votre main a semées à travers l'espace, que suis-je ? Une poussière à peine ! Et cependant, Seigneur, pourrais-je douter de Vous ? douter de votre miséricorde infinie ? »

D'autres étoiles s'allument, et d'autres encore, qui font paraître le ciel plus ténébreux, reculant les frontières de la nuit jusqu'aux confins de l'éternité

Mais là-bas, vers l'horizon voici qu'apparaît une faible lueur, toute pâle et tremblante Le missionnaire vient de l'apercevoir. Il la fixe En cette froide nuit de décembre, est-ce une nouvelle étoile de Bethléem qui se lève ? Ou plutôt Voyez A mesure que les ténèbres se font plus épaisses, cette lueur grandit, brille d un vif éclat Oui, c'est bien cela, aucun doute Un feu ! Un campement !

— « Sauvés ! crie le Père. Hé ! Debout vite, debout ! »

Le missionnaire secoue les dormeurs tombés de lassitude. Et dans la nuit, la troupe misérable s'avance de nouveau, guidée cette fois par une lumière d espérance Sauvés ! La joie a fait tout oublier, fatigues déboires, tortures des entrailles.

A deux heures du matin, les affamés atteignent enfin le camp.[6]

Quelques jours encore et voici Noël. En pleine prairie, le Père Lacombe s'est aménagé un abri spécial, une tente spacieuse avec charpente de bois recouverte de peaux cousues ensemble « Cette nouvelle construction, écrit le Père, est une merveille pour mes sauvages J'ai même un poêle de fer mince que j'ai pu apporter sur mes traines, ce qui me procure le grand bien d être débarrassé de la fumée et ainsi de pouvoir dire la messe. »[7]

« Ça bergers ! » Quelle évocation prenante que cette nuit de Noël au cœur de la prairie ! Comme à Bethléem, les

---

[6] Le Père Lacombe par une Sœur de la Providence, p. 186 sq. Voir aussi « The Black-Robe Voyageur », Miss Hughes, p. 146 sq.
[7] Mémoires du P Lacombe, Vol. II, p. 194.

pauvres indiens, les bergers de la plaine laissant là leurs troupeaux de buffles, sont accourus, âmes simples et croyantes, et prosternés dans ce réduit misérable ils chantent la naissance du Grand-Esprit sur terre

« Emigwa tibiskayik » « Ça bergers ».

Chant des humbles qui dans la nuit monte vers les froides étoiles. Pour la première fois, les steppes de neige voient s'accomplir le mystère de Noël.

1868. Le Père reprend son apostolat de nomade. A Saint-Paul des Cris au Fort Edmonton au milieu des camps volants, on le retrouve partout.

Cette année marque aussi un événement d'importance: l'arrivée à Saint-Albert de Monseigneur Grandin, coadjuteur de Monseigneur Taché. Il devient supérieur religieux de toutes les missions dans la vallée de la Saskatchewan. Le 26 octobre, escorté par une cavalcade de Métis, il fait une montée triomphale sur la colline au milieu des salves et des cris de joie de la foule.

Une ère nouvelle s'ouvre. Un des premiers soins de Monseigneur Grandin est d'étudier la situation. Parmi les problèmes, celui du transport: il en coûte trop cher d'alimenter les missions par la route de Saint-Boniface. Monseigneur « voulait s'assurer si par la voie du Missouri, il n'épargnerait pas quelque argent à sa pauvre caisse d'Évêque missionnaire »[5]. Qui peut enquêter ? On n'a pas à chercher loin. Le zèle du Père Lacombe, ses expériences de la Prairie, son esprit d'entreprise l'ont tout de suite désigné. Avec trois Métis et une charrette de provisions, il part au printemps de 1869 en direction du Missouri. Voyage de deux mois, au milieu de difficultés et de privations inouïes, pour aboutir à un échec. La preuve est faite: cette route s'avère impraticable.

---

[5] Le Nouveau Monde, Montréal, 12 août 1869. Cité dans les Missions des O.M.I., (IX), p. 314.

Pour le missionnaire, cependant, l'aventure apporte une joie sans précédent. Poussant une pointe plus à l'est, il va revoir sa patrie et les siens qu'il a quittés depuis dix-sept ans déjà. Son ancien évêque, Monseigneur Bourget, a lui-même raconté cette visite :

« Nous avons eu le bonheur de voir le révérend et vénéré P. Lacombe, O.M.I., il nous a parlé pendant un temps qui nous a paru bien court... Aussi fallait-il voir l'éclair qui s'allumait dans ses yeux en nous parlant de ses conquêtes. Son corps amaigri et nerveux se redressait, sur sa figure austère il y avait comme un sourire de satisfaction angélique.

« Cet homme que nous avons ainsi vénéré pendant quelques instants, c'est un fils du Canada, l'enfant d'une humble famille de cultivateurs, qui, à peine oint du Seigneur, s'en allait porter la bonne nouvelle aux tribus sauvages des grandes prairies... Il y a de cela vingt années, et sur ce laps de temps qui embrasse une vie d'homme, il a été dix-sept ans sans revoir les siens... A son retour il a trouvé le foyer paternel éteint, sa mère restée presque seule survivante de ceux qu'il avait salués à son départ... [8] »

Quelle joie profonde au cœur du « petit sauvage » !

Après tant d'années, il vient de franchir le seuil de l'antique maison de Saint-Sulpice et se jette dans les bras de sa vieille mère. Minutes d'indicible bonheur ! Le cœur gonflé et muette d'émotion, Madame Lacombe enveloppe son fils d'un regard de tendresse, pinçant les lèvres pour ne pas éclater en sanglots. Comme elle a changé, la bonne vieille : taille plus frêle et figure creusée de rides, la vaillante fermière d'autrefois conserve cependant sa physionomie de douceur ; une expression calme que rend plus vénérable encore sa chevelure de neige.

---

[8] Idem, pages 113-114. Voir aussi « The Black-Robe Voyageur », Miss K. Hughes, p. 168 sq.

Dans la vieille maison des ancêtres ce furent de longues soirées, intimes, inoubliables. Eh oui ! Depuis dix-sept ans qu'on n'avait pas revu le « petit sauvage » ! Madame Lacombe était ravie de se voir entourée de ses enfants, de tous à l'exception du petit Gaspard qui courait encore le monde Mais il y avait là ses trois filles celle qui était mariée et demeurait tout proche, puis l institutrice et la plus jeune Christine, qui tenait la maison Parfois des voisins venaient veiller Et le Père, avec son charme et sa verve prenante racontait ses aventures, ses courses, la vie de ses Indiens les beautés du pays, son apostolat de missionnaire

— « Si vous saviez, disait-il, comme la tâche est écrasante ! Pas une minute de répit Tôt le matin c'est la messe. Puis, je dois m'astreindre à des besognes matérielles ou courir la prairie Prédication, visite des malades, catéchisme, le missionnaire doit voir à tout Si seulement je pouvais obtenir de l aide... »

Et se tournant vers sa sœur

— « Dis donc Christine tu n'aimerais pas venir enseigner à mes petits sauvages ? »

Surprise par une proposition aussi inattendue, la jeune fille ne sait que répondre Elle fixe son grand frère dans les yeux « Était-il sérieux ? » Puis aussitôt elle songe sa vieille mère, qui en prendrait soin ? L abandonner pour s'exiler loin de toute civilisation, pouvait-elle seulement y songer ? Comme elle serait heureuse pourtant de suivre son « petit sauvage » de le seconder et, au besoin, de l'encourager dans sa solitude Offrir sa vie pour l'éducation des petits païens. quel attrait pour son cœur généreux ! Une lutte intime commençait à se livrer dans l âme de la jeune fille

Les jours suivants le Père Lacombe s'applique à faire taire ses craintes Et la question est pour de bon tranchée, lorsque Madame Lacombe intervient et annonce son inten-

tion d'aller finir ses jours pensionnaire au couvent des religieuses.

Peu après, le missionnaire partait pour l'Ouest avec sa jeune recrue. Et les randonnées reprennent. Lac Sainte-Anne, mission chez les Cris, chez les Pieds-Noirs, au Fort de la Montagne, en trois mois, des centaines et des centaines de milles. C'est son menu habituel.[16]

Nous sommes au printemps de 1870. A peine de retour à Saint-Albert de sa fatigante pérégrination, le Père Lacombe est réveillé en plein cœur de nuit par un messager venu du Fort Edmonton. Allons, qu'y a-t-il encore?... Quelque malade en danger? Un accident? Quelle nouvelle aventure, cette fois? A l'excitation de l'émissaire, le Père a vite compris la gravité de la situation. Une bande de Pieds-Noirs est venue relancer les Cris jusque sous les bastions du Fort. Histoire de se venger d'une attaque récente. Un seul homme peut sauver la situation: l'ami de tous, le Père Lacombe. Et le bourgeois Christie l'envoie chercher en toute hâte.

— « Vite, Père, il faut venir tout de suite, avant que la bataille n'éclate. Demain matin il sera trop tard. La bande tire déjà des coups de feu. Tous sont sur le qui-vive. »

Protégé par une escorte de trente Métis armés, le missionnaire se met aussitôt en route. Et à toute allure, la troupe des cavaliers se rend au Fort. On renforce les barricades, de nouvelles sentinelles sont aux aguets, et à mesure que la nuit avance, la tension monte. A tout instant le conflit peut éclater.

Que faire? Au milieu de l'énervement général et sans tenir compte des consignes, le Père Lacombe décide de recourir à son arme préférée: la persuasion? Réussira-t-il

[16] Missions de la Congrégation des Oblats, Vol. IX, p. 250-251. Journal de Monseigneur Grandin.

encore une fois ? Il sort à la dérobée et, s'avançant vers l'embuscade des Pieds-Noirs, il plaide en leur langue

— « La paix ! La paix ! C'est votre ami qui vous parle... »

Dans les ténèbres de la nuit sa voix réveille d'étranges échos

— « Ennatsisin ! Ennatsisin !... »

Posté dans son bastion, Donald McDonald, un nouvel employé monte la garde. Il est pris de frayeur. Ce cri étrange ! Pour sûr, ce sont les ennemis qui commandent l'attaque. Il épaule et vise du mieux qu'il peut dans la direction de cette voix mystérieuse. Mais un voisin a juste le temps de faire dévier l'arme au moment où le coup va partir

— « Dis donc toi es-tu le seul à ne pas connaître la voix du Père Lacombe ? »

Inconscient du danger qu'il vient de courir le missionnaire continue sa ronde de pacificateur. Surprise générale au lever du jour tous les assiégeants avaient disparu. Une autre victoire du Grand Chef des Prairies.[11]

Au printemps 1870 le Père Lacombe reçoit de Monseigneur Faraud, Vicaire apostolique de l'Athabaska-Mackenzie, une invitation à rendre visite au Père Tissier qui, depuis cinq ans, n'a pas vu un seul de ses confrères. Un voyage de plaisir, pensez-vous ? Allez-y voir ! A cheval et en canot, il devra parcourir la bagatelle de mille milles.

Sur le chemin du retour, il apprend qu'une autre calamité vient de frapper les camps de la Prairie la petite vérole. Il écrit à Monseigneur Grandin

« Je suis obligé de m'éloigner de ma mission en y laissant vingt malades que j'ai préparés à la mort. Le P. Leduc est mourant au lac Sainte-Anne je me rends auprès de lui. Le P. Bourgine qui a passé l'été avec les chasseurs, est revenu

[11] Le Père Lacombe, par une Sœur de la Providence, p. 214. Voir aussi « The Black-Robe Voyageur », Miss K. Hughes, p. 178.

gravement malade. La maladie a aussi atteint le P. Dupin au milieu des sauvages... »[12]

Jour après jour, le Père Lacombe va d'un camp à l'autre, une trentaine en tout. Il s'oublie lui-même et, au risque de sa vie, se dépense sans calculer. Prêtre, médecin, et même, fossoyeur, il exerce tous les apostolats. En quelques semaines, on comptait près de 3,000 sauvages fauchés par l'épidémie. Cette terrible année 1870, pour les anciens, restera comme un jalon dans l'histoire de l'Ouest.

Pour le Père Lacombe elle est une autre année de mérite. Loin de l'abattre, les épreuves lui permettent de donner la pleine mesure de son zèle. Qui pourrait le contester ? Au milieu des peuplades que rongent « les tribulations, la nudité, la faim », toutes ces morsures du maskeg, il prend figure de Bon Samaritain.

Et plus que jamais, aux yeux de ces infortunés, il apparaît comme le Grand Chef des Prairies.

---

[12] Mission de la Congrégation des O.M.I., Vol. IX, p. 365. Cité par Monseigneur Grandin.

CHAPITRE VIII

L'ÉCHELLE DU GRAND ESPRIT



Longtemps le « Petit Chef » cris avait résisté aux instances du Père Lacombe Chaque fois que le missionnaire l'invitait à se convertir Herbe Odoriférante, le maître incontesté de sa nation, n'avait qu'une réponse.

— « Laisse-moi la paix: je te le dirai quand ce sera le temps. »

Wikaskokiseyin était son vrai nom. (En anglais Sweet Grass ou Foin de senteur) C'était un homme pas très grand, mais bien proportionné; figure sympathique où brillaient des yeux vifs, pénétrants. Au surplus, une intelligence peu commune qui savait avoir souvent le dessus

Un jour que le Père Lacombe dépouille l'un de ses rares courriers, il tombe sur une lettre de sa famille Quel bonheur! la première lettre depuis un an! D'un geste nerveux, il la décachette, heureux, fou de joie, de recevoir enfin des nouvelles du foyer Hélas! à peine a-t-il parcouru quelques lignes que son sourire se fige ses yeux s'embrouillent de larmes et, tête baissée, il étouffe ses sanglots. Le « Petit Chef » le regarde, étonné·

— « Comment tu pleures, toi, le grand homme de la prière ? »

— « C'est mon vieux père... qui est mort, » gémit le missionnaire.

— « Mais, n'as-tu pas prêché qu'il faut se soumettre au Grand Esprit ? .. Tiens, prends ce calumet et fume avec nous, afin que nous sachions que tu te résignes. »

La leçon du « Petit Chef » était claire : il faut commencer par pratiquer ce que l'on prêche aux autres. Le Père Lacombe se soumit donc; et ce soir-là, il fuma le calumet... de la résignation.

Dans une autre circonstance plus grave cette fois, le missionnaire dut se plier encore à la volonté du « Petit Chef ». Imaginez que cet « Herbe Odoriférante » un beau jour lui amène son propre gendre pour une opération chirurgicale. Le cas est assez simple. Le pauvre diable est affreusement mutilé par une décharge de fusil. Pas d'hésitation. Il se tranche, à l'aide d'un couteau de chasse la main à demi arrachée, enveloppe son moignon et... attend. Résultat, au bout de deux mois, une belle gangrène ! Et le Père Lacombe est appelé maintenant à tenter la guérison.

— « Que voulez-vous que je fasse ? dit-il. Je n'ai pas la science des médecins... Je n'ai pas d'instrument... Rien... »

Il a beau plaider, user de persuasion... inutile ! Herbe Odoriférante ne veut pas démordre.

— « Si nous étions chrétiens, dit-il, vexé en se tournant vers les siens, il le soignerait sûrement... mais pour nous, il ne veut pas. »

A bout de ressources le missionnaire finit par se rendre aux exigences du « Petit Chef ». Une incision, un bon curetage des plaies et en trois semaines, oh ! surprise ! la guérison est complète. Qui l'eût prévu ? Un vrai coup de la grâce !

A quelque temps de là, alors que toute la chrétienté se réunit pour la prière, Herbe Odoriférante, usant de son privilège de Chef, se lève et prend la parole

— « Mes amis, dit-il, vous me connaissez... Vous m'avez toujours vu présider nos « grandes médecines » (la danse du Soleil). Aujourd'hui en présence du Grand Esprit, je rejette toutes ces croyances pour suivre celles de notre ami, l'Homme de la prière. Sa religion, c'est la religion de la bonté. Je la veux pour moi. J'ai dit. »

Grand émoi dans la tribu ! Sa conversion en entraîna beaucoup d'autres. Anciens de la nation et guerriers redoutables embrassèrent le catholicisme.

Mais pour les âmes frustes, la vérité n'est pas toujours facile à découvrir. A preuve, les amours de Guillaume et Marguerite.[1]

Oui, en somme, ils faisaient bon ménage tous deux depuis nombre d'années. Tantôt une saute d'humeur, tantôt une prise de bec, n'est-ce pas de mode, même chez les civilisés. Mais le soleil ne tardait pas à briller de nouveau sur leur wigwam. Surtout pas question de divorce. Jusqu'au jour où... Ah ! pour sûr cette histoire en vaut la peine.

Guillaume avait manifesté le désir de recevoir le baptême, lui, sa femme et ses enfants. Il veut prier comme la Robe-Noire. Mais un obstacle, un simple détail, juge-t-il, le retient encore : le mariage. Quelle drôle de religion que cette Eglise, si bonne par ailleurs, qui défend à un brave de posséder deux ou trois femmes. Des femmes ! Une richesse bien supérieure aux chevaux ! Guillaume n'arrive pas à comprendre. A plus forte raison, pourquoi vouloir le forcer à garder la même femme jusqu'à la mort, surtout si elle est revêche, paresseuse ou qu'elle devient inutile. Les minis-

[1] Ce mariage que certains auteurs placent en 1871 eut lieu de fait le 20 août 1865, l'année même de la fondation de Saint-Paul des Cris. Voir registre des baptêmes.

tres protestants, eux, ne sont pas si exigeants. Et Guillaume refuse toujours le baptême. Marguerite, elle voudrait bien le recevoir et ses enfants aussi.

A bout de patience, le Père décide de frapper le coup décisif désormais, le récalcitrant n'aura plus le droit d'entrer dans la « Maison de la Prière » Guillaume baissa pavillon.

Le lendemain, lorsque le missionnaire pénètre dans sa maison-chapelle pour la messe, il aperçoit Guillaume, Marguerite et leurs deux témoins, vêtus de leur costumes d'apparat leurs longues chevelures d'ébène soigneusement tressées. Ils attendent assis à la mode indienne, près de l'autel La noce est prête

Et voici qu'approche le moment fatidique. Debout face au prêtre, les quatre écoutent maintenant sa sévère admonition respecter les lois divines du mariage, élever chrétiennement leurs enfants, s'aimer, se supporter l'un l'autre jusqu'à la mort.

— « Avez-vous bien compris vos obligations ? . »

Le Père pose sur le couple des yeux interrogateurs.

— « Etes-vous prêts tous les deux ?.. »

Marguerite tressaille. Avec docilité elle se tourne dans un mouvement un peu gauche de tendresse vers celui qu'elle aime. « Mais oui, me donner pour toujours semble-t-elle dire, j'y consens c'est tout ce que je veux. » Elle sourit timidement Guillaume, lui, ne bronche pas. A quoi songe-t-il ? L'air impassible il attend.

— « Allons, Guillaume, poursuit le Père, prends-tu Marguerite pour ton épouse et promets-tu de lui rester uni jusqu'à la mort ? »

Quelques instants de silence, de réflexion.. Puis soudain toute la figure de l'Indien s'anime; il pointe un doigt vers le prêtre et sur un ton décidé

— « Arrête, Père, arrête ! C'est bien beau pour toi de dire ces paroles, parce que, tu le sais bien, ce n'est pas toi qui auras du trouble avec Marguerite. Oui, c'est bien beau de me pousser au mariage. Mais, écoute Père, si Marguerite m'a causé tant de misère dans le passé, quand elle savait que je pouvais m'en débarrasser, qu'est-ce que ce sera maintenant, si je ne peux plus la renvoyer ? »

D'un ton paternel, le prêtre s'efforça de calmer les appréhensions de Guillaume. Mais non, il ne faut pas douter de sa compagne : elle lui fera une bonne épouse ; elle sera une excellente chrétienne, elle l'a promis. Plus volubile qu'auparavant, Guillaume revient à la charge... Plaintes, soupçons, reproches, il parle... parle... parle... N'y tenant plus, le missionnaire, d'un seul geste, met fin brusquement à sa harangue :

— « C'est assez ! Dans ce cas, vous allez vous séparer. Toi, Marguerite, tu vas quitter ton homme. Tu vas le laisser se débrouiller tout seul, coudre lui-même ses mocassins, cuire ses repas, préparer son pemmican. Tu m'as compris, Marguerite, laisse-le et vas-t'en ! »

Du coup, Guillaume fut désarmé pour de bon.

— « Non, Père, fit-il d'une voix radoucie, je ne veux pas ça. J'ai promis de l'épouser, je vais l'épouser... Seulement, tu sais, je voulais lui donner une leçon... »

Le mariage eut lieu. Unis par des liens indissolubles, Guillaume et Marguerite vécurent heureux jusqu'à un âge très avancé, comme on lit dans les romans.

*
* *

« Allez, enseignez toutes les nations... » Si les missionnaires, à l'instar des premiers apôtres, reçoivent encore aujourd'hui la consigne de prêcher l'Evangile à tous les peuples de la terre, ils ne sauraient cependant prétendre au don des

langues. Coûte que coûte, il leur faut se résoudre au métier d'écolier. Apprendre la langue de ceux qu'ils veulent évangéliser, corvée peu fascinante, surtout pour des élèves à longue barbe, mais corvée indispensable.

Ainsi en est-il du Père Lacombe. Quelques bribes apprises, ici et là, avec son fidèle Alexis, la vieille Suzanne ou le commis Colin Fraser; une petite grammaire aussi, celle de l'abbé Thibault. Mais rien de plus... Ni dictionnaire, ni théorie d'aucune sorte. Il gratte, il tâtonne dans le fouillis des mots barbares. Il lui faut, pour ainsi dire, défricher une terre inculte. Comme son apostolat serait plus aisé, songe-t-il, et plus profitable s'il pouvait compter sur un enseignement méthodique. Et les jeunes qui viendront après lui ? .. Devront-ils éprouver les mêmes cauchemars ? Que faire pour eux ? ..

Son parti est pris. A l'automne de 1870, il se rend, avec le frère Scollen, au Fort de la Montagne, pour travailler à des ouvrages en langue crise: grammaire, dictionnaire, évangile, sermons. Déjà il a une bonne provision de trouvailles et d'annotations de recueillies au hasard de ses randonnées à travers la Prairie. Il compile, classe, rédige .. Quelques années plus tard, son ancien Maître de noviciat lui rend ce témoignage: « Mieux que personne je comprends l'énorme travail auquel s'est adonné le Révérend Père Lacombe pour laisser à ses frères des moyens d'apprendre la belle langue crise. » [2]

---

[2] Grammaire crise, Père René Rémas, O.M.I., préface, p. 13.

Monseigneur Vital Grandin, O.M.I., premier évêque de Saint-Albert et le Père Lacombe, son Vicaire général.



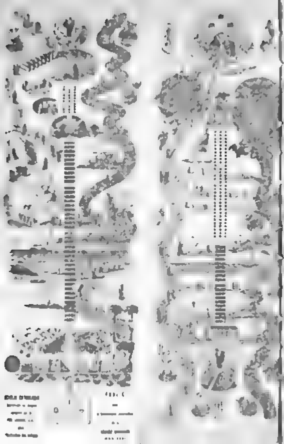


Sans doute, et je l'avoue bien volontiers, le Père Lacombe reçut une aide précieuse de ses confrères, du frère Scollen en particulier. Mais cela ne diminue en rien son mérite. Et son œuvre demeure considérable. Jugez plutôt : en langue crise, un *Dictionnaire*, une *Grammaire*, un *Syllabaire*, un *Livre de prières*, un recueil de *Cantiques* notés, un *Sermonnaire* et un *Nouveau Testament*, un *Catéchisme illustré* à l'usage des Indiens, puis en collaboration avec Monseigneur Legal, un *Dictionnaire Cris-Pied-Noir*, enfin, avec le concours des Sœurs de la Providence, il publie un *Abrégé du Catéchisme* et un *Livre de Prières* dans la langue des Sauteux.

Et son « Échelle catholique » donc ! J'allais l'oublier... Une Échelle que j'oserais comparer à celle de Jacob, puisqu'elle nous permet, (par l'imagination, entendons-nous), de grimper jusqu'au ciel, et même, (Horresco referens ! Je tremble...) de descendre jusqu'aux enfers... Imaginez une longue série d'échelons... Mais laissez-moi d'abord vous raconter l'histoire de ses origines.

Depuis longtemps déjà, l'idée mijote dans le cerveau du Père Lacombe, idée d'ailleurs qui n'est pas nouvelle. A la Rivière-Rouge, l'abbé Darveau se servait d'une échelle chronologique héritée de l'abbé Blanchet, l'inventeur, et transmise à l'abbé Thibault. Le mérite du Père Lacombe fut d'en tirer un petit chef-d'œuvre pédagogique. Quelle persévérance ! Un travail d'au moins huit années.

Pied-de-Corbeau, ami du Père Lacombe.
Reproduit avec la bienveillante autorisation de Revisions Publishers, Londres.



Le 16 octobre 1865 il écrivait à Monseigneur Taché « J'ai fait l'été dernier, une « échelle catholique » que les sauvages se disputent et qui m'a beaucoup aidé. » [3]

Jusqu'ici, Cris et Métis ont accaparé, pour une large part, les soins du Père Lacombe. Il a créé la merveille de Saint-Albert; il vient de lancer Saint-Paul des Cris. Quant aux Pieds-Noirs, il n'a guère pu s'occuper d'eux. A peine quelques visites. Pauvres brebis abandonnées! Pourtant n'est-il pas leur missionnaire? Et le rêve se dessine: fonder, pour eux sur les bords de la rivière de l'Arc, une mission permanente. Toujours le même zèle: toujours des plans de conquête. Cette fois, ce sera une mission dédiée à Notre-Dame de la Paix.

Un après-midi, le Père Lacombe se promène sur la grève. Est-ce lassitude ou mélancolie? Peut-être une ombre de découragement? Ah! comme ses Pieds-Noirs sont peu dociles à ses enseignements. Que faire? Comment les convertir? les changer en de fervents chrétiens? Jamais il n'a senti un tel besoin de se confier en Dieu.

Il s'assied à l'écart et, ouvrant son bréviaire il prie oh! avec quelle ferveur. Les minutes passent. Longtemps il reste absorbé dans une profonde méditation, lorsque levant les yeux, il voit deux Indiens debout, non loin.

— « Que me voulez-vous? » demande-t-il un peu contrarié.

— « Nous te regardions prier. Pries-tu pour nous? »

Les deux colosses bronzés se sont assis près du missionnaire.

— « Père, raconte-nous l'histoire du Grand Esprit. »

Une avidité d'enfant se lit dans leurs yeux. Enfin, si la moisson allait lever!

— « L'Histoire du Grand Esprit? Ah! oui... »

---

[3] Archives de Saint-Boniface, no 1806.

Et le Père, fermant son livre, laisse parler son cœur...

— « Un jour il y a des centaines et des centaines de lunes, le Grand Esprit avait créé un merveilleux pays de chasse rempli de toutes espèces de gibiers »

Le missionnaire raconte avec effusion. Quelle douceur dans sa voix ! Et comme il s'ingénie à gagner la confiance de ses grands enfants ! Mais allez donc expliquer à des âmes enlisées dans la matière les dogmes profonds de la foi ? Tâche ardue, il faut en convenir. Le sommeil d'Adam, Eve formée d'une côte et le déluge passe encore. Même l'existence d'un Etre suprême, d'un Dieu, les Indiens l'admettent facilement, et d'un signe de la tête nos deux guerriers approuvent. Ce Grand Esprit n'est-ce pas le *Napé* auquel leurs ancêtres Pieds-Noirs ont toujours cru ?

« *Napé* (le Parfait) eut trois fils. Il appela l'aîné *Kaïna* (l'Homme de Sang) afin de caractériser l'amour de ce jeune homme pour les combats, son ardeur pour la victoire. Le cadet reçu le nom de *Piéganiw* (Celui qui rassemble le butin) parce que plus rusé que son frère il visait surtout à s'enrichir par le pillage. Il aimait mieux voler que tuer. Quant au puîné il ne reçut point de nom et se mit à pleurer. Alors *Napé* cédant à une inspiration soudaine saisit dans le foyer de sa loge du charbon, en noircit entièrement les pieds du jeune homme attristé, en lui disant : « Toi tu seras *Siksikahé* (L'Homme aux pieds noirs). Sois l'homme des conseils de la médecine et de la magie. Tu seras redoutable et tu domineras tes frères. » De là les trois factions de la famille des *Ninax*. Mais ce sont les Pieds-Noirs qui ont donné leur nom à toute la nation. »[4]

A ces esprits frustes qui ne rêvent que pillage, guerre ou chasse au buffalo, allez donc enseigner le mystère d'un

[4] D'après le récit d'un Indien Piégane. Les littératures populaires, Tome XXIII. Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest, par Emile Petitot. (Paris) 1886.

Dieu en trois Personnes. Le Père se penche et du doigt il trace sur le sable un cercle symbole d'éternité sans commencement ni fin au centre un triangle à trois côtés égaux, pour représenter les trois Personnes divines qui ne forment qu'un seul Dieu Tout l'après-midi, le Père Lacombe poursuit son histoire tirée de la Bible et à l'exemple du Sauveur, il continue de tracer des figures Captivés, les deux Indiens l'écoutent les yeux rivés sur lui.

Ce soir-là sous sa tente le Père Lacombe voit en rêve une longue Échelle, semblable à celle de Jacob qui s'élève jusqu'au paradis Mais lui, rêve les yeux grands ouverts. « Oui, se dit-il je pourrais dessiner un jardin et enrouler un serpent autour de l'arbre Le déluge ? Facile ! Il suffira d'un bateau et d'une colombe. Pour la naissance du Sauveur une crèche. » Tout le camp est plongé dans le sommeil, mais le missionnaire rêve toujours à ses histoires illustrées. Et peu à peu son projet se précise

Le lendemain la classe reprend Jamais à court d'invention le missionnaire s'est confectionné un tableau une peau de buffle parcheminée qu'il fixe à des perches. Cette fois, tout le camp est groupé autour du prêtre

— « Je vais vous raconter la mort du Fils de Dieu »

Et à l'aide d'un charbon de bois, le Père dessine un monticule surmonté de trois croix Jour après jour, les classes se poursuivent Friands de récits, les Pieds-Noirs sont fidèles au rendez vous et pour leur professeur le succès est complet sa parole pénètre les esprits, gagne les âmes à Dieu.

Durant les mois d'hiver qu'il passe à Saint-Albert en compagnie de Monseigneur Grandin le Père Lacombe complète son travail. Avec grand soin, il trace ses illustrations sur une longue feuille de papier s'efforçant d'en faire un tableau logique et attrayant tout à la fois.

Avec les années, l'œuvre s'améliore. Les religieuses de la Congrégation de Notre-Dame de Montréal dessinent une

copie coloriée qui, en 1872 est tirée à des milliers d'exemplaires.

La fameuse « Echelle » du Grand Esprit est terminée.

Lorsque, quelques années plus tard on en montra une copie au Pape Pie IX, il en fut tellement satisfait qu'il en commanda des milliers pour être répandues dans les missions de tout l'univers.

*

* *

Longtemps avant l'ère du cinéma, le Père Lacombe avait compris la profonde influence de l'illustré. Avez-vous déjà examiné son tableau-catéchisme ? Ensemble de gravures naïves me direz-vous, un peu enfantines même. Soit. Mais je ne connais pas d'exposé plus simple ni mieux résumé, ni plus clair de notre religion : histoire, doctrine, morale. Volontiers j'admets que ce n'est pas une œuvre d'art, ce tableau, d'environ un pied de largeur sur cinq de hauteur, dont les dessins ressemblent le plus souvent à des devoirs d'écolier. Mais, dites-moi, la prédication simple d'un Curé d'Ars n'a-t-elle pas opéré plus de bien que nombre de sermons éloquents tombés des chaires célèbres ? Ainsi en fut-il du Père Lacombe. Le charme, la chaleur de sa parole a fait de lui le conquérant de tribus entières. Et l'une des armes les plus efficaces de sa prédication, ce fut son modeste tableau, sa fameuse « Echelle catholique ».

Mais voici que de graves événements se déroulent en Europe qui auront leurs répercussions jusque dans les coins reculés du Nord-Ouest. Le Pape est dépouillé de ses Etats pontificaux. De son côté, la France, toujours si généreuse envers les missions, est acculée à des difficultés sans nombre : La guerre, l'invasion, la défaite viennent la réduire pour un temps à l'impuissance. Du coup, les missions du Nord-Ouest sont abandonnées à leur propre sort. Qu'arrivera-t-il ?

Monseigneur Grandin est inquiet... Ses sources de revenu tarissent au moment même où les besoins augmentent. Le diocèse de Saint-Albert vient d'être détaché de Saint-Boniface; les missions se développent avec rapidité, on parle même de la construction d'un chemin de fer: enfin il faudrait de nouvelles écoles pour les populations blanches et métisses. Et pour faire face à toutes ces tâches, l'Evêque n'a qu'un tout petit bataillon de missionnaires Oblats, aussi pauvres que leurs enfants de la Prairie. Eux aussi doivent souvent se nourrir de pemmican, chausser les mocassins, dormir sous la tente, mener une vie de misères et de privations.

Comment subvenir à tous les besoins? Une lueur d'espoir: l'appui du Canada français. Et c'est le Père Lacombe que Monseigneur Grandin désigne comme son ambassadeur. Dans une longue lettre que je résume il lui écrit:

Sur les bords de la rivière Castor, 21 avril 1872.

Mon révérend et cher Père Lacombe,

« Je passe le dimanche ici, sur la rive gauche de la grande rivière Castor. Hier soir après avoir été dans l'eau jusqu'aux genoux pendant deux heures, pour traverser la rivière, nous sommes arrivés trop tard pour entreprendre une autre traversée. Demain sans doute nous serons plus disposés, et dans quelques jours, je vous rejoindrai, non pas pour rester quelque temps avec vous, mais pour vous donner une autre mission.

« Je vous nomme, par les présentes, mon grand vicaire.

« Ce n'est pas un titre d'honneur que je vous donne, c'est une charge que je vous impose, charge dont vous éprouverez de suite les difficultés; mais avec la grâce de Dieu vous les surmonterez.

« Dans le moment présent, vous savez aussi bien que moi ce que nous pouvons faire avec les maigres ressources que nous avons entre les mains. Nous pouvons, il est vrai, vivoter, mais nous ne pouvons rien entreprendre... »

Un problème en particulier préoccupe l'Evêque : l'éducation de la jeunesse. Dans ces immenses régions de l'Ouest, l'Eglise fut une pionnière sur ce point. Ecoles du lac Sainte-Anne, de Saint-Albert et du Fort Edmonton, furent des initiatives catholiques,.. les premières écoles de ce qui devait devenir plus tard la province de l'Alberta. Et le Père Lacombe y avait joué un rôle de premier plan. Aussi Monseigneur Grandin lui confie-t-il cette autre mission : aider les écoles.

« Je demanderai encore une autre chose : les besoins de nos écoles. C'est une œuvre importante, le seul moyen de civiliser nos sauvages.

« J'ai remarqué en France, l'Oeuvre des Ecoles d'Orient. C'est une association qui opère un grand bien dans ce pays. Il nous faudrait une œuvre de ce genre en faveur des Ecoles du Nord-Ouest. Avec l'approbation des Evêques, il me semble que, dans votre voyage, vous pourriez la faire naître : trouver au moins quelques bons amis, qui voulussent se charger de patronner semblable entreprise, qui deviendrait une œuvre canadienne en faveur des écoles de notre immense territoire.

« Cette œuvre bénie par NN. SS. les évêques, par notre Saint Père le pape, serait aussi bénie de Dieu et pourrait être un des plus puissants moyens de civilisation en s'emparant, au moyen des écoles, de la génération qui commence... »

Monseigneur Grandin n'hésite pas. Après avoir nommé le Père Lacombe son grand vicaire, il le nomme aussi son mendiant :

« Il faut, mon cher Père, abandonner vos sauvages pour cette année, j'irai moi-même, autant que je pourrai, leur distribuer en votre place le pain de la parole divine.

« Et vous, allez, je vous prie, tendre la main dans votre patrie, auprès de vos amis et des miens. Il m'en coûte singulièrement de vous confier une si pénible mission. C'est,

je le conçois, une indiscrétion envers le Canada, qui nous porte tant d'intérêt, mais il me semble qu'on ne doit pas tenir compte des convenances quand il s'agit de ne pas laisser mourir la jeune Eglise de Saint-Albert aussitôt après sa naissance...

« Allez, bien cher Père; Dieu sera avec vous. Ne regardez pas l'œuvre de Dieu, dans le diocèse de Saint-Albert, comme mon œuvre exclusive c'est aussi la vôtre. Enfin c'est l'œuvre du Seigneur, et nous sommes comme ses serviteurs dévoués.

« Bon voyage cher Père, je vous embrasse et vous bénis bien affectueusement.

Votre frère dévoué,
† VITAL J.,
évêque de Saint-Albert » [5]

Début de mai. A vive allure, un cavalier solitaire traverse la prairie et s'éloigne en direction de l'Est. Quelques brefs arrêts en cours de route Saint-Paul des Cris,.. Fort Pitt,... Saint-Laurent Et vite, il repart au galop. A son maintien de Chef et à sa robe noire on reconnaît sans peine le nouveau Vicaire Général de Saint-Albert le Père Lacombe.

1872 date qui fait époque dans l'histoire du missionnaire. Le sait-il ? C'est un chapitre qui se clôt. Adieu la vie au milieu des camps nomades, les grandes randonnées, le sommeil sous la tente ou à la belle étoile. Adieu le pemmican et la raquette.

Aujourd'hui, à son insu, le Chef des Prairies chevauche vers l'exil, il chevauche aussi, n'en doutons pas, vers une destinée prodigieuse.

---

[5] Le Père Lacombe, par une Sœur de la Providence, p. 235-237

CHAPITRE IX

LA « LUNE AFFAMÉE »

« Au commencement nous demeurions dans les montagnes... Alors il tomba du ciel quelque chose de semblable à de petits morceaux de viande, par quoi les Dénés vécurent longtemps... Chaque matin il en tombait une mesure pleine. Beaucoup de peuple alla ramasser cette petite viande qui faisait vivre le monde. Nous l'appelâmes *Boe ttassin yan taellay* (une sorte de petite chose pleine de viande). C'est tout ce que je sais. Mon père me l'a raconté quand j'étais jeune. »[1]

Cette légende transmise dans la tribu des Dénés, c'était l'histoire de la manne au désert... C'était aussi l'histoire de la grande plaine de l'Ouest à son âge d'or. Et pour les Pieds-Noirs, la manne c'était le buffle. « D'après leurs traditions, cet animal devait être pour eux une manne vivante, sortant pour ainsi dire de terre, chaque printemps, comme le reste de la végétation. Il leur était comme une manifestation du Grand Esprit pour nourrir et vêtir son peuple. »

[1] Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest, E. Petitot, p. 231.

Mais l'Ouest a connu ses beaux jours. Les épidémies, la famine, les tueries des grandes chasses ont fait, peu à peu, disparaître la manne. Le buffle s'éteint. Et dans quelques années ce sera la « lune affamée ». Dans le langage des Indiens, l'expression rappelle la grande famine de l'hiver 1878-1879.[2]

Pour le moment, c'est le nouveau Vicariat de Saint-Albert qui connaît sa « lune affamée ». Les besoins sont grandissants, les ressources presque nulles. Il faut quêter. Le 12 juillet 1872, le Père Lacombe arrive à Montréal pour inaugurer sa carrière de mendiant. Faire antichambre, prêcher devant des auditoires plastronnés, tendre partout la main; comme cette corvée lui répugne! « J'étais si heureux, songe-t-il, au milieu de mes Cris et de mes Pieds-Noirs. » Le religieux ne recule pas pour autant devant son ingrate besogne. Il quête.

Jusqu'ici, le Père Lacombe avait fait œuvre missionnaire auprès des nomades, et œuvre de pionnier dans un pays encore neuf. Où ira-t-il aboutir? Il n'en sait rien. Mais, dans les événements qui se préparent, la Providence lui réserve un rôle de choix.

Une ère se meurt!... Celle de l'Indien maître des vastes solitudes de la plaine. Peaux-Rouges et Visages Pâles vont s'affronter. Lutte inégale: l'ancien roi des prairies sera bousculé, refoulé par les Blancs, mis dans l'enclos des « Réserves » comme un vil bétail. Et l'immense royaume du Nord-Ouest canadien connaîtra une civilisation nouvelle: construction de chemins de fer, vagues de nouveaux colons déferlant sur les prairies, organisation civile des provinces. Mais ces métamorphoses n'iront pas sans heurt. Par exemple, la rébellion de Riel secouera le pays entier. Et de même la question des écoles de l'Ouest.

[2] Le Père Lacombe, par une Sœur de la Providence, p. 298.

Quel sera, dans cette phase importante de la vie canadienne le rôle du Père Lacombe ? Celui, semble-t-il d'un pacificateur, d'un agent diplomatique, dont le charme et la bonté adoucit les chocs. Il aide à faire le pont entre deux époques.

Mais s'il se frotte aux grands de ce monde, aux chefs de gouvernements, à la hiérarchie de l'Eglise, que dis-je, même aux Empereurs, il reste l'ami des tribus indiennes, leur protecteur.

Dans la haute société chamarrée d'or, le missionnaire garde son plumet de Chef.

*
* *

La vie est pleine d'imprévus. Au moment où le Père Lacombe sa tournée accomplie se dispose à retourner dans l'Ouest, une consigne arrive qui l'en éloigne davantage. Monseigneur Taché est malade; le Père le remplacera au Chapitre général de sa Congrégation. Le Chapitre, cela veut dire un petit tour d'Europe. Pour une fois, l'obéissance sera des plus faciles. Et le voilà lancé.

Lancé à travers les vieux pays. Londres, Paris, Strasbourg, Vichy, Rennes... Quelle randonnée. Ce ne sont plus les courses dans la Prairie mais le voyageur se montre toujours infatigable. Changement de décor seulement et de société. Au lieu de ses humbles Indiens il côtoie de hauts personnages. A Londres, le Marquis et la Marquise de Bassano, Sir Georges-Etienne Cartier et le futur Cardinal Manning. A Paris, il dîne chez Louis Veuillot en compagnie de Monseigneur Freppel. Et quelles impressions ressent le « petit sauvage » ? Détrompez-vous, il ne s'en fait pas. Déjà on découvre chez lui cet entregent qui le met à l'aise partout où il pénètre. Même dans l'embarras, il sait s'en tirer avec le sourire. « A la fin du repas, raconte-t-il, on nous apporta

des petits vases remplis d'eau. Moi, pauvre sauvage, qui ne connaissais pas cette nouvelle étiquette je me penchai vers mademoiselle Veuillot pour lui demander ce que cela signifiait.

— « C'est pour vous laver les doigts mon révérend Père, » dit-elle en souriant.

— « Oh ! alors, vivent mes sauvages, qui n'ont pas besoin de se purifier si souvent ! »

Les bons mots ne sont pas pour lui déplaire Une autre fois, lors de sa première visite aux Oblats de Paris ses confrères l'entourent avec un certain air de curiosité On va pouvoir enfin connaître « le fameux Père Lacombe ». Et il note lui-même « Je pense les avoir convaincus que ce Père Lacombe qu'ils attendaient avec tant d'impatience, ressemblait aux autres mortels, et qu'il se nourissait de viande d'animal non de chair humaine »[3]

D'un mot, il résume sa réception chez l'évêque de Nancy « Nous avons fait grande chaudière », écrit-il [4]

Ces allusions à la vie d'autrefois, nous découvrent ses vrais sentiments. Missionnaire déraciné, il n'a qu'un désir retourner auprès de ses sauvages. « Je m'ennuie de nos missions » note-t il un peu plus loin.

Mais l'épreuve va se prolonger De retour au Canada ce même automne (1873) il apprend (imaginez sa déception !) qu'il est rattaché de façon permanente à la province du Manitoba Adieu Cris et Pied-Noirs ! Le « petit sauvage » devient curé de Sainte-Marie de Winnipeg

La situation est plutôt délicate Le pays vient d'être secoué par une crise politique le soulèvement de Louis Riel A la tête d'une poignée de volontaires, Riel, tout jeune Métis, s'était opposé à l'annexion du district de la Rivière-Rouge et

[3] The Black-Robe Voyageur Miss K. Hughes, p. 219-220.
[4] Lettre à l'abbé Poulin. (Archives provinciales des O.M.I., Edmonton)

des Territoires du Nord-Ouest par le Canada. Au début de novembre 1869, il s'emparait du Fort Garry et formait un gouvernement provisoire. Plus tard, sa tête mise à prix, il dut s'enfuir aux Etats-Unis.

Au moment où le Père Lacombe rentre d'Europe, l'affaire Riel vient de rebondir. Que se passe-t-il ? Nous voici à la veille des élections fédérales de janvier 1874 et le jeune proscrit (il n'a pas encore 30 ans), pose sa candidature dans la circonscription de Provencher au Manitoba. Grand embarras pour le gouvernement ! Un révolté, candidat ministériel ! Cela pourrait nuire au parti et lui faire perdre plusieurs sièges dans la « très loyale » province d'Ontario. Sir John MacDonald et sir Hector Langevin s'inquiètent. Que faire ? Ils approchent Monseigneur Taché, font toutes sortes de promesses louvoient pour obtenir, par son influence, la retraite de Riel. Peine perdue. Trompé depuis quatre ans par les politiciens qui promettent l'amnistie aux insurgés de la Rivière-Rouge sans jamais tenir leur parole, l'Evêque refuse d'intervenir. « Si la chose, écrit-il, est telle qu'on me l'a dit, il ne peut y avoir de *duperie plus formelle* »[8] Sir John revient à la charge. « Je répondis, déclare l'Evêque, que je n'interviendrais pas davantage, que j'avais été trop souvent trompé, que je ne pouvais rien faire à moins qu'il ne me donnât une garantie écrite de ce qu'il disait »[9] Une fois de plus, les politiciens se dérobèrent.

Mais ils ne se comptent pas battus. Pourquoi ne pas recourir au Père Lacombe ? Son influence sur les Métis, ses manières charmantes, c'est tout ce qu'il faut pour réussir une démarche. Et celui-là, pense-t-on, ne saurait dépister l'intrigue. Va-t-il se prêter au jeu ? Pas si naïf notre « petit sauvage » : il a du flair.

[8] Lettre du 16 août 1873 à l'hon. Langevin. Cité par Dom Benoît, Vie de Mgr Taché, p. 217.
[9] Témoignage de Mgr Taché devant le Comité du Nord-Ouest, Journaux de la Chambre des Communes, t. VIII, appendice 6, p. 60.

« Etranger à toutes les révolutions politiques, répond-il aux finauds de la politique, et ne m occupant que des intérêts de mes pauvres Indiens du Nord-Ouest, je ne m attendais guère à ce que l'on jetât les yeux sur moi pour accomplir semblable mission Malgré tout l'intérêt que je vous porte, j'ai pensé que le parti le plus sage pour moi, comme prêtre et missionnaire de ces pays du Manitoba était de m'abstenir de toute intervention dans les élections ... » [7]

On connaît le triste dénouement de cet épisode le nouveau soulèvement de Riel, son déséquilibre mental, l'échafaud Pour le Père Lacombe, cette fin demeure un douloureux souvenir, lui qui plus d'une fois avait sympathisé avec le jeune Métis interné dans un asile d aliénés.

*

* *

Aux yeux de Monseigneur Taché, l'annexion de la Rivière-Rouge au Canada, combattue par Riel fait courir un danger à l Eglise Avec l envahissement de la civilisation et les flots d immigrants, une mentalité neutre ou hostile ne viendra-t-elle pas engloutir la jeune chrétienté de l Ouest ? La preuve en est faite l arrivée des Blancs trop souvent, hélas cela veut dire afflux d aventuriers, désordres, contagion physique et morale Comment prévenir le coup ? La seule sauvegarde un intense mouvement d'immigration catholique Monseigneur Taché se met à l'œuvre Il adresse une circulaire à tous les évêques de Québec, multiplie les lettres personnelles et bientôt dépêche des recruteurs En 1872, le Père Lacombe et l abbé J B. Proulx sont nommés missionnaires-colonisateurs, les deux premiers, je crois, du Manitoba, peut-être même de tout l'Ouest La consigne est claire « Travaillez pour notre colonisation, autrement nous

[7] Lettre à un ami, citée dans « Le Père Lacombe » par une Sœur de la Providence, p. 285.

sommes perdus. Dites le bien à Monseigneur de Montréal et aux quelques amis qui nous sont dévoués... Les ennemis font des efforts gigantesques; il fait mal de voir l'indifférence de nos amis. »[8]

Le Père Lacombe se met en campagne. Chaque année il parcourt plusieurs régions du Québec; il se rend même aux Etats-Unis, chez nos compatriotes du Massachusetts. En 1876 pas moins de 600 Canadiens français arrivent au Manitoba. L'année suivante, lui et trois autres missionnaires attirent 400 familles vers l'Ouest.

N'allez pas croire, pourtant, que tout va comme sur des roulettes. Quel courage il faut aux bâtisseurs de ce nouveau pays! Et quel renoncement! L'héroïsme n'est rose que dans les romans. Difficulté des communications, exil loin des siens, manque de confort: en voilà assez pour décourager le colon!

Un jour, le Père Lacombe arrive à Saint-Boniface avec dix familles de Lowell. Ciel triste et morne. Il pleut « à boire debout » et sur les toits l'averse tapote sans fin ses notes froides et monotones. Il pleut... Au sol, les gouttelettes dansent sur les flaques boueuses, que des rafales de vent viennent parfois rider. Les nouveaux venus sont mélancoliques.

— « Quelle sale contrée!... murmurent-ils avec dépit.

Réfugiés dans la salle commune, ils regardent la pluie qui dégouline le long des vitres. Et en eux-mêmes ils songent: pourquoi être venus si loin?... Le Père s'efforce de les encourager.

— « Allons! Encore un tout petit peu de patience. Demain nous irons choisir les terres. Vous verrez, vous verrez... »

Le lendemain le soleil brille dans tout son éclat.

[8] Lettre du P. Lacombe, 4 février 1872. Cité par Dom Benoît, Vie de Mgr Taché, Vol. II, p. 197.

— « Alors, ça va, ce matin ? » demande le missionnaire en s'approchant de ses recrues.

— « Ça va ? Vous en avez du cran, vous, rétorque une voix de mécontent. « De la pluie, toujours de la pluie, et maintenant regardez-moi donc cette boue ! C'en est de la propre, hein ! et vous nous avez mis dans de fameux draps ! »

Le Père est piqué au vif.

— « De la boue », dit-il. « Mais alors, si vous n'avez pas plus de jugeotte, retournez sur vos terres pierreuses et dans vos filatures de coton. De la boue ? Comme si ce n'était pas le sol le plus riche de tout le continent. »

*

* *

D'une amabilité légendaire, le Père Lacombe savait à l'occasion user de la manière forte. Il ne reculait alors devant rien.

Le journal « The Free Press » venait d'être lancé et son fondateur, M. Luxton, affichait à l'endroit des catholiques et des Canadiens français une attitude nettement antipathique. Aucune hésitation... Un beau matin, le Père Lacombe fonce dans le bureau de l'adversaire.

— « Mon cher monsieur, dit-il d'un ton plein de bonhomie, nous avons jusqu'ici vécu en paix. Je veux seulement vous prévenir. Si vous désirez le succès de votre entreprise, vous feriez mieux, croyez-m'en, de changer vos tactiques. Sinon... Eh bien, vous serez le seul à blâmer. »

Toute sa vie, M. Luxton garda le souvenir de cette entrevue.

— Ce fut pour moi, avoua-t-il, le point de départ d'une orientation nouvelle... »

Et de ce jour, il se lia d'amitié avec lui.

Les années passent. Le Père Lacombe est toujours pris dans son étrange engrenage. Hélas ! Lui, missionnaire

dans l'âme, l'amant des grandes prairies, le Père des sauvages, qu'est-il devenu ?... Un captif de la civilisation, curé de paroisse et colonisateur. De quoi s'étioler... Pas un instant la pensée de ses missions ne le quitte. Il y rêve, il en parle, il les souhaite. Parfois quelque événement vient raviver son souvenir: un traité indien, une lettre. Et de nouveau, voici se lever la « lune affamée ».

Le 30 octobre 1878, le Père André, son confrère Oblat, lui écrit:

« La Prairie est finie ! mon cher. Nos infortunés sauvages et métis ont devant eux un bien triste avenir. La plaine est couverte de camps qui se croisent dans toutes les directions; aussi quand les animaux feront défaut, ce sera famine. » [9]

Le Père Lacombe s'émeut. Au cours d'un voyage en Italie, l'année suivante, il se rend auprès de Don Bosco, solliciter des missionnaires pour le Nord-Ouest. Mais aucun succès. Lui-même, avec quelle avidité il désire retourner chez ses Indiens.

« Me croirez-vous, avoue-t-il à un ami, au lieu de m'estimer heureux, je souffre au milieu de tout ce monde civilisé. » [10]

Il souffre... Pour lui aussi c'est la « lune affamée » car il a faim de ses missions sauvages. Il souffre... Et cependant, il n'est pas encore au bout de ses déboires. Est-ce pour le purifier par l'épreuve ? La Providence s'acharne, semble-t-il, à contrecarrer ses désirs. A l'automne de 1880, il reçoit de son Evêque une nouvelle obédience: chapelain des ouvriers qui construisent le chemin de fer du « Pacifique Canadien ». « Adieu encore une fois mes beaux rêves, adieu mes Sauvages. »

[9] « Le Père Lacombe », par une Sœur de la Providence, p. 301.
[10] Idem p. 305.

Une série de petits calepins, jaunis par les années, racontent dans le menu détail les faits quotidiens de l'aumônier ambulant.

« 2 novembre 1880. — Départ. Après plus de 6 ans de séjour dans Winnipeg comme Supérieur de la maison de Ste-Marie... ce matin, je pars pour la nouvelle mission dont je suis chargé, sur le chemin de fer « Pacifique Canadien ». En compagnie de Sir Charles Tupper, j'arrive ici (à Rat Portage)... »[11]

Pour le Père Lacombe commence une vie nouvelle, une vie à laquelle il n'avait sûrement jamais rêvé.

— « Que c'est triste de voir l'état des choses ici! » s'écrie-t-il.

Presque chaque page de ce petit carnet laisse échapper une plainte: ivrognerie, débauche, indifférence religieuse, désordre de tous genres. Cent fois pire que la sorcellerie des sauvages, ce culte dépravé de notre civilisation. Et où trouver le remède? Le missionnaire se lance résolument dans la mêlée. D'un camp à l'autre (on en compte trente le long de la voie en construction) il va, apôtre infatigable, exerçant un ministère ingrat, mélange de jours ensoleillés et de ciels gris, de succès et de déboires. La méthode varie peu. Arrivé au camp, le Père s'installe dans des locaux de fortune. On soupe, on cause un peu, on fume, et la mission commence.

— « Ce soir, note-t-il, je réunis les Canadiens en grand nombre; on fait la prière du soir, on chante et je leur donne des avis (adaptés) à leur position. »[12]

Quelques jours plus tard:

— « Je prêche, ce soir, sur les blasphémateurs... C'est étonnant de voir combien est invétérée cette effrayante habitude de jurer... »

---

[11] Sir C. Tupper, le futur premier ministre du Canada, était alors ministre des Chemins de fer. Rat Portage est devenu aujourd'hui Kenora, dans le nord de l'Ontario.

[12] Journal du Père Lacombe, 11 novembre 1880.

Parfois quelques annotations consolantes « Beaucoup de monde à la grand messe et à la prière du soir » Et dans un autre camp « Prière du soir La chambre est remplie de catholiques et de protestants... »

Mais d'autres jours, le ciel se couvre Peu de succès. Rien à faire sinon recourir à la prière « Je me convaincs de plus en plus combien il y a de péchés énormes qui se commettent dans ce petit coin du monde Puisque je ne puis arrêter tout le mal, au moins ai en mon pouvoir de prier pour les pêcheurs et arrêter la colère divine. » [13]

Et ainsi va la vie, semée d'amertumes et de consolations. Près de dix ans déjà qu'il a quitté ses missions sauvages. Pour lui, c'est l'exil. Aux heures où cette séparation lui pèse, son carnet de voyage devient son confident Ecoutez-le qui gémit

— « Mon Dieu, renvoyez-moi vers mes anciennes missions sauvages. Je ne soupire (qu'après) cela. »

Et un autre jour

— « J'espère que je retournerai à Saint-Albert. » [14]

Le Père Lacombe y fut-il pour quelque chose ? Je le crois. En tous cas, un échange de correspondance s'établit bientôt à son sujet entre Monseigneur Taché et Monseigneur Grandin.

L'Evêque de Saint-Albert écrit à son métropolitain, le priant en grâce de lui renvoyer le Père Lacombe... Lui seul peut sauver la cause de Dieu [15]

Monseigneur Taché lui répond « Ce cher Père désire aller chez vous, chez les sauvages... J'en ai besoin, comme vous en avez besoin. » [16]

Les mois passent... Et la ronde des lettres continue. Enfin voici se lever pour le Chef le jour de la délivrance.

[13] Idem 15 novembre 1880.
[14] Idem 7 septembre et 5 novembre 1881
[15] Lettre du 23 juin 1881
[16] Lettre du 12 septembre 1881

Le Père Lacombe reçoit l'ordre de retourner à Saint-Albert. Comme il est heureux ! Mais Monseigneur Taché l'est beaucoup moins. Au Provincial qui lui annonce cette nouvelle, il répond :

« Vous me dites que vous n'avez personne à m'envoyer pour le moment, mais qu'après l'ordination vous aurez peut-être un nouveau prêtre pour remplacer « mon premier assistant, mon conseiller, mon Vicaire général, un missionnaire qui parle quatre langues, un qui compte trente ans d'expérience ! » Avouez, mon cher, que vous n'êtes pas généreux. » [11]

En mai 1882, le Père Lacombe reprend donc la route des Prairies, cette route que, vingt ans plus tôt, il avait lui-même ouverte avec sa caravane de ravitaillement. Mais quelle métamorphose déjà dans ces vastes solitudes ! Disparition du buffle, émiettement des tribus sauvages, de nouvelles bourgades qui surgissent partout. Le missionnaire en reste frappé ! N'est-il pas lui-même entraîné dans ce courant de civilisation ? Ce n'est plus le voyageur solitaire, en mocassins, ni le cavalier brisé de fatigue. Il va, conduisant un attelage de chevaux fringants, cadeau du « Pacifique Canadien ». Un équipage de grand seigneur, pense-t-il.

Qu'Appelle, Fort Pitt, Edmonton, Saint-Albert. Tout change, tout se civilise. Le Père Lacombe ne peut s'empêcher, sans une certaine nostalgie, de découvrir que la vie d'autrefois, cette vie après laquelle il a tant soupiré, est en train de disparaître. Avec elle, un siècle s'achève, un monde se meurt. Ce retour du missionnaire à ses anciennes amours, n'est-ce pas l'arrivée du prêtre auprès d'un moribond ?

— « Je croyais m'en revenir chez mes sauvages, s'écria-t-il en arrivant à Saint-Albert, et me voilà en pays civilisé. »

Le Chef avait raison. l'ère des maskegs était révolue.

---

[11] The Black-Robe Voyageur, Miss K. Hughes, p. 259.

CHAPITRE X

À LA TÊTE DU « CHEVAL-DE-FER »



Les civilisations, comme les humains, naissent, vivent et meurent. Ainsi va le monde. Cette fois, l'invasion des Blancs achève de refouler les débris des vieilles tribus, maîtresses autrefois de ces immenses steppes. En face de cet assaut ultime, que peut bien faire le « petit sauvage » ? Une mission providentielle l'attend: conquérir de nouveaux wigwams, pacifier les anciens maîtres de la Prairie, leur adoucir le choc de l'invasion. A-t-il prévu ce rôle important qu'il va jouer ? Rien d'impossible. Si Monseigneur Grandin réclame son missionnaire avec tant d'insistance, si le Père soupire lui-même avec une telle ardeur après ses anciennes missions, n'est-ce pas pour rendre les derniers devoirs à des tribus en train de mourir ? Quelle joie profonde pour lui ! joie que partage sa vieille mère. Du couvent de la Providence, à l'Assomption, la vénérable octogénaire écrit à son fils

L'Assomption, 4 décembre 1882.

Mon bien cher Albert.

J'ai reçu, en son temps, ton affectueuse lettre du 30 octobre qui, comme toutes les autres, a été trois fois la bien-

venue. Tu ne saurais concevoir la joie que j'ai éprouvée en la lisant et en apprenant que tes vœux et tes prières avaient été exaucés.

Te voilà donc de nouveau au milieu de tes indiens. Je suis contente pour toi, car je sais que toutes tes aspirations se portaient là depuis longtemps. Je n ai pas de plus douce satisfaction durant mes prières ou en d'autres temps que de te suivre dans les misérables cabanes de sauvages, où tu fais connaître Dieu à ces pauvres êtres délaissés ! Je sais et je sens que tu n'oublies pas ta vieille mère qui ne peut être éloignée de la tombe !

Cependant mon cher fils, le croiras-tu ? malgré mes 80 ans, je conserve encore l'espoir de te revoir. Et si le bon Dieu ne nous réserve pas ce bonheur ici-bas, là-haut, en ai la douce confiance, nous nous réunirons pour ne plus nous séparer.

Ne crains pas, mon fils, de me faire connaître tes travaux et tes sollicitudes. Je me sens également heureuse de partager tes joies et tes souffrances. Le bon Dieu m'éprouve, moi aussi, car j'achève de perdre mon œil gauche mais j'espère pouvoir conserver le droit qui en vaudra deux, et je pourrai te voir aussi clairement qu'il y a 56 ans, lorsque je te berçais sur mes genoux. Je me trouve très heureuse chez les bonnes sœurs de la Providence où j'espère finir mes jours. Mon temps se passe entre la lecture, la prière et un peu de travail, couture et tricot. J'ai tricoté pour toi des chaussettes d'hiver que je t'enverrai à la prochaine occasion.

Mon cher fils, pense souvent à ta vieille mère dans tes messes, et recommande-moi à Celui devant qui je paraîtrai bientôt, afin qu'Il me reçoive dans son beau paradis que j'attends de sa miséricorde.

Ta mère [1]

---

[1] Dossier du P. Lacombe, Archives provinciales des O.M.I., Edmonton.

*
* *

Lorsqu'au printemps éclatent les bourgeons on sait que n'est pas loin le réveil de la nature présage des futures moissons. Le fruit est dans la fleur. Jusqu'ici prairies forêts, maskegs sont demeurés plongés dans leur sommeil séculaire. Seuls, sur la plaine endormie, on voit errer, avec la nonchalance des brises vagabondes les troupeaux de buffles et les camps nomades. Mais le géant dort toujours pays de grandeur sauvage de liberté et de muette solitude. Puis un premier frisson avant-coureur quelques Blancs solitaires font leur apparition les aventuriers les traiteurs les assoiffés de l'or. Et l'invasion lente s'infiltre comptoirs d'échange « trails » des prairies cabanes palissadées. Tout le long des cours d'eau les forts s'échelonnent forts La Corne, La Jonquière, Augustus Edmonton, de la Montagne et des dizaines d'autres. D'autres Blancs arrivent corps organisés qui seront jusqu'à la fin du dix-neuvième siècle les grandes forces civilisatrices du Nord-Ouest canadien les marchands de « L'Honorable Compagnie de la Baie d'Hudson », la Robe-Noire des Oblats et l'Habit Rouge de la « Police Montée ». On les trouve partout, parfois sous le même toit et à la même table. Trois aspects différents de notre civilisation bourgeoisie, Église, État.

Et maintenant sur la route qui le conduit de Saint-Albert vers les Pieds-Noirs du sud le Père Lacombe peut facilement discerner que le colosse de l'Ouest est en train de sortir de son long sommeil. Ici et là les champs se découvrent et la plaine s'humanise avec ses cabanes qui surgissent, embryons de futures colonies. Puis les moissons germent partout la vie se répand. Quelle profonde émotion au cœur du missionnaire qui trente ans passés, en raquettes ou à cheval, parcourait, solitaire, cette contrée déserte !

D'autres sont venus hélas !.. Déchets de notre civilisation, trafiquants d'eau-de-vie, et, avec eux, les génies du Mal : débauche, ivrognerie, déchéance.

Comme tout cela métamorphose peu à peu le visage de la Prairie !

1882. Cette fois le sort du Grand Ouest canadien est scellé. Hennissant, crachant la fumée, le « cheval-de-fer » galope sur ses deux rails d'acier et le grondement sourd de sa course réveille dans la plaine des échos inconnus jusqu'à ce jour. Encore quelques mois, et la pénétration atteindra le site de l'ancien fort La Jonquière : Calgary.

Une fraîche journée de septembre. Du soleil, un ciel bleu et, soufflant des Rocheuses, dont on aperçoit les cimes enneigées, un grand vent d'Ouest qui fait se courber les hautes herbes et claquer le cuir des loges comme de mystérieux accords de tam-tam. A l'ombre du fort McLeod, on peut apercevoir, ce matin, une nouvelle tente, surgie on ne sait d'où ? comme par enchantement. Et dans tous les camps voisins, l'étonnante, la merveilleuse nouvelle court sur toutes les bouches :

— « Ars-oskitsiparpiw... savez-vous, il est revenu ! »

— « Tu veux dire la Robe-Noire, l'Homme-au-bon-cœur ? »

Et les regards des vieux Indiens s'illuminent soudain de joie. Pied-de-Corbeau surtout qui retrouve son meilleur ami. Figure légendaire que ce chef Pied-Noir. Un auteur qui l'a connu, nous a laissé de lui et de son amitié avec le missionnaire, une page délicieuse :

« Le vieux chef des Pieds-Noirs Pied-de-Corbeau et le P. Lacombe, le missionnaire catholique romain de la tribu, furent les caractères les plus intéressants et parmi ceux qui jouèrent de la plus grande influence dans la partie neuve du Canada..

« Le chef avait plus de quatre-vingts ans et le prêtre une douzaine de moins, et pourtant tous les deux représentaient, par leur passé, les deux grandes époques de la vie sur ce continent : celle de la barbarie et celle du progrès... (Ils) devinrent amis intimes, formant des compagnons aussi pittoresques et aussi peu communs que le monde en a jamais produits.

« Le bon prêtre — car s'il existe au monde un homme bon, c'est le P. Lacombe — vit nombre de combats pendant qu'il errait avec une tribu ou une autre. Sa mission lui fit négliger toute différence ethnique et évangéliser tous les sauvages des plaines. Il connaissait leurs chefs et leurs notables, et il fit preuve de tant de justice dans ses rapports avec eux qu'il put, non seulement exercer son ministère près de tous sans s'attirer l'inimitié d'aucun, mais il en vint à jouir d'un pouvoir formidable sur eux tous.

« Il connut Pied-de Corbeau quand celui-ci était dans la force de l'âge et lorsque je les vis ensemble, ils étaient comme des amis de cœur. Ensemble ils endurèrent de terribles privations et survécurent à d'horribles tempêtes et à d'aussi horribles hivers. Ils se respectaient et s'aimaient mutuellement. Je ne pense pas me tromper en disant que, tout le temps de son règne, Pied-de Corbeau fut le plus grand monarque indien du Canada... Je n'ai jamais vu un sauvage d'aussi noble aspect ou un homme qui ressemblât plus à un roi. Grand et droit, il était svelte comme une fille et avait la figure d'un aigle ou d'un ancien Romain. Il ne prit jamais la peine d'apprendre la langue anglaise : il se servait même rarement de la sienne. Son grognement, ou son « non » courait dans toute la tribu. Il ne partagea jamais ses honneurs avec une femme. Il mourut célibataire disant qu'aucune femme ne le prendrait.

« Dans ces conditions primitives vécut Pied-de-Corbeau, vieux sauvage hautain, pittoresque et plein de dignité. Il

n'allait jamais à cheval ou à pied sans ses nobles comme escorte, et lorsqu'il voulait montrer son autorité il était mis d'une manière vraiment royale. »[2]

De graves événements allaient bientôt faire jouer au chef sauvage et à son ami la Robe-Noire un rôle commun de premier plan dans l'histoire du pays. Pour le moment, le Père Lacombe voit au plus pressé: établir une résidence permanente, bâtir quoi. Nous sommes encore loin des maisons préfabriquées et des financements par l'Etat. Quelques troncs d'arbres équarris à la hache, un mortier fait d'herbe et de boue, une couverture en terre et vous voilà avec pignon sur rue. Quant à la main d'œuvre elle n'a coûté en tout que soixante-dix dollars. Une vraie aubaine! Ce luxueux presbytère a bien ses inconvénients. Lorsque le vent souffle trop fort (et Dieu sait s'il vente au pied des Rocheuses!), le missionnaire doit renouveler son toit de terre. Mais qu'importe!

C'est la bonne vie d'autrefois qui reprend: courses apostoliques, étude de la langue, les sermons, la visite des camps, tout ce luxe de zèle dont le cœur d'Arsoskitsiparpiw est si friand. Mais n'allez pas vous illusionner: le missionnaire a ses heures sombres:

— « Je suis bien fatigué et j'ai été bien souffrant la nuit dernière » nous confie-t-il dans son carnet de voyage.[3]

Plus douloureuses sont les souffrances morales.

— « Je suis bien peiné. Quels tristes catholiques! Le libertinage c'est la vie ici. »[4]

Jour après jour, les pages d'un journal laisse échapper les mêmes plaintes.

[2] On Canada's Frontier. par Julian Ralph, p. 53-60 (New-York) 1892. Cité par le Père Morice. Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest canadien, p. 442-443.
[3] Journal du P. Lacombe. (11 décembre 1882).
[4] Idem, 17 décembre 1882.

6 décembre — « Très froid. On travaille à la bâtisse tant bien que mal. »

7 décembre — « Vivant au milieu de la tristesse et de la contradiction. »

10 décembre — « Je suis bien dégoûté de cette misérable population. »

11 décembre — « J'ai été bien souffrant. »

18 décembre — « Nous travaillons comme des mercenaires dans la terre et dans le bois. »

Qui osera prétendre après cela que cette vie missionnaire n'est qu'une suite de belles aventures, d'excursions de chasse et de pêche, une sorte de repos pour touriste ?

Et le grand vent donc ! Ce vent de l'Ouest qui dévale en furie des sommets de neige ! Quel monstre ! Il faut l'avoir rencontré sur sa route pour en connaître toute la méchanceté. Tantôt, comme un coyote affamé, il s'élance à travers la prairie. Il rôde, tourne, va, vient, en quête d'une proie. Des jours et des nuits, il est là à gémir, hurler sur votre seuil. Tantôt pareil à un buffle furieux il fonce tête baissée, contre le mur de votre demeure comme pour la bousculer et la piétiner. La nuit le vent devient lugubre. Sans cesse il siffle cherchant à s'infiltrer par toutes les interstices, et par bourrasques, il frappe avec rage. La charpente entière en est secouée. Pourra-t-elle tenir ? Crispé sur son lit, retenant son souffle, le missionnaire prête l'oreille aux poutres qui craquent et inquiet s'imagine à tout instant qu'il va être balayé par la rafale. Minutes d'angoisse et nuits sans sommeil ! C'est le vent des prairies, vent plaintif ou cruel, dont les morsures vous rongent au fond de l'âme, vent qui vous ébranle, vous torture et vous désagrège !

15 décembre 1882. Une note laconique du Père Lacombe dans son journal : « Le vent Chinouk commence vers 9 heures et va en augmentant. C'est comme un ouragan.

Il (est) terrible toute la nuit. Toute la terre de notre toit est presque enlevée. » [6]

Mansarde de quinze pieds carrés, pauvre, fouettée par les ouragans, la « Mission » résiste toutefois. N'est-elle pas en quelque sorte l'image du missionnaire lui-même qui, dénué de tout, assailli par de multiples misères, s'enracine malgré tout au sol qu'il évangélise ? Aucun vent, aucune épreuve ne saurait l'en arracher. Il bâtit sur le roc.

Pas un instant, en effet, le Père Lacombe ne perd de vue sa mission. S'il parcourt de longues distances, s'il dresse sa tente, s'il fait la chasse, il sait que tout cela n'est qu'accessoire. Gagner les âmes au Christ, les enchâsser comme des pierres vivantes dans son temple spirituel, pourrait-il rêver de plus grand bonheur ?

A peine installé, le missionnaire se met à l'œuvre. Tous les jours, il fait la classe à une quinzaine de jeunes élèves Pieds-Noirs. A la veillée, il renoue d'anciennes connaissances; le calumet circule, enfumant l'unique pièce de la maison. Et quand la conversation ralentit :

— « Allons, demande le Père, voulez-vous que je vous raconte une autre histoire du Grand Esprit ? »

Quelques signes de tête, une rumeur d'approbation, et devant les yeux ébahis de son auditoire, le missionnaire déroule son tableau-catéchisme en couleur, tout beau, tout neuf, apporté de France où il en a fait imprimer une nouvelle édition à 5 000 exemplaires.

Prêcher, sauver les âmes, c'est sur cette note évangélique que l'année 1883 s'ouvre pour l'Apôtre des Pieds-Noirs. « De nouveau, je consacre cette année, comme la précédente, au Sacré-Cœur de Jésus » lit-on en tête de son journal 1er janvier. — « Le Jour de l'An chez les Gens du Sang. On les fait fumer et on leur donne un festin de thé. On chante.

[6] Idem, 15 décembre 1882.

Trois assemblées pour les hommes, les femmes et les enfants. Il fait froid. Le temps passe vite. Pauvres sauvages, combien ils font pitié. »[4]

Et un peu plus loin : « Mon Dieu, Jésus Sauveur, ayez pitié des pauvres sauvages ! Merci de m'avoir ramené au milieu d'eux. Le grand désir de mon cœur, sauver leurs âmes ! »

Et tel on a connu le Père Lacombe chez les Sauteux, au milieu des camps de Cris de la plaine, dans son exil de la Rivière-Rouge, tel il demeure chez les Pieds-Noirs, dans les déserts du sud : une âme de feu, un apôtre dans la plénitude du mot. Chaque page de son journal, pour ainsi dire, tantôt nous parle des misères physiques qu'il endure, tantôt révèle les replis intimes de son âme. L'ignorance, l'abandon de ses Pieds-Noirs l'émeut et fouette son ardeur. A d'autres jours, on le sent triste, dégoûté même, tant d'apathie et parfois, chez certains, une telle débauche ! « Mon Dieu, s'écrie-t-il, alors, apprenez-moi à être patient ! »

Mais il se remet à sa tâche. Travaux de construction, voyages et campement sous la tente, classe aux jeunes, prédication, auxquels s'ajoute la maîtrise d'une nouvelle langue. Aidé du Père Legal, (le futur archevêque d'Edmonton), il compile un dictionnaire Pied-Noir en même temps qu'il rédige un Vocabulaire et une petite Histoire de la religion.

Trente ans déjà qu'il mène cette vie dévorante, il approche de la soixantaine et pas un moment de relâche ! Comme un immense feu de prairie, l'ardeur apostolique du Père Lacombe s'éteindra d'elle-même, avec son souffle, lorsqu'elle ne pourra plus rien consumer.

*
* *

[4] Journal du P. Lacombe, 1883.

Mai 1883. Le journal du missionnaire devient inquiet. Qu'y a-t-il ? « Voilà, dit-on, les gens du chemin de fer qui approchent. C'est malheureux que nos sauvages soient si proches. On peut s'attendre à bien des désordres. »

Travaillant avec une diligence peu ordinaire les nombreuses équipes du « Canadien Pacifique », jour après jour, frayent leur chemin dans la prairie, jettent des ponts sur les cours d'eau, avancent, avancent toujours. Elles viennent d'atteindre le pays des Pieds-Noirs et, non loin, dressent tout un village de tentes. Grand émoi dans la tribu.

— « Les Blancs manquent à leur parole. Ils violent le traité. Ils envahissent notre pays avec leur « Cheval-de-fer ». C'est intolérable ! »

Les Indiens sont mécontents.

Mieux que tout autre, le Père Lacombe connaît le caractère des sauvages, leur fierté, leur esprit d'indépendance, et surtout leur courage à la guerre. Un faux-pas, une parole, et le pire peut se produire : une révolte éclater.

— « Suspendez vos travaux ! » ordonne-t-il aux ingénieurs de l'entreprise.

Puis il court chez ses Pieds-Noirs. Ah ! mais, croyez-m'en, il n'y va pas les mains vides : 200 livres de thé, autant de tabac, de farine et de sucre. A sa demande, son ami, Pied-de Corbeau, a réuni un grand Conseil de la nation. Tous sont là, les chefs guerriers au premier rang, vêtus de leurs habits d'apparat. Ils attendent : « Que nous veut la Robe-Noire ? » De part et d'autre, on échange quelques regards furtifs, mais... « Oh ! regardez donc cet amoncelle-

Les Chefs loyaux reçus par le Gouvernement fédéral à Ottawa. Au premier plan "Trois Taureaux", "Pied-de-Corbeau", "Corbeau-Rouge" et "Une tache", à l'arrière, le P. Lacombe et Jean L'Heureux.





ment de provisions. » Et sur les visages renfrognés, on voit s'épanouir un air de contentement. En silence, le missionnaire distribue ses cadeaux. On fume... Ça y est: tout le monde est heureux.

Voici le moment favorable!

— « Mes amis, dit le Père, j'ai la bouche ouverte et je vous prie de m'écouter. Vous ai-je jamais donné un mauvais conseil? »

— « Non, jamais ».

— « Est-ce que je ne suis pas votre meilleur ami? Est-ce que je ne l'ai pas toujours été? »

— « C'est vrai, Père. »

— « Eh bien! Ne faites pas de mal aux Blancs; laissez passer leur « Cheval-de-fer » à travers votre pays, et je vous promets, moi, un nouveau traité avec le Gouverneur, un traité qui vous récompensera.. »

A son tour, Pied-de Corbeau se lève Droit, solennel, il étend le bras, et fixant ses guerriers, il leur jette quelques mots brefs, autoritaires.

— « Jamais la Robe-Noire n'a trompé. Comprenez-moi. Je veux qu'on l'écoute. »

L'entreprise est sauvée, et avec elle la paix et l'avenir du pays. Tout cela était l'œuvre d'une vieille amitié celle du Père Lacombe et de Pied-de Corbeau.[7]

*
* *

[7] Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest, P Morice, Vol. II, p. 336. Aussi The Black-Robe Voyageur, Miss K. Hughes, p. 274.

Le P Lacombe d'après sa meilleure photo.

27 août 1883 quelle journée mémorable !

Au cours des dernières semaines, les travailleurs ont redoublé d'entrain et les rails atteignent maintenant la ville naissante de Calgary Plus de doute la civilisation est à nos portes. Les Blancs arrivent toujours plus nombreux. Et, le croiriez-vous ? même un petit journal vient au monde, abrité sous une tente Puis un jour, le Père Lacombe reçoit une dépêche

— « Je vous invite à venir dîner avec moi demain, dans mon wagon à Calgary Stephen »

La nouvelle secoue la petite ville Est-ce possible ? La merveille de l'époque dernière création du génie humain, s'en vient . Dans quelques heures le « Cheval-de-fer » sera ici.

Réunion joyeuse que ce banquet d'inauguration Autour de la table ont pris place les invités d honneur et les « gros bonnets » de la Compagnie du « Pacifique Canadien »· son président M Stephen, (le futur Lord Mountstephen), son collègue M. Donald Smith, qui ennoblit lui aussi deviendra Lord Strathcona William Van Horne R.B Angus, et le comte Hermann von Hohenlohe.

Les rires, les bons mots, les évocations du passé jaillissent de toutes parts. vrai tournoi de gaieté qu on se livre par-dessus les mets et les fleurs. Mais imagine-t-on un banquet sans discours ? M Stephen se lève. Après un court rappel de l'histoire du « Pacifique Canadien » de son esprit, de ses récents progrès, il hésite un moment, et, sa voix se faisant plus grave

— « Messieurs, dit-il à ses collègues. j ai le regret de vous offrir maintenant ma résignation comme président de notre compagnie »

Geste pour le moins étonnant. Pourquoi ? .. Que s'est-il donc passé ? Les directeurs se regardent s'interrogent. Non, ils ne sont nullement surpris. On peut même décou-

vrir, chez certains, un air de contentement. A son tour, l'un d'eux, M. Angus prend la parole :

— « Messieurs, dit-il, nous avons parmi nous un homme qui a rendu de grands services à notre Compagnie, à la Rivière-Rouge d'abord, et, encore tout dernièrement, ici, dans ce vaste pays des Pieds-Noirs. C'est grâce à son influence que nous avons pu poursuivre en paix notre entreprise. Je propose donc qu'en remplacement de M. Stephen, le Père Lacombe soit élu président du « Pacifique Canadien » pour la journée. »

Ces mots à peine lâchés, les applaudissements et les bravos des directeurs firent au missionnaire une joyeuse ovation. Surpris, touché par cette délicatesse, l'humble religieux sent sa gorge se serrer et, d'un geste machinal, sa main se crispe autour de sa croix d'Oblat. Il hésite :

— « Messieurs, dit-il, surmontant enfin son émotion, je vous remercie. Que pourrais-je ajouter ? »

Puis se tournant vers M. Stephen :

— « Quant à vous, dit-il finement, je vous nomme, à ma place, curé de la nouvelle paroisse de Calgary. »

— « Pauvres paroissiens de Calgary, fit l'ex-président, que je vous plains ! »

Et la fête se poursuit pleine de jovialité sous la présidence, cette fois, du Père Lacombe, qui, pour quelques heures, vient d'être placé à la tête du « Cheval-de-fer ». J'ai entendu raconter à quelques reprises, (l'anecdote est-elle authentique ?) que le « Président d'un jour », usant de son privilège, s'octroya sur-le-champ et à perpétuité un laisser-passer du « Pacifique Canadien ». Un fait demeure : toute sa vie, le missionnaire voyagea aux frais de la compagnie. Son laisser-passer libellé « Father Lacombe and Assistant » devint légendaire. Un jour le contrôleur du train découvre le fameux billet entre les mains de deux religieuses.

— « Mes sœurs, dit-il en plaisantant, j'aimerais bien savoir laquelle de vous deux est le Père Lacombe ? » Et il poursuit son chemin... Que pouvait-il contre son ancien « président » ?

L'entreprise avance toujours... Encore deux ans, et le chemin de fer, franchissant les Montagnes Rocheuses, atteindra Vancouver. Pour le Canada, l'événement est d'importance. Nos réseaux ferroviaires, joignant par un ruban d'acier toutes les provinces d'un océan à l'autre, apportent une certaine unité au pays, le progrès économique et une intense colonisation.

Et dans cette évolution le Père Lacombe tient une place unique. C'est lui qui, grâce à son prestige auprès des Pieds-Noirs, permit au chemin de fer « Pacifique Canadien » de terminer son vaste réseau. Qui oserait le nier ? Il a sauvé l'entreprise ! Aussi, le religieux Oblat mérite-t-il de figurer dans la galerie des anciens présidents du « Cheval-de-fer ».

CHAPITRE XI

« CALUMET DE LA PAIX »



Tandis que les sourds grincements du « Cheval-de-fer » réveillent à travers la prairie des échos neufs, signe de progrès, au loin, roulent d'autres grondements, mais ceux-là avant-coureurs de tempête... Les nuages s'amoncellent, des murmures s'élèvent, on s'inquiète. Comme à l'approche de l'orage, un calme lourd pèse sur le pays. Où l'éclair va-t-il frapper ?... Quand ?... Civilisation nouvelle, problèmes nouveaux.

Ce matin-là, le ministre de l'Intérieur, Sir Davis MacPherson, est assis à son bureau de travail, lorsque, s'ouvrant sans bruit, une porte rembourrée de feutre vert livre passage au visiteur : un prêtre (dans la cinquantaine), soutane défraîchie, serrant de la main droite son chapeau et un énorme parapluie. Un dépaysé, un intrus, direz-vous peut-être ? Mais vous êtes vite saisi par sa personnalité : une soyeuse chevelure d'argent rejetée en arrière retombe jusqu'au cou, maintien de gentilhomme, des yeux noirs au regard d'aigle, tout donne au religieux l'allure à la fois d'un cœur bon et d'une âme chevaleresque.

— « Père Lacombe ! » annonce le garçon de bureau, en présentant le visiteur.

A ce nom de Lacombe, le ministre redresse la tête, vivement intéressé. Ses yeux le fixent. N'a-t-il pas devant lui cette figure presque légendaire, dont tout le monde parle, même ses collègues du gouvernement, Sir John Macdonald et les autres, les magnats de la finance. Il le considère. Alors c'est donc lui le « Père Lacombe », la fameuse Robe-Noire, lui, l'idole des wigwams et le chef incontesté des prairies. Mais, en fait, est-il vraiment si puissant qu'on le dit ?

— « Père, avez-vous quelque problème qui intéresse mon ministère ? » interroge Sir David.

Et le religieux d'expliquer son cas. Oh ! rien de compliqué. Le développement de l'Ouest, la construction du Canadien Pacifique, l'arrivée de nouveaux colons, avec tout ce progrès on sera vite débordé. Et les terres que l'on a concédées de vive-voix au missionnaire pour fins de culte sont chaque jour menacées d'envahissement.

— « Monsieur, il est temps que votre ministère fasse quelque chose pour légaliser notre situation. C'est pour le bien de tous, colons aussi bien que missionnaires. »

Le ministre acquiesce d'un signe de tête. Oui, bien entendu, il est favorable. Mais il faudra patienter quelques jours... Routine administrative à respecter, voyez-vous.

— « Mon Père, de conclure avec amabilité Sir David, revenez un peu plus tard et, aucun doute, nous ferons droit à votre requête. »

Revenir ? ... La belle affaire. Comme notre civilisation a donc le tour de compliquer les choses ! Revenir ? ... Mais il est déjà sur place. Pourquoi ce délai quand le ministre peut sur-le-champ accorder l'autorisation ?

— « Non monsieur, rétorque avec calme le Père Lacombe, je ne puis quitter votre bureau avant d'avoir obtenu les garanties requises pour notre propriété. »

Le ton courtois mais ferme de ses paroles ne laissait aucune illusion à son interlocuteur.

— « Comprenez-moi bien, poursuit-il. J'ai voyagé des centaines de milles rien que pour régler cette seule affaire. Avec votre permission, j'attendrai. Surtout ne vous en faites pas pour moi, monsieur le ministre. Je suis habitué depuis longtemps à camper en pleine prairie, sur le plancher des cabanes partout... Je camperai ici en attendant mon titre de propriété. »

Et tout en jetant un regard de satisfaction sur le tapis moelleux du plancher, le Père Lacombe s'installe bien à son aise dans le fauteuil le plus confortable.

Déconcerté par tant d'aplomb, le ministre qui, d'un seul coup, vient de découvrir l'énergique personnalité du missionnaire juge préférable, pour une fois, de faire sauter les ficelles de l'administration. Il signe sur place une garantie formelle au Père Lacombe.[1]

*

* *

Tranquillisé sur ce point, le missionnaire aborde aussitôt un autre problème non moins pressant: l'éducation des jeunes. Ne faut-il pas, en effet, les adapter aux conditions nouvelles qui transforment la vie de l'Ouest ? Sans aide, que deviendraient-ils ? Le Père Lacombe s'en émeut. Depuis une dizaine d'années déjà, il s'intéresse à l'entreprise naissante. N'a-t-il pas dans ce but attiré sa sœur Christine vers l'Ouest ?

[1] The Black-Robe Voyageur, Miss K. Hughes, p. 282 sq.

Lui-même, malgré ses nombreuses occupations, que de fois ne s'est-il pas improvisé maître d'école ? Les écoles du lac Sainte-Anne, de Saint-Albert, d'Edmonton sont en grande partie dues à son initiative. Mais les conditions changent: la charité privée ne suffit plus à la tâche; il faut davantage. Fort de son expérience avec la vie publique, le Père Lacombe ira frapper en haut lieu. Et les pourparlers recommencent. Dans les couloirs du Parlement d'Ottawa, on voit à tour de rôle défiler tantôt la silhouette de Monseigneur Taché, à la démarche énergique, tantôt celle de l'humble évêque de Saint-Albert, ou bien le plus souvent la soutane râpée d'un missionnaire à longue chevelure blanche. L'assaut est définitif.

Écrivant de la Rivière-du-Loup, le 1er août 1883, à son ami le Père Lacombe, Sir John Macdonald, premier ministre, lui annonçait la bonne nouvelle :

« Pour ce qui a trait à la plus importante de ces (correspondances), l'établissement d'écoles industrielles chez les Indiens, je dois dire que toutes les difficultés ont été surmontées et que trois écoles industrielles seront établies — une protestante à Battleford où les édifices du gouvernement seront disponibles, et deux écoles catholiques romaines — une sous le patronage de l'Archevêque et l'autre de Monseigneur Grandin... »[3]

En 1884, l'école de Dunbow ouvre enfin ses portes sous le contrôle direct du Père Lacombe. Ah ! il faut bien l'avouer, les débuts ne furent pas faciles. Allez donc embrigader vaudrait mieux dire emprisonner une jeunesse habituée à la vie libre, aux grands espaces à tous les caprices d'une nature primesautière ! Quelle tâche et quelle gageure ! Un peu comme le cavalier qui tente de harnacher un poulain sauvage pour la première fois. Indiscipline, désertion, fracas d'éco-

[3] Idem p. 257. Les deux écoles approuvées étaient celles de Dunbow et Qu'Appelle.

liers, que de misères dans cette fondation ! Mais à la longue tout rentre dans l'ordre. Dunbow, première école industrielle de l'Ouest, rend témoignage, à sa façon, au courage, à la patience, aux visions justes du Père Lacombe.

*
* *

Mais un souci plus grave vient assombrir la vie du missionnaire. Cette fois, semble-t-il, le choc est inévitable. Lopin de terre, tracas du maître d'école pour le Père Lacombe ce ne sont là que bagatelles, à peine de quoi briser la monotonie quotidienne. Son inquiétude vient d'ailleurs.

Nous sommes au printemps de 1885. L'ancien village de tentes, Calgary, est devenu avec le flot des Blancs, une de ces petites villes typiques de l'Ouest : rue principale, avec son alignement de bicoques bâties à la hâte, auberges, boutiques aux chétives devantures. Et d'ordinaire çà et là quelques flâneurs, les longues charrettes chargées de marchandises, ou bien une monture résignée qui, tête baissée, attend patiemment son maître à la porte d'un cabaret.

27 mars. Ce soir, toute la population est surexcitée. On parle avec animation, on s'affaire. Des gardes vont et viennent, un fusil en bandoulière. Et au milieu de la rue, un corps de volontaires, fort de 104 hommes, reçoit ses consignes. Nul doute, de graves événements se préparent. Est-ce une expédition militaire, une bataille en perspective, une alerte ? Aux fenêtres, femmes et enfants surveillent avec des airs inquiets. Que se passe-t-il donc ?

C'est une vieille affaire. Depuis dix ans déjà qu'on harcèle le gouvernement canadien afin d'améliorer le sort des Métis de la Saskatchewan et des nations indiennes. N'est-il pas juste, après tout, de reconnaître le droit des premiers occupants ? A plusieurs reprises, Monseigneur Grandin

intervient. Il avertit, il intercède, il supplie les autorités d'agir. Incurie ou dédain, personne ne bouge. Que peuvent bien une poignée de Métis ou de sauvages contre la poussée du progrès ? La tension augmente. Après un séjour à Prince-Albert, effrayé de l'état des esprits, l'évêque lance un cri d'alarme au premier ministre :

« J'ai vu les principaux Métis de l'endroit, écrit-il, ceux que l'on pourrait appeler les chefs de file, et je suis peiné de constater qu'ils ne sont pas les plus coupables. Ils sont poussés et excités non seulement par les Métis anglais, mais encore par les habitants de Prince-Albert, personnes éminentes opposées au gouvernement qui espèrent en tirer profit.

« Il sera sûrement facile au gouvernement de supprimer ce genre de révolte, qui pourrait plus tard avoir de fâcheuses conséquences, car les Métis peuvent faire ce qu'ils veulent avec les Indiens.

« Combien de fois ne me suis-je pas adressé à Votre Honneur dans des lettres ou des entrevues sans rien recevoir que de belles paroles ! Je vous ai écrit sous leur dictée, les plaintes et les demandes de ces gens mécontents. De nouveau je vous adresse leurs griefs sous ce même pli.

« J'implore Votre Honneur de ne pas rester indifférent et d'agir de façon à arrêter le mal. »[8]

Donné en septembre 1884, cet avertissement aurait pu sauver la situation. Peine inutile. Ottawa fait de nouveau la sourde oreille.

Et les événements se détériorent. Riel, plus que jamais déséquilibré, accourt des Etats-Unis. Les réunions se multiplient. Critiques, énervement général. Les Métis et les Indiens s'ameutent.

C'est alors que la nouvelle parvient à Calgary : la Saskatchewan est en révolte. Tout peut se produire. Des agents

[8] Idem p. 295-296.

de Riel, apprend-on parcourent, pour les soudoyer, les tribus avoisinantes. Que feront les Pieds-Noirs ? S'ils allaient céder aux appels de leurs frères ?

Ce soir-là, d instinct, la population de Calgary se tourne vers le Père Lacombe

— « Père ne pouvez-vous pas intervenir auprès des Pieds-Noirs, les apaiser ? »

— « Allons, allons, c est ridicule ! Pied de Corbeau ne laissera jamais ses guerriers partir en guerre contre nous. Tout de même, j'irai Restez tranquilles. »

Le lendemain, une locomotive du « Pacifique Canadien » le transporte dans la région de Pied-de Corbeau C'est dimanche Mandé par un émissaire le vieux chef s'étonne de cette visite hâtive

— « Qu'y a-t-il Robe Noire, toi si tôt le matin ? »

— « Oh ! vois-tu, lui confie le missionnaire, je m ennuie à Calgary, loin de mes Pieds-Noirs. Je voulais te visiter »

Et les deux amis de causer amicalement. On parle de la vie au camp, de ci et de ça

— « Est-ce vrai, Père que les Métis et les Cris de la Saskatchewan tuent tous les Blancs ? »

La voix du vieux chef reste calme Chez lui, point de trouble secret, aucune émotion Il veut savoir tout simplement. A la suggestion du missionnaire tout le camp s'assemble guerriers au premier rang

— « Mes amis, dit le Père Lacombe vous avez appris la rébellion. Quelques-uns seulement ont été tués. Comme ils sont fous, les Cris, de vouloir exterminer les Blancs. Car, même si les Indiens remportent quelques victoires, les Blancs qui ont des armes très puissantes et de nombreuses armées, envahiront tout le pays. Et qui pourra les arrêter ? Ce sera comme les flots de la mer qui balaieront tout sur leur passage et les nations indiennes disparaîtront de la terre Je vous le

dis: suivez mes conseils et continuez de vivre en paix avec les Blancs... »

Impassible, Pied-de Corbeau écoute en silence les paroles de son ami. Et maintenant à lui de se prononcer. Que décidera-t-il ? Homme pondéré, il prend conseil de son entourage. Affaire de quelques instants. Pour aucun prétexte, le chef en donne sa parole d'honneur, la nation des Pieds-Noirs ne troublera la paix.

Le jour même, le Père Lacombe envoyait au premier ministre du Canada, cette dépêche rassurante. « Les Pieds-Noirs vous seront fidèles jusqu'à la fin. »

L'information parvint à Sir John MacDonald au moment où il tenait une réunion d'urgence de son cabinet. Chez tous, ce fut une explosion de joie et des applaudissements.

A quelque temps de là, Pied-de Corbeau, inspiré par le Père Lacombe, adressait au gouvernement un nouveau message de paix:

De Blackfoot Crossing, via Gleichen,

11 avril 1885

« En mon nom et en celui de mon peuple, je désire vous expédier pour la grande reine-mère, les paroles que j'ai dites devant le gouverneur à une assemblée tenue ici, à laquelle les chefs mineurs et tous les jeunes gens étaient présents. Nous sommes déterminés et avons agréé de rester loyaux à la reine. Nos jeunes gens iront travailler sur les *réserves;* et ensemble, nous cultiverons la terre autant que nous le pourrons. Nous espérons que le gouvernement nous aidera à vendre les produits que nous ne pourrons pas consommer. Si quelques indiens viennent sur notre *réserve* nous demander de nous unir à eux dans la guerre, nous les congédierons.

« Les paroles que je vous ai envoyées par le Père Lacombe, je vous les envoie de nouveau: nous serons loyaux à notre reine quoi qu'il arrive.

« Je garde une copie de tout ceci, et, quand les troubles seront passés, je l'aurai pour la montrer aux officiers de la reine entre les mains de qui nous laissons maintenant notre avenir. »

Pied-de-Corbeau [1]

Muni d'un blanc seing du premier ministre, le Père Lacombe, grâce à son merveilleux prestige, venait d'épargner au pays une catastrophe presque certaine.

Dans le même temps, en Saskatchewan, la rébellion se poursuit. Le lac au Canard, l'Anse-aux-Poissons, Batoche sont le théâtre de batailles sanglantes. Au village du lac la Grenouille, deux missionnaires Oblats, les Pères Fafard et Marchand, sont massacrés le Jeudi-Saint. Et le malaise se répand toujours; il court, saute de place en place, gagne de nouvelles réserves. Un véritable feu de prairie ! Qui pourra le maîtriser ?

Les Pieds-Noirs en paix, un nouveau cri d'alarme parvient au Père Lacombe. Cette fois, l'orage gronde autour d'Edmonton. Et toutes sortes de rumeurs circulent. Riel, dit-on, s'en vient. Riel ? A ce seul nom, les Indiens s'agitent et les Blancs fuient; on prétend même que les Métis vont attaquer le paisible hameau de Saint-Albert.

En hâte, le Père Lacombe accourt. Il trouve Monseigneur Grandin dans un profond abattement. Comme il fait pitié à voir ! Il voudrait aller pacifier les Indiens, mais à la suggestion du gouvernement, qui juge sa présence plus nécessaire ici, il demeure au milieu des siens. Et l'inquiétude le ronge. Hélas ! qu'arrivera-t-il de la petite chrétienté ?

— « Je vous en prie, Monseigneur, soyez bien tranquille. Tout s'arrangera. »

Ayant rassuré son évêque, le Père Lacombe décide de se rendre sur-le-champ au point névralgique du malaise. la

[1] Idem p. 298-302. Voir aussi Mémoires par une Sœur de la Providence, p. 350-353.

réserve de la Montagne d'Ours (aujourd'hui Hobbema). Le village avait été pillé; les jeunes avaient exécuté quelques danses de guerre mais ils avaient été arrêtés par les plus anciens. Et Peau-d'Hermine, le chef, est tout heureux de faire part de ses désirs de paix à la Robe-Noire. Bien plus, il veut assurer de ses bonnes intentions le Major Strange, campé non loin de là.

Le Père Lacombe et le chef se mettent en route. Mais il fait déjà nuit lorsqu'ils arrivent au camp.

— « Qui va là ? » crie la sentinelle.

L'obscurité est si complète qu'on ne voit rien de part et d'autre. Comment se faire reconnaître ? Et les visiteurs ignorent le mot de passe.

— « Père Lacombe » répond le missionnaire.

La sentinelle s'écarte et lui livre passage. Ici, comme ailleurs, le nom du missionnaire, semble-t-il, possède un pouvoir magique. Et pour cause... Ce soir, (quelle singulière coïncidence !) « Lacombe » est le mot de passe du 65e régiment.

En mai, la rébellion écrasée, tout rentre dans l'ordre. On connaît le dénouement de cette triste page de notre histoire: les cris de vengeance de l'Ontario, les chefs insurgés jetés en prison, Riel pendu. Restait pour notre pays à panser ses plaies.

Une fois de plus le Père Lacombe intervient. Le sort de ses pauvres Indiens l'attriste. Sont-ils si coupables après tout ? Leurs plaintes n'étaient-elles pas justifiées ? Et s'il y eut des abus, ne pourrait-il y avoir un pardon ? Au début de 1886, on trouve le missionnaire à Ottawa, où, appuyé par Monseigneur Taché, il plaide et obtient l'amnistie des rebelles.

Quelle fête à son retour dans l'Ouest ! Aussitôt descendu du train, il court au pénitencier de Winnipeg apporter la bonne nouvelle. Tous l'entourent, se pressent autour de

lui. Il y avait là Gros Ours, Faiseur-d'Enclos et une dizaine d'autres.

— « Vous êtes libres, leur dit-il vous pouvez retourner dans la plaine. »

Libres ? Est-ce possible ? C'est alors une vraie scène d'enfants. Les captifs poussent des cris de joie s'embrassent, gambadent sous les yeux amusés du missionnaire, qui sourit à leur bonheur. Le midi le Gouverneur de la prison les convie à un banquet et à chacun il offre un présent. Rancœur, souffrance captivité tout tombe dans l'oubli. Et maintenant, en route vers la prairie. Sous la tutelle de leur grand ami la Robe-Noire les malheureux vaincus rentrent dans leurs foyers. C'est la défaite, mais c'est aussi la paix définitive. Nous venons d'assister au dernier acte de l'affaire Riel. Le rideau tombe sur une époque.

Cette même année le premier ministre du Canada Sir John MacDonald, portant jugement sur le rôle du Père Lacombe et de ses confrères Oblats, déclarait dans un discours prononcé en Angleterre « La police morale par excellence dans le monde on la trouve chez le clergé du Canada français »[5]

Beau témoignage sans doute. Mais le premier ministre veut rendre un hommage encore plus tangible à cette œuvre de paix. Rien ne sera épargné. Il offre au Père Lacombe et aux chefs indiens demeurés loyaux, une réception officielle dans la capitale. Quel spectacle ! Jamais encore on n'a rien vu de pareil. Partout où les Chefs Pied-de-Corbeau, Trois-Bœufs Corbeau-Rouge dans leurs costumes d'apparat déambulent avec l'humble Robe-Noire, les curieux se pressent. Les hôtels offrent leurs meilleures chambres et les théâtres les premières places. Eberlués, craintifs même, les Indiens se serrent d'instinct contre le missionnaire.

[5] The Black-Robe Voyageur, Miss K. Hughes, p. 308, note 1.

— « Père, ne nous abandonne pas, reste avec nous. »

Force est pour le Père Lacombe de « camper » avec eux dans leur chambre d'hôtel.

Et les réceptions se succèdent. Au Parlement, à la résidence du Gouverneur général, à l'Archevêché les visiteurs sont accueillis à bras ouverts, louangés, banquetés. Puis ce fut au tour de Pied-de Corbeau. Chez lui, quelle noble prestance. Avec des gestes de grand seigneur, et des expressions pittoresques, il envoûte son auditoire. Et quand vient le moment de conclure, plaçant sa main sur l'épaule du Père Lacombe

« Cet homme, dit-il, il est notre frère — pas seulement notre Père, comme l'appellent les Blancs, — mais notre frère. Il est un de notre nation. Quand nous pleurons, il s'attriste avec nous; quand nous rions, il se réjouit avec nous. Nous l'aimons. Il est notre frère. »

A l'occasion le magnanime chef Pied-Noir sait donner aux Blancs de salutaires leçons. C'est à Montréal, à la soirée de clôture d'une kermesse. Sur la scène, Pied-de Corbeau fier, silencieux, écoute les paroles aimables que lui adressent ses frères, les Visages-Pâles. Parfois, un hochement de la tête, un léger grognement d'approbation. Et voici qu'en signe d'amitié là devant lui, on vient déposer un faisceau d'armes et des munitions. Le vieux chef regarde, on voit une moue dédaigneuse au coin de la lèvre. Inutile de s'illusionner il est déçu.

— « Non, dit-il, et sa main fait un geste réprobateur; je ne veux pas de vos fusils. Moi je ne suis pas ici pour faire la guerre ni pour me défendre; car vous êtes mes amis. Je n'ai pas même un couteau pour me protéger. Gardez donc vos armes. Nous en avons beaucoup dans notre pays. »

Que répondre à cette harangue ? Les assistants se regardent, interloqués. Pied-de-Corbeau n'a-t-il pas raison après tout ? Un moment d'hésitation, le temps de se ressaisir, et

voici que des châles, des bibelots, toutes sortes de présents s'empilent sur la scène. La figure du vieux chef s'épanouit dans un large sourire.

Et maintenant, le « Cheval-de-fer » du « Pacifique Canadien » emporte les voyageurs vers l'Ouest. Les yeux rivés à la fenêtre, le chef et ses compagnons voient défiler les paysages. Quel changement ! Ces prairies, il n'y a pas vingt ans, c'était encore leur domaine incontesté. Espaces sans fin, pays de liberté, terres de chasses abondantes. Que tout cela est loin déjà ! Plus de buffalos ! Les camps de wigwams ont été refoulés sur les « réserves ». Ici et là, comme des champignons, ont surgi à leur place des villages de cabanes. Partout, c'est le Blanc qui domine. Pied-de-Corbeau reste songeur.

De retour sous la tente, que de fois, à la veillée, les chefs indiens évoquent le souvenir de leur longue randonnée. Que de merveilles au pays des Blancs ! Que d'étonnantes « médecines » dans leurs villes ! Et que de foules ! On raconte la réception chez le grand chef du Canada, au milieu des fleurs, de l'or et des brillantes lumières. Mais soudain, Pied-de-Corbeau se tait... Longtemps, il demeure silencieux. A quoi songe-t-il ? Revoit-il ses terres envahies ? Sur ses traits on peut saisir comme un voile de tristesse. Sans doute, la nostalgie des anciens jours.

Les années passent. Le Père Lacombe poursuit toujours son travail d'évangélisation. Quel zèle dévorant ! Quel enthousiasme de jeunesse ! Pourtant il atteint déjà la soixantaine. Attaché à la cure de Calgary, (expression plaisante, quand il s'agit du Père Lacombe), on le retrouve partout. Il court les missions des Pieds-Noirs et des Piéganes, jusqu'au Montana. Quêteur contre son gré, il accompagne Monseigneur Grandin dans une tournée de propagande. En 1889, il prend part au premier concile de Saint-Boniface en qualité de promoteur. Rien ne l'arrête. Il s'intéresse tou-

jours à son école de Dunbow; à force de démarches et de pressions, il réussit à fonder le premier hôpital chez les Pieds-Noirs; il remue ciel et terre pour obtenir des religieuses hospitalières, s'occupe encore de colonisation, parcourt Québec et les Etats-Unis de l'est, organise des excursions vers l'Ouest, prêche, se dépense, se donne sans compter.

Par-dessus tout, le Père Lacombe reste « Ars-oskitsi-parpiw » (L'Homme au bon cœur). Son plus grand plaisir: faire des heureux. Au loin, dans ses voyages, il pense souvent aux siens. Et il revient les bras chargés. Un ostensoir pour un confrère, un chemin de Croix à un autre; une lanterne magique et des images du Nouveau Testament pour un missionnaire chez les Indiens. L'Eglise de Banff reçoit une cloche de Philadelphie; celle de Calgary une peinture italienne. Et son compagnon donc! le Père Legal, comme il le gâte: selle neuve, lessiveuse, l'Histoire de l'Eglise en quatre volumes et (est-ce plaisanterie?) un réveille-matin.

Les voyages du Père Lacombe lui procurent aussi le plaisir de revoir ses amis. A Montréal, au cours d'une réception chez Sir Donald Smith (le futur Lord Strathcona), il passe des heures agréables en compagnie de Sir William Van Horne, Lord et Lady Aberdeen et quelques autres personnages de marque. Quel cercle huppé direz-vous? Ne vous inquiétez pas. La Robe-Noire se sent aussi à l'aise que dans un camp, en train de faire « grande chaudière » avec ses pauvres Indiens.

Avril 1890. Un deuil vient attrister le cœur du Père Lacombe: la disparition de son vieil ami Pied-de-Corbeau. Deux jours avant sa mort, il reçut le baptême. Ses funérailles furent des plus simples: mélange de rites catholiques et d'anciennes coutumes sauvages. A la porte de sa tente on abat son cheval favori. Puis, revêtu de ses habits de grande fête, le vieux chef est déposé en terre. Avec lui

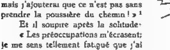
disparaît la dernière des grandes figures indiennes de nos prairies.

Pied-de-Corbeau n'est plus. Mais l'Histoire, gardienne jalouse, conserve son souvenir intimement lié à celui de son meilleur ami, « Ars-okitsiparpiw ». Il me semble les apercevoir là-bas quelque part au pays des grandes plaines que ferment, dans le lointain les cimes de neige des montagnes. Et le vent qui se joue dans les hautes herbes, vient parfois ébouriffer leurs chevelures. Le jour tombe. Assis côte à côte à l'entrée d'un wigwam, les deux amis, l'un portant son plumet et l'autre sa robe noire fument en silence le calumet de la paix.

CHAPITRE XII

DANS LA MÊLÉE SCOLAIRE

Encore quelques années de plus, qui viennent alourdir les pas du missionnaire et saupoudrer de neige sa noble chevelure. Le Père Lacombe approche de ses 70 ans. A cet âge, n'est-ce pas, on mérite bien un peu de repos. Le repos ?.. Allez-y voir !



« Mon cher ami, sur le chemin ... toujours sur le chemin... Quel commerce ! Hier, j'arrivai d'en bas de Québec et ne me suis arrêté que quelques instants à l'évêché. Je pars pour Rimouski. Voyez la vie que je mène ! Mais, me direz-vous, tout cela conduit au ciel ! Sans doute, mais j'ajouterai que ce n'est pas sans prendre la poussière du chemin ! » [1]

Et il soupire après la solitude.

« Les préoccupations m'écrasent; je me sens tellement fatigué que j'ai formé le projet d'une vie solitaire pendant quelque temps. Si Monseigneur veut bien me le permettre, c'est au pied de la côte de Pincher Creek que j'établirai mon ermitage. » [2]

---

[1] Le Père Lacombe, par une Sœur de la Providence, p. 389.
[2] Lettre au P. Legal, Idem.

Est-il sérieux ? En tout cas, chez lui, pas de demi-mesure.

« Pour éviter la tentation de faire des voyages, écrit-il, j'ai envoyé mes chevaux à Monsieur Gravel. C'est ce qu'on appelle « brûler ses navires ». »[3]

Et un beau dimanche de mai on le retrouve, dans sa retraite, seul. Tout seul, avec son chien et son chat. Sur une feuille dont l'en-tête porte « Ermitage de Saint-Michel » il écrit :

« Me voilà de nouveau ermite. Je voudrais bien que les farceurs qui ne prennent pas la chose au sérieux puissent voir aujourd'hui dimanche, mon ermitage pendant quelques instants seulement.

« Seul, sur le sommet de ma colline, avec mon chien et mon chat, je me dis à moi-même : Est-ce ainsi que l'on est ermite ?

« J'entre dans l'église pour visiter mon seul voisin qui est aussi mon bon Sauveur. Je récite la prière des ermites. Je dis mon rosaire, je médite, j'adore le souverain du ciel et de la terre renfermé dans la petite hostie blanche du tabernacle, et personne ne vient troubler ma méditation. Dites : n'est-ce pas là être ermite ? Pourquoi dites-vous maintenant qu'il n'y a plus d'ermite ?... »[4]

Mis au courant de son projet, Monseigneur Taché lui écrit et plaisante :

« Des profondeurs de la solitude et du silence, je vous salue ! ... Oui, je vous salue en me servant du mot d'ordre de votre institution : « Frère, on est ermite ou on ne l'est pas. »

Et il signe : « Frère Alexandre, de l'Observance de Pincher Creek. »

[3] The Black Robe Voyageur, Miss K. Hughes, p. 335.
[4] Le Père Lacombe, par une Sœur de la Providence, p. 399.

Est-ce fadeur de la cuisine, ennui peut-être ou simplement besoin de se donner, la solitude de l'ermite, les circonstances aidant, ne dure guère. Et c'est l'Archevêque de Saint-Boniface lui-même qui arrache le Père Lacombe, son frère, à son ermitage.

Que lui veut-il donc ?

A l'affaire de Riel qui vient de se terminer de façon tragique, succède une autre période tourmentée de notre histoire. Comme en un violent tremblement de terre tout le pays en est ébranlé. C'est que l'enjeu s'enracinant dans la constitution même de notre pays touche à nos droits les plus sacrés, la survie de nos écoles de l'Ouest.

Et de nouveau, le Père Lacombe est appelé à intervenir.

*

* *

Retraçons brièvement les faits. Pour bien comprendre le problème, il nous faut remonter au début du régime confédératif. En 1867, quatre provinces canadiennes s'unissent pour former un nouvel état politique. Le pacte (article 93) garantit les droits des minorités dans chaque province. En voici le texte :

« La législature aura le droit exclusif de légiférer sur l'enseignement dans les limites et pour la population de la province, sous la réserve et en conformité des dispositions suivantes :

« 1° Ses lois ne devront aucunement porter préjudice aux droits ou avantages que la loi, au moment de l'union, conférera à une classe particulière de personnes relativement aux écoles confessionnelles. »

Advenant violation de ces droits, le même article 93 donne au Parlement fédéral le droit d'intervenir pour remédier à la situation.

« 4° .. Le Parlement du Canada pourra, selon que les circonstances l'exigeront, adopter des lois remédiatrices propres à assurer l'exécution des dispositions du présent article. »[5]

De même l'article 133. Dans l'esprit des Pères de la Confédération, il devait assurer l'égalité linguistique aux deux groupes ethniques, français et anglais. Ainsi l'interprétèrent Sir John Macdonald, Charles Tupper, George-Etienne Cartier et tant d'autres.[6]

Textes trop élastiques, un peu flous inachevés; s'ils comportent certaines spécifications, elles sont destinées surtout, semble-t-il, à protéger la minorité anglo-protestante du Québec. La loi mentionne en toutes lettres que, dans cette province, l'anglais a droit de cité comme le français. Ironie du sort ! D'un article protecteur de l'anglais, des esprits étroits, fanatiques, allaient bientôt faire, en dehors du Québec, un article spoliateur du français. Sir John Macdonald avait pourtant déclaré

« ..Les délégués de toutes les provinces ont consenti à ce que l'usage de la langue française formât l'un des principes sur lesquels serait basée la Confédération »[7]

*

* *

1870. La Confédération canadienne agrandit ses cadres. Cette année-là, après entente avec le gouvernement impérial de Londres, tous les territoires du Nord-Ouest passent sous la juridiction du Canada. D'abord, le 12 mai, le Manitoba devient la cinquième province de la Confédération, et le 23

[5] Histoire du Canada par les textes, (Montréal 1952), par Brunet, Frégault et Trudel, p. 200.

[6] Canada, réalités d'hier et d'aujourd'hui, Jean Bruchési. Ch. X. Voir aussi Histoire du Canada français, Lionel Groulx. Vol. IV, p. 77 et suivantes.

[7] Histoire du Canada français, Lionel Groulx, Vol. IV.

juin suivant, les autres territoires de l'Ouest passent sous la tutelle du parlement fédéral, avec leur administration propre.

Quelle situation ces deux nouveaux corps juridiques font-ils aux citoyens catholiques et français ? Débuts heureux : respect du pacte confédératif : au Manitoba comme dans les territoires du Nord-Ouest, les écoles catholiques et la langue française sont officiellement reconnues.

Les articles 22 et 23 de l'Acte du Manitoba reproduisent à peu près textuellement les articles 93 et 133 de la constitution canadienne.

Quant aux Territoires du Nord-Ouest, toute une série de documents légaux établissent nettement les droits de la religion et du français : loi de 1875 approuvant les écoles séparées, catholiques ou protestantes, loi de 1877, mettant le français sur un pied d'égalité avec l'anglais; ordonnance scolaire de 1885 organisant un système d'écoles semblable à celui de Québec.[8]

Que pouvait-on demander de mieux ? Régime de courte durée : les politiciens vont bientôt intervenir et, avec eux, on en verra de belles. Ambitions personnelles, influence des loges maçonniques, promesses trompeuses, lâchetés, trahisons... C'est une des pages les plus tristes de notre histoire.

En 1888, grâce aux promesses de l'honorable Thomas Greenway, premier ministre et de Joseph Martin, Procureur général, les libéraux s'emparent du pouvoir au Manitoba. On garantissait « de laisser intact le régime des écoles séparées et l'usage officiel de la langue française. »[9] Sur ce point, les déclarations assermentées du Père Allard, Oblat, et de M.

---

[8] Voir sur ce sujet, la brochure « Les Ecoles du Nord-Ouest », Henri Bourassa, p. 9 et suivantes et « L'enseignement français au Canada », Lionel Groulx, Vol. II, Ch. 3 et 4.

[9] Vie de Mgr Taché, par Dom Benoit, Vol. II, p. 641. Sur ce sujet, les Chapitres LVII, LVIII et LXII donnent tous les détails de la lutte scolaire.

Alloway, banquier, tous deux présents lors des promesses, restent irréfutables. Ce qui n'empêcha pas les politiciens de renier effrontément leurs paroles. Et la spoliation commence : « Le 12 juillet 1889 Greenway confisque une somme de $13,879 dollars appartenant à la section catholique du Bureau de l'Education. Et, au mois d'août, un Irlandais catholique, M. D'Alton MacCarthy vint de l'Ontario prêter main-forte à Greenway. »[10]

Ce MacCarthy, déçu dans ses ambitions (il convoitait le Ministère de la Justice à Ottawa), repoussé d'Ontario par M. Mowat, résolut de se venger en s'attaquant aux minorités catholiques et françaises de l'Ouest. Il s'érige grand pontife de la persécution.

Alors la lutte s'engage. Ce ne sera pas long. Coup sur coup, à la session qui s'ouvre le 30 janvier 1890, la Législature du Manitoba abolit les écoles catholiques, l'usage du français et cinq fêtes religieuses reconnues comme légales.

Dans le même temps, une bataille identique se poursuit sous H. Haultain, à la Législature du Nord-Ouest. MacCarthy est encore à l'avant-poste. En 1891, il fait voter à Ottawa une loi qui permet l'abolition du français. L'année suivante, une Ordonnance (art. 83) dépouille les catholiques de leurs écoles. Mais ici, quelle générosité ! On veut bien permettre une demi-heure d'enseignement religieux à la fin de la classe, de même qu'un cours primaire en français.

En trois ans, tout est consommé. « Le nombre cette massue des régimes constitutionnels écrasa toutes les résistances. »[11] Que reste-t-il de nos droits scolaires ? Le monument que les Pères de la Confédération avaient cru ériger pour les générations à venir, gît en pièces sur le sol, fracassé, démoli, brisé sous les coups des démolisseurs.

---

[10] Dictionnaire du Père L. Lejeune, Vol. II, p. 231, article Instruction publique.
[11] Vie de Mgr Taché, Dom Benoît, p. 654.

Une lueur d'espoir subsiste : le véto fédéral. Et c'est de ce côté que se tournent les catholiques. La lutte va maintenant se porter dans la capitale du pays. On demandera le désaveu des lois spoliatrices.

Vieilli, malade, épuisé par les labeurs, Monseigneur Taché demande l'appui de son ancien Vicaire général. Qui mieux que le Père Lacombe pourrait réussir ? Son doigté, sa réputation, ses états de services, autant d'atouts qu'il a en mains. Et les coulisses du Parlement, comme il les connaît ! A 66 ans, le vieil ermite quitte donc Pincher Creek. Adieu chien, chat, colline !

Janvier 1893 : on retrouve le Père Lacombe dans la capitale canadienne. Qu'y vient-il faire ? Coup sur coup les catholiques du Manitoba ont essuyé trois défaites : la loi spoliatrice a reçu la sanction royale ; le gouvernement fédéral refuse de la désavouer, les tribunaux donnent raison aux persécuteurs. Reste une dernière planche de salut : l'appel au Gouverneur général en Conseil. La cause est entendue le 21 janvier 1893.

Un journal de Toronto, « The Empire » en donne le lendemain un compte-rendu :

« Ce fut une scène historique qui s'est déroulée hier à la Chambre du Conseil Privé ; historique parce que, pour la première fois dans l'histoire du Dominion, un appel était entendu par le Gouverneur-en-Conseil, selon les stipulations de la section 93 de l'Acte de la Confédération. Tous les principaux journaux du pays y avaient délégué leurs représentants, et l'on comptait une douzaine de personnes représentant le public canadien. Parmi les notables de l'extérieur se trouvait le Rév. Père Lacombe, le fameux missionnaire du Nord-Ouest... » [12]

Les catholiques auront-ils, cette fois, gain de cause ? La question traîne en longueur. Enfin le 31 juillet, décret

[12] The Black Robe Voyageur, Miss K. Hugues, p. 337

ministériel. Hélas ! nouvelle déception. La cause est référée à la Cour Suprême. Le prétoire, toujours le prétoire !

Courageux, inlassable, Monseigneur Taché continue la lutte. Il encourage, dirige, conseille la résistance. Il multiplie les lettres, les écrits de toutes sortes. Brochures sur l'éducation, sur le caractère protestant des écoles. Histoire des écoles du Manitoba. Mémoire sur le problème scolaire du Nord-Ouest. Et les démarches à entreprendre ? Il est trop malade pour quitter sa demeure.

— « Père Lacombe, voulez-vous m'aider ? »

— « Avec plaisir, Monseigneur. »

Le Père Lacombe travaillera dans l'ombre de l'Évêque; il sera son bras droit. Au début de 1894, il se rend dans l'Est, surveiller l'impression du Mémoire sur les écoles. Puis ce sont des courses sans nombre, entrevues avec tous les Évêques, visite à Ottawa, négociations discrètes. Le 1er avril, il fait part de ses impressions au Père Legal :

« Imaginez, je quitte demain soir pour Saint-Boniface avec l'évêque de Valleyfield et son secrétaire. J'ai vu tous les évêques de Québec et avec Monseigneur Grandin, j'ai décidé Nos Seigneurs à embrasser notre cause. C'est sérieux. Le Mémoire dont j'ai fait imprimer des milliers d'exemplaires en français et en anglais fait sensation. C'est un coup de foudre pour le gouvernement. » [15]

Arrivé à Saint-Boniface le 5 avril, le missionnaire, quelques jours plus tard, reprend le chemin de l'est, porteur d'un autre fameux document. « Le Père Lacombe s'en alla d'évêché en évêché, portant la pétition rédigée à Saint-Boniface, tous les évêques du Canada, au nombre d'une trentaine, donnèrent leur signature. Mgr Taché écrit le 16 mai 1894 à son intime confident de Saint-Albert, dans une lettre qui sera la dernière : « Notre cher ermite doit partir ce soir de Mont-

[15] Idem, p. 346.

réal. Il a certainement bien mérité et accompli bonne besogne. L'épiscopat canadien, sans une seule exception, a signé notre requête, et ce document ne devra pas manquer de produire de bons résultats. »[14]

Les événements se bousculent. De retour dans l'Ouest, le Père Lacombe accompagne le Supérieur général des Oblats dans une tournée. Le 22 juin mort de Monseigneur Taché, qui précède de quelques mois le décès subit du premier ministre Thompson. En juillet, le Père Lacombe est nommé à la cure de Saint-Joachim d'Edmonton:

« Me voilà curé ! écrit-il. Quel poste pour mes cheveux blancs ! Ma résidence n'est ni plus ni moins que l'hôtel du diocèse... »

Il retrouve, non loin de là son ancien maître de noviciat au lac Sainte-Anne qui, après un demi-siècle d'apostolat, abandonne enfin sa vie de labeurs, ses courses, son menu de viande sèche et de poisson, pour une vie paisible à l'évêché de Saint-Albert. Et le Père Lacombe de noter avec une pointe d'ironie

« Le Père Rémas vit dans une retraite absolue à Saint-Albert, comme un rat dans un fromage. »

* * *

A 67 ans, le nouveau curé de Saint-Joachim, lui, ne songe pas encore à se retirer « dans un fromage ». Déjà, dans son ermitage de Pincher Creek, il a conçu (le croiriez-vous ?) un nouveau projet. Son rêve ? Fonder une colonie, genre « réserve indienne », où les Métis pourraient obtenir un lopin de terre gratuit, s'adonner à la culture, à l'élevage des animaux, établir des écoles industrielles où se formerait la jeunesse. Pas de meilleur moyen, pense le missionnaire, pour

[14] Vie de Mgr Taché, par Dom Benoit. Vol. II, p. 790.

éloigner les Métis des embûches de la civilisation et en même temps assurer leur subsistance, eux qui végétaient un peu partout dans la prairie

A l'œuvre, donc ! Et de nouveau, voilà le Père Lacombe sur la route. Il remue ciel et terre, frappe à toutes les portes : Monseigneur Grandin, ses relations politiques d'Ottawa, le premier ministre, Sir Mackenzie Bowell, jusqu'à ses amis vice-royaux, Lord et Lady Aberdeen. Qui oserait lui refuser ? Il y met tant d'insistance et tant de cœur aussi. Son plan approuvé, il reçoit en cadeau du gouvernement fédéral une « réserve » de 144 milles carrés. Comme il est heureux ! Depuis si longtemps qu'il rêve à cette « Rédemption des Métis »...

Il forme aussitôt un syndicat administratif, lance un manifeste à tous les Métis de la prairie et confie à un confrère, le Père Thérien, Oblat, le soin d'ouvrir et de diriger la mission. Quant à lui, encore une fois il se fera quêteur ! Et de l'Ouest à l'Est le Père Lacombe va et vient, pèlerin inlassable...

L'entreprise ne connut pas le succès espéré. Ouverte en 1896, la colonie de Saint-Paul des Métis ne comptait, deux ans plus tard, que 32 familles. Puis le malheur frappa ! « Une fois les feux de prairies faillirent tout anéantir ; une autre fois la grêle ravagea toute la moisson qui était l'unique moyen de subsistance. Enfin, le 15 janvier 1905, un incendie détruisit sa grande et belle école construite depuis deux ans... C'était la fin d'une œuvre. »[15]

D'autres besognes sollicitent aussi le Père Lacombe. N'a-t-il pas, grâce à ses informations précises, aidé les ingénieurs du « Pacifique Canadien » à faire le tracé de la nouvelle voie Calgary-Edmonton : Wetaskiwin, Ponoka, Otaskawan ; c'est lui-même qui, à l'invitation de Sir Van Horne,

---

[15] Missions de la Congrégation des O.M.I. (mars 1931), p. 89.

désigne les divers points d'arrêt. Mais le président du chemin de fer se réserve une décision « Je veux une gare Lacombe »

Nous sommes en 1895. Le missionnaire est débordé... Aménagement de son nouveau presbytère, construction de l'hôpital des Sœurs Grises, colonie des Métis, question des écoles. Et voici que la tourmente le jette dans une querelle municipale. Avouons-le: entre les habitants de la ville naissante c'est une chicane de famille due à la paisible rivière Saskatchewan qui sans même s'en douter, sépare la petite colonie en deux clans. C'est une guerre de positions. Parvenu à la rive sud le Canadien Pacifique décide d'en rester là, exigeant que son terminus devienne le centre des affaires. Sur l'autre rive, le petit village né près du vieux Fort se retranche dans son orgueil et refuse, lui aussi, de bouger. Qui l'emportera ? Si on construisait un pont ? Solution bien simple ! . Mais personne, ni la compagnie, ni le village, ni le gouvernement fédéral ne veut en faire les frais. Reste un dernier espoir: l'influence du Père Lacombe. N'a-t-il pas déjà obtenu un pont pour Calgary ?

— « Père Lacombe, la ville d'Edmonton a besoin de vous ! »

Le missionnaire se prête de bonne grâce et, en compagnie du maire, se rend à Ottawa. Lacombe: le mot de passe magique. Partout, les portes s'ouvrent comme par enchantement; on regimbe bien un peu, mais enfin, (vous avez deviné juste) le Père revient avec son pont.

Et maintenant sur la scène canadienne les événements se corsent. Cette même année le 21 mars, le gouvernement fédéral, par son « Arrêté réparateur », intervient dans la question scolaire du Manitoba. Le Cabinet Greenway refuse de se soumettre. 27 juillet 1895: nouveau décret fédéral, nouveau refus. Clifford Sifton, Procureur général de la province, demande « que la proposition d'établir, sous quel-

que forme que ce soit, un système d'écoles séparées, soit positivement et définitivement rejetée. »[16]

C'est dans une atmosphère d'énervement et de tension que, le 2 janvier 1896, s'ouvre la session du Parlement canadien. Au programme, une loi réparatrice. Dès les premiers jours, sept ministres anglais démissionnent. Eux aussi s'opposent aux écoles séparées. Le gouvernement décide d'aller quand même de l'avant. Monseigneur Langevin, le nouvel évêque de Saint-Boniface, appuie par une dépêche le projet de loi

« Au nom de la minorité catholique du Manitoba, que je représente officiellement, je demande à la Chambre des Communes d'adopter le bill réparateur dans son entier tel qu'il est aujourd'hui amendé. Cette mesure sera satisfaisante à la minorité catholique, qui l'accepte comme un règlement substantiel et final de la question scolaire suivant la Constitution. »[17]

De son côté, le Père Lacombe intervient. Il adresse à Sir Wilfrid Laurier, chef du parti libéral, une lettre personnelle qui, contre son attente, va soulever une violente polémique. Il écrit

Montréal, le 20 janvier 1896.

Hon. Wilfrid Laurier, M.P., Ottawa,

Mon cher monsieur,

A ce moment critique de la question des écoles du Manitoba, permettez à un vieux missionnaire, aujourd'hui repré-

[16] L'enseignement français au Canada, Lionel Groulx, Vol. II, p. 107
[17] Histoire de l'Eglise catholique dans l'Ouest, P. Morice, Vol. III, p. 88.

Lord Strathcona et le P. Lacombe dans les jardins du gouvernement de l'Alberta en 1909.

Vue de Pincher Creek; à droite, l'Ermitage Saint-Michel.

L'Ermitage.





sentant des évêques de notre contrée dans cette cause qui absorbe tous les esprits, de faire appel à votre foi à votre patriotisme et à votre sens du droit et de vous demander de prendre en considération notre humble requête.

C'est au nom de nos évêques, de la hiérarchie et de tous les Canadiens catholiques que nous demandons au parti dont vous êtes le chef de nous aider à régler la fameuse question, et ce en votant l'ordonnance récursoire avec nous et avec le gouvernement.

Nous ne vous demandons pas de voter pour le gouvernement mais pour l'ordonnance qui nous rétablira dans nos droits dans la forme sous laquelle elle sera présentée dans quelques jours devant la Chambre Je considère ou plutôt nous considérons tous que cet acte de courage de bonne volonté et de sincérité de votre part et de la part de ceux qui suivent votre politique servirait grandement les intérêts de votre parti, spécialement au moment des élections générales.

Je dois ajouter que, sous aucune considération nous n'accepterons la proposition d'une commission et que nous ferons tout en notre pouvoir pour nous y opposer

Dans le cas où (puisse la Providence ne pas le permettre !) vous penseriez qu'il n'est pas de votre devoir d'accéder à notre juste demande et où le gouvernement qui veut bien nous donner la législation promise serait battu et renversé, s'il reste fidèle jusqu'au bout de la lutte, je dois vous informer, avec regret que tout l'épiscopat, comme un seul homme se lèvera pour soutenir ceux qui sont tombés en nous défendant

J'ose espérer que vous voudrez bien pardonner à la franchise qui m'oblige à m'exprimer ainsi.

Le Foyer Lacombe à Midnapore, Alberta.

La crypte de Saint-Albert. De gauche à droite: tombeaux du P. Lacombe, de Monseigneur Grandin et du P. Leduc.

Bien que je ne sois pas un de vos amis intimes, je puis dire que nous avons toujours été en bons termes. Je vous ai toujours regardé comme un gentilhomme, un citoyen honorable et un homme intelligent, qualifié pour être à la tête d'un parti politique. J'espère que la Providence soutiendra votre courage et votre énergie pour le bien de notre pays.

Je demeure respectueusement et sincèrement,

Honorable monsieur,

Votre dévoué et humble serviteur,

A. LACOMBE, O.M.I.

P.S. — Certains membres de votre parti me reprochent de demeurer à l'écart et de vous ignorer. Vous avez trop de jugement pour ne pas comprendre ma position. N'ayant moi-même aucun parti politique, je m'adresse à ceux qui ont été placés par le peuple à la tête des affaires. Si un jour la voix de la nation vous appelle à la direction des affaires publiques, je vous serai loyal et j'aurai confiance en vous, comme je le suis aujourd'hui envers ceux qui vous sont opposés.

Si vous désirez me voir et obtenir de plus amples explications, je serai à votre service, en aucun temps qu'il vous plaira, à l'Université d'Ottawa ou à votre bureau privé, pourvu que vous m'informiez de l'heure que vous aurez choisie.

Je serai à Ottawa le 23 pour y demeurer plusieurs jours.

A.L., O.M.I.[18]

Que va répondre Laurier ? Se rendra-t-il au désir de la minorité manitobaine et de toute la hiérarchie catholique ? Dès le début de la lutte, Monseigneur Taché affirmait : « Le parti qui nous rendra justice, ne le fera pas pour l'amour de la justice, mais parce que cela fera son affaire »[19]. L'avenir

[18] The Black-Robe Voyageur, Miss K. Hughes, p. 361. Voir aussi Mémoires par une Sœur de la Providence, p. 442.
[19] L'enseignement français au Canada, Lionel Groulx, Vol. II, p. 109.

va lui donner raison. Plus que jamais, à la veille des élections générales, la question des écoles est devenue une affaire de partis. Manœuvres politiques ambition, ruses électorales une seule chose compte désormais le pouvoir Le Père Lacombe va l'apprendre à ses dépens.

Quelques semaines se passent. Puis, un beau jour, au milieu des débats parlementaires une dépêche d'Ottawa livre aux journaux de l'Opposition la lettre confidentielle du vieux missionnaire Tactique électorale on dénature les faits, on soulève les passions la polémique éclate. Au premier rang, on trouve « La Presse », organe du parti libéral Le Père Lacombe riposte avec vigueur

« Vraiment, je regrette que « La Presse » se soit oubliée de telle façon. Elle se fait tort plus qu'à moi. Le peuple reconnaîtra que son zèle est une honte et cela n'aura d'autre effet que de démolir ses arguments contre « la lettre »... Puisque mon ami, Monsieur Laurier n'est pas plus scrupuleux que cela, et qu'il prend avantage de communications intimes qui lui sont adressées dans l'intérêt de la paix du pays; qu'il viole ma confiance et exploite mes vues à son profit, en se servant des journaux qui vivent de sensations c'est son affaire...

« Mais alors, pourquoi « La Presse » avec tant de zèle me prête-t-elle des motifs aussi faux ? »

« Etant un vieux missionnaire habitué de vivre au milieu des tribus sauvages ou de faire du ministère auprès des nouveaux colons, je suis loin de vouloir revendiquer la finesse des politiciens. A mon grand regret les circonstances m'ont jeté dans cette atmosphère si étrangère à mes habitudes. Seule l'obéissance peut me soutenir au milieu de ces contradictions que je rencontre. »[30]

Pour les politiciens tout est bon même la calomnie.

---

[30] The Black Robe-Voyageur, Miss K. Hughes, p. 364.

Comme on accusait autrefois Monseigneur Taché de manœuvres politiques, ainsi aujourd'hui on reproche au Père Lacombe d'être l'instrument du parti conservateur. Un journal, ni partisan ni même catholique, le « Montreal Witness », vient à la rescousse du missionnaire.

« (Le Père Lacombe) a toujours surveillé avec intérêt la marche des affaires publiques et il ne faut aucun doute que, plus d'une fois, il a influencé la législature dans des voies favorables à son Eglise en général. Il a toujours eu du poids à Ottawa.

« Il est un homme capable, perspicace, à l'esprit vif, et il poursuit son but, quel qu'il soit, sans relâche mais sans obstination indiscrète. » [21]

A mesure que la session avance, ce sont des attaques acharnées, des manœuvres dilatoires, l'obstruction. Le fameux « Arrêt réparateur » reste sur le carreau. Puis viennent les élections. « Alors entre les deux partis, la lutte s'engage, lutte homérique de souque à la corde chacun s'efforçant de tirer de son côté pour s'en faire un drapeau, les directives épiscopales. Où les électeurs exigèrent des engagements formels, tous les engagements possibles furent donnés. Ceux-là même qui songeaient le moins à tenir promirent sans retenue et signèrent tout ce que l'on voulut. » [22] La victoire resta au parti libéral. Sir Wilfrid Laurier devint premier ministre.

Hélas ! il fallut déchanter. Le 20 novembre 1896, les journaux publiaient un document intitulé « Mémoire pour le règlement de la question des écoles. » Adieu les belles promesses ! Cette nouvelle entente, connue depuis sous le nom de « Règlement Laurier-Greenway », accordait beaucoup moins que l'arrêt réparateur que les libéraux avaient combattu. Lau-

[21] Idem, p. 367

[22] L'enseignement français au Canada, Lionel Groulx, Vol. II, p. 121

rier lui-même l'admit volontiers. Et l'agitation continua. Dans l'espoir de trouver une solution satisfaisante aux catholiques, Rome délègue un envoyé spécial, Monseigneur Merry del Val. Peine perdue. Après de belles promesses, les politiciens du Manitoba renièrent une fois de plus leur parole.

A son tour, le Pape Léon XIII éleva la voix. « Nous ne pouvons toutefois dissimuler la vérité, déclare-t-il, la loi que l'on a faite dans un but de réparation, est défectueuse, imparfaite, insuffisante. Il n'a pas été suffisamment pourvu aux droits des catholiques et à l'éducation de nos enfants au Manitoba... »[23]

Ainsi se clôt l'une des pages les plus tragiques de notre histoire. Quant au Père Lacombe amèrement déçu par l'échec il reprend le chemin des prairies. Son cœur saigne. Le politicien, il vient d'en faire l'expérience, est souvent plus astucieux et plus cruel que l'Iroquois. « Me voici, écrit-il, exposé à être traité de menteur et de faussaire. » En février 1897, on retrouve l'ermite sur sa colline de Pincher Creek...

Désabusé, le vieux Chef aspire à la solitude.

[23] Encyclique « Affari Vos », 8 décembre 1897

CHAPITRE XIII

DE LA FORÊT À LA COUR D'AUTRICHE



— « Faut-il donc que je sois toujours en mouvement ? »

Le cri de désillusion jaillit spontanément des lèvres du Père Lacombe. Voyons ! Quoi encore ? C'est cette dépêche qui vient le tirer, une fois de plus, de son ermitage ! On le mande sans faute à Calgary Pauvre ermite ! A peine a-t-il pu goûter quelques semaines de repos.

Il part sans hésiter. Je me demande parfois ce qui domine chez lui ou bien cette nostalgie de la solitude qui le hante partout, ou bien sa facilité, (ne devrais-je pas dire sa joie?) à courir les routes. Mais ermite ou vagabond, son cœur est toujours prêt Cette fois, c est son vénérable évêque, Monseigneur Grandin qui est souffrant. Le missionnaire accourt à son chevet l'entoure de soins, le veille et même l accompagne jusqu'à un hôpital de Montréal.

Puis il se tourne vers son œuvre des Métis. Véritable Bethléem ! Sans le sou sans autre appui parfois que des promesses le Père Lacombe doit soutenir sa colonie naissante de Saint-Paul. Soucis d'argent et santé qui chancelle parfois

quelque déboire, rien ne l'abat Quelle verdeur de jeunesse chez le vieillard ! Oui, le voilà de nouveau mendiant ! Il quête, fait antichambre au Parlement, intéresse ses amis. Lord Aberdeen, Lord Strathcona, d'autres encore Si l'œuvre un jour doit disparaître, ce ne sera pas faute de générosité

L'Ouest continue de grandir Vient l'hiver de 1898. Comme en une bourrasque soudaine, une même clameur balaye le pays

— « De l'or ! De l'or

Au bord d'un torrent impétueux, des aventuriers ont vu briller le précieux métal Ils l'ont palpé, caressé de leurs mains avides « De l'or ! » Emporté, dirait-on par les grands vents de la plaine le mot magique a franchi les espaces, il est sur toutes les lèvres réveillant déjà au fond du cœur comme une soif secrète cette vieille passion humaine la convoitise. Et les yeux de tout l'univers se tournent vers le Nord-Ouest canadien « De l'or ! » Avides, sans même réfléchir un instant, des gueux des crédules, des aventuriers de toutes espèces se mettent aussitôt en marche à la conquête du Pactole C'est la ruée du Klondyke.

Edmonton ville naissante, dernier poste important de la civilisation devient le tremplin naturel de cette poussée, le « chemin du pauvre » en route vers le bonheur De partout, les chercheurs arrivent Leur richesse ? elle tient souvent toute entière dans un sac dépenaillé En charrette, à pied, à cheval ils vont hommes de tout âge et de toutes conditions, même quelques femmes, que dévore une fièvre commune l'or ! Deux mille milles encore les séparent de leur rêve. . Mais rien ne les arrête.

Le gouvernement canadien s'inquiète . Cette invasion qui menace des territoires demeurés jusqu'ici intacts, ne va-t-elle pas troubler la paix du Grand-Nord ? soulever les tribus indiennes ? qui sait ? peut-être déclencher des

troubles sanglants ? L'affaire Riel... mais c'était hier, et le souvenir en est toujours vivant.

L'espérance est une excellente éducatrice. Assagies par les événements de 1885, les autorités canadiennes veulent cette fois prévenir tout désordre. Tâche délicate ! Les Indiens voient avec suspicion les Blancs envahir leur domaine. Les Métis, eux, rejettent le traitement qu'on leur offre. Cela augure mal. Au surplus, le Comité chargé des négociations, avoue son incompétence. Comment approcher les sauvages, gagner leur confiance, les amener à signer une entente... ? Un casse-tête... ni plus ni moins.

Une lueur d'espoir demeure : le Père Lacombe. N'est-ce pas le seul Blanc à jouir d'une influence incontestée auprès de toutes les tribus ? N'est ce pas lui qui a maintenu les Pieds-Noirs en paix ? Au surplus, il connaît à fond l'âme des Indiens, parle leur langue, jouit de leur affection... Et la Commission royale de conclure :

« Qu'il serait désirable que les Commissaires puissent compter sur l'assistance et les conseils du Très Révérend Père Lacombe. Le Père Lacombe est depuis si longtemps dans cette contrée, il connaît si intimement les Indiens et les Métis, il possède leur confiance à un si haut degré, qu'il serait capable d'apporter aux Commissaires, dans leur difficile mission, l'aide la plus précieuse et la plus effective. »[1]

Le Ministre de l'Intérieur, M. Sifton, l'adversaire des écoles catholiques, se tourne aujourd'hui vers le vieux missionnaire et le supplie d'intervenir.

— « Non, impossible ! Je suis trop vieux pour parcourir des centaines de milles en canot... trop vieux ! Je serais une charge pour mes compagnons. Trouvez quelqu'un d'autre. »

---

[1] The Black-Robe Voyageur, Miss K. Hughes, p. 377 sq.

— « C'est vous que nous désirons, mon Père », insiste le Ministre Et, ne vous en faites pas: nous verrons au confort du voyage. »

A son tour le Premier Ministre intervient.

— « Alors, c'est bien Télégraphiez à mon Evêque, s'il consent, j'irai. »

Monseigneur Grandin acquiesça. Au Parlement, le Ministre de l'Intérieur pouvait déclarer

« Nous avons prié le Révérend Père Lacombe d'accompagner la Commission, non pas en qualité de membre, mais comme conseiller Tous ceux qui ont vécu dans le Nord-Ouest depuis quinze ou vingt ans, Protestants et catholiques, savent qu'il n'y a pas dans cette contrée un seul homme que les Indiens regardent avec autant de révérence et d affection que le Père Lacombe. »

Le 29 mai, la caravane des Commissaires royaux quitte Edmonton. Font partie du groupe, M Laird, président, le Père Lacombe. Messieurs Côté. Prud homme, le Docteur West, M McKenna onze officiers de la Police royale et quelques bons guides métis. « Tous sont joyeux » Au départ, une foule nombreuse, l'évêque en tête, salue les voyageurs.

Et lentement, les lourdes voitures, chacune tirée par deux chevaux. roulent sur des chemins cahoteux. Quelle superbe journée ! A l air attiédi du printemps se mêle la senteur de la glèbe fraîchement retournée. Les champs sont prometteurs. Pays neuf, à peine tiré de son sommeil séculaire, une terre noire et grasse, comme une belle chevelure de sauvagesse, s'étire sous les chauds rayons du soleil. De loin en loin, la demeure d'un colon, quelques têtes de bétail, et parfois seul au milieu de son champ, le semeur qui, d'un mouvement régulier, jette le grain en terre Içi et là, des sapinières, ou de petits bois de trembles et de bouleaux.

Tawatinaw... Athasbaska Landing... Après quatre jours d'un voyage fatigant à travers des bourbiers, la caravane atteint son premier relais. Le Père Lacombe a la joie de retrouver Monseigneur Grouard.

3 juin : nouvelle étape. Abandonnant au Landing chevaux et voitures les voyageurs s'embarquent sur les barges de la mission Saint-Bernard et remontent la rivière Athabaska. Désormais, ils s'enfoncent en pleine sauvagerie. Sur les deux rives, la forêt dresse ses remparts de verdure, vraie solitude de monastère que rien ne trouble, si ce n'est ce bruissement du feuillage et le murmure des eaux. Quelle nature grandiose ! Et comme pour retenir le voyageur au milieu de ces paysages pittoresques, la rivière multiplie ses obstacles : bancs de sable, écueils, rapides qui bouillonnent.

Que de souvenirs cette route n'éveille-t-elle pas chez le vieux missionnaire ! Près d'un demi-siècle auparavant, jeune novice, il avait au prix de quelles difficultés ! franchi ces mêmes lieux sauvages. Que tout cela est loin ! Et que de souvenirs les eaux torrentueuses emportent avec elles !

12 juin. L'après-midi touche à sa fin. Sur l'ordre du Président Laird un arrêt imprévu au confluent de deux rivières.

— « Messieurs, c'est assez pour aujourd'hui. Nous campons ! »

Quoi ?... Assez ?... Mais il est cinq heures à peine ! Regardez le soleil. Et l'on est déjà en retard de plusieurs jours.

Pendant que l'équipage dresse le camp, le Père Lacombe, assis un peu à l'écart rêveur et silencieux, admire cette paisible fin du jour. A quoi songe-t-il ? Le front serein, sa chevelure blanche retombant jusqu'à la nuque, il prend l'aspect d'un patriarche. Et sur ses lèvres, ce sourire imperceptible, comme une fleur prête à s'épanouir. Est-ce le paysage qui l'enchante ? Perdus dans le rêve, il lui semble apercevoir

là-bas par delà la cime des arbres, les jours lointains de son passé. « Cinquante ans que je suis prêtre ! » se répète-t-il. Et au fond de son âme il entend résonner, comme un carillon de fête, les voix du souvenir

— « Hé ! par ici tout le monde »

L'appel du « Gouverneur » tire brusquement le Père Lacombe de sa rêverie. Déjà tout le monde l'entoure au premier rang Monseigneur Grouard, le grand coupable de cette affaire.

— « Demain, avait dit l'évêque, ce sont les noces d'or du Père Si on lui causait une surprise !.. »

C'est donc fête, ce soir, au camp. Des noces d'or en forêt !

Dîner, chants de gaieté, cigares tout y est. Même que pour l'occasion on offre au vieux chef une poésie et une adresse sur écorce de bouleau [2] A l'aube, le lendemain à l'heure où le soleil perce les feuillages le Père célèbre sa messe jubilaire sous la tente.

Le 16 juin, les voyageurs atteignent le petit Lac des Esclaves, « magnifique bassin, espèce de vivier immense, dont les rives s'élèvent en amphithéâtre et sont d une grande beauté » [3]

Et voici la première mission. [4]

Grâce à la fine diplomatie du Père Lacombe, d'emblée les Indiens signèrent le traité Avec les Métis, la partie fut plus dure Ils étaient prévenus, toqués. Il fallut leur consentir quelques privilèges.

Puis les voyageurs poussent toujours plus loin, vers le Nord Six jours de misère. Et voici que tout à coup ils débouchent sur la Rivière-la-Paix, « sans contredit une des

---

[2] Le musée de Saint-Albert conserve cette adresse sur bouleau.
[3] Esquisse sur le Nord-Ouest, Mgr Taché. p. 24.
[4] Aujourd'hui mission de Grouard.

plus belles du pays, peut-être même du monde »[8] Du haut de ce promontoire on l'aperçoit à quelque mille pieds plus bas, qui s'enclave entre des rives toutes couvertes de forêts, à l'exception d'une éclaircie où s'étale une mission prospère église école et champs en culture

Peace River Fort Dunvegan Fort Vermillon Chipewyan Fort McMurray A chaque étape les Commissaires réussissent à conclure des ententes avec les Indiens. « C'est toute une affaire note le Père Lacombe dans son journal, que de faire comprendre à ces pauvres ignorants. »

Enfin le 4 septembre après plus de trois longs mois de voyage harassé fourbu mais combien heureux ! le missionnaire rentre à Edmonton N'a-t-il pas raison d'être fier ? Tout le Grand Nord canadien peut désormais s'ouvrir au progrès. Et quel progrès ! Aviation, découverte de cuivre d'huile de radium etc Mais dans cette évolution vertigineuse Indiens et Visages Pâles vivront en harmonie et cela, grâce pour une bonne part à l'influence du Père Lacombe

25 septembre Aujourd'hui la colline de Saint Albert est en liesse Indiens et Métis campent autour de la vieille mission. Les visiteurs affluent, et parmi eux quatre évêques. On fête le Père Lacombe La célébration si touchante fût-elle qu'on lui avait offerte dans le décor de la forêt ne pouvait suffire Il méritait mieux Et Monseigneur Grandin voulut féliciter lui-même son ancien compagnon

« Datur omnibus ! dit-il « le Père Lacombe s'est donné à tous Il n'a pas seulement travaillé pour ce diocèse mais pour toute la province ecclésiastique de Saint-Boniface Avait-on besoin d'un intermédiaire auprès des gouvernements ou de la compagnie du Pacifique Canadien ou pour quelque importante mission c'est vers lui qu'on se tournait J'ai plus d'une fois entendu cette réflexion « Mais enfin, com-

[8] Esquisse sur le Nord-Ouest, Mgr Taché, p. 25.

ment se fait-il que le Père Lacombe ne soit pas évêque ? » C'est bien simple. Outre que tous ceux qui en sont dignes ne peuvent pas tous être évêques — autrement nous le serions tous — il ne faut pas oublier que Dieu forme lui-même les hommes pour une mission particulière. L'évêque est chargé d'administrer une partie de l'Eglise à laquelle il se doit à l'exclusion de toute autre. Le Père Lacombe, lui, fut en quelque sorte l'homme universel. « Datur omnibus. » « Il s'est donné à tous. »

La fête terminée, le vieux missionnaire se hâte vers le sud... pour être plus près de son ermitage.

— « C'est probablement le dernier service que je viens de rendre à mon pays et à ma Congrégation, » avoue-t-il, en marge de sa tournée dans le Nord.

Quelle illusion ! A chaque fois qu'il pense le saisir, son rêve d'ermite s'évanouit comme un fantôme. Il est tiraillé à droite, à gauche; il se rend à Hobbema pour aplanir des difficultés scolaires, chez les Piéganes, où la paix est de nouveau menacée, à sa colonie de Saint-Paul des Métis, qu'il aide toujours...

— « Si cela continue, écrit-il à Monseigneur Legal, aurai-je jamais de repos ni de tranquillité ? Et l'on veut, de plus, que j'écrive mes «Mémoires», Ne pensez-vous pas que c'est une farce ? »

*

* *

Une mission plus importante encore l'attend. Nous sommes en 1900. La construction du chemin de fer a ouvert toutes grandes les écluses. Ajoutez à cela une publicité tapageuse: terres vendues à des prix dérisoires, coût réduit des transports. En faut-il davantage ? Par vagues successives, les immigrants déferlent sur les prairies. Allemands, Polonais, Galiciens, et autres. Le Canada est inondé. Si les compagnies ferroviaires font des affaires d'or, si le pays se

développe, pour l'Eglise catholique un grave problème se pose comment satisfaire aux besoins religieux de cette nouvelle population ? Que faire surtout pour les Ruthènes, dont la langue et le rite sont différents. Le remède est urgent Déjà les prosélytes sont à l'œuvre, qui cherchent à gagner les nouveaux venus à une foi étrangère. Les Evêques s'alarment La meilleure solution, semble-t-il c'est le recrutement de prêtres ruthènes. D'un commun accord les autorités religieuses se tournent vers le Père Lacombe. Celui-là, on le connaît. On sait son influence dans les hautes sphères de la politique, son tact son charme prenant ses réussites passées A 73 ans, on le délègue donc pour aller transiger à Rome et en Galicie Ce sera son troisième voyage outre-mer Et de la forêt du Nord, d'où il vient à peine de sortir, il se rendra jusqu'en Autriche à la Cour de l'Empereur François-Joseph

Le 29 mars, le Père Lacombe s'embarque. Il est porteur de plusieurs lettres de recommandation des Evêques de l'Ouest et du Délégué apostolique au Canada, Monseigneur Falconio. Ses premières semaines en Europe se passent à renouer d'anciennes connaissances.

Juin Sous un soleil torride on le retrouve en Italie, au cœur de la chrétienté Tour à tour, il assiège l Ambassade d'Autriche les cardinaux Orelia Satolli, Rampolla, plusieurs communautés religieuses, et même le Vatican. Le 28 juin, il est aux pieds du Pape, en audience privée

« Jour remarquable. note-t-il dans son journal de voyage Mon audience au Vatican ! Ce que je dois à Monseigneur Merry del Val Comme le Pape est bon et affectueux (Je lui dis que) je le trouve aussi jeune qu'il y a 21 ans. Ça lui fait plaisir On parle de la question ruthène, d'un sous-délégué... »[4]

[4] Voyage en Autriche, Mémoires du Père Lacombe, (28 juin) Archives provinciales des O.M.I., Edmonton.

Les mois de juillet et d'août sont remplis par des démarches et des conférences, à travers l'Ouest de l'Europe, en France, en Belgique, en Allemagne. Il court à vingt endroits différents. Le vieux missionnaire semble avoir retrouvé sa vigueur des anciens jours.

Six mois déjà qu'il voyage : les fonds baissent. Pour n'être à charge de personne, il se met au régime du pauvre :

— « Je voyage en troisième classe et je mange des croutons. »

Puis, voici qu'au début de septembre, de Vienne il adresse une lettre à Monseigneur Legal :

Monseigneur,

Que penserez-vous en voyant l'en-tête de cette lettre ? Que de choses j'ai à vous dire, et par vous à notre vénérable Monseigneur Grandin. Me voilà en Autriche. Le croiriez-vous ? Comme vous le dites, je dévore les distances, ce voyage me paraît un phénomène et c'en est un en effet. Malgré tout, votre *sauvage* supporte bien les fatigues et les mille anxiétés auxquelles il est toujours en proie.

J'ai déjà obtenu du succès, mais le plus important est encore à faire. Je vais rencontrer tout prochainement l'Empereur. Quelle audace de ma part ! Imaginez-vous que je parle actuellement le latin comme un précepteur, quand je ne peux pas me faire comprendre autrement.

Je reçois en ce moment l'hospitalité de la généreuse baronne de Pereira. J'arrive de ma première visite chez le ministre des Affaires Etrangères. Notre voyage en Galicie est décidé.

Assez pour aujourd'hui. Je baise votre main. C'est l'usage ici. Oh ! quel pays ! Quel enthousiasme ! *Omnia omnibus*.

Albert LACOMBE, O.M.I.[7]

[7] Le Père Lacombe, par une Religieuse de la Providence, p. 407

Et le voilà qui s'introduit jusque chez le premier ministre.

— « Monsieur Goloskovski est un homme aimable, écrit-il. Tous les ministres et députés parlent français. Je me sens aussi à l'aise qu'avec nos amis d'Ottawa. »

Enfin voici l'audience royale ! Un messager de la Cour remet au Père Lacombe un somptueux billet aux armoiries de François-Joseph :

« Sa Majesté empereur et roi vous recevra en audience lundi 24 septembre à une heure, au château impérial de Vienne. Veuillez arriver au moins quelques minutes avant l'heure fixée à la Hofburg. »

A cette lecture le vieux missionnaire eut un sourire de satisfaction. Il verrait donc l'Empereur. Alors tout allait bien, et le succès de ses démarches ne faisait aucun doute. Plusieurs fois il relut le billet, le palpa, admirant son élégance, la noble écriture, et le grand cachet rouge. Cela c'était son rêve ! Il le tenait en main !

Déjà il se bâtit tout un plaidoyer. Et le protocole ?... Ah ! oui le protocole. Mais pourquoi s'en faire ? A son âge l'ancien missionnaire des Indiens, le « vieux Chef sauvage » comme il aime s'appeler, ne se laisse plus émouvoir par les minuties de la société mondaine. Son sans-gêne est compréhensible, pardonnable même. Vivre loin de toute civilisation au milieu des coutumes les plus primitives, dormir sur des fourrures de buffles, pour nourriture du pemmican conservé dans des sacs de peau et que l'on mange à poignée, y a-t-il en cela de quoi raffiner un homme et l'initier aux manières élégantes de la Cour royale ? Le Père Lacombe ne s'en trouble point. Il en a vu tant d'autres !

Fort à propos son hôtesse intervient. C'était la Comtesse Mélanie Zitchy, (née Princesse de Metternich) chez qui il demeurait depuis quelques jours. Elle lui donne des conseils discrets, lui parle de la famille royale, de l'Empereur surtout...

— « Vous allez voir dans François-Joseph un homme de douleurs... un homme triste et brisé par les chagrins. Toute sa vie fut une longue suite d'épreuves : des revers militaires et politiques, une tentative d'assassinat, la folie de sa femme, la mort tragique de son fils. Mon Père, il ne faudra pas vous surprendre, si Sa Majesté vous accueille avec une apparente froideur. »

Lundi, 24 septembre. Un carrosse princier attend le vieux missionnaire. L'heure de l'audience approche. Avec une sollicitude maternelle, la Comtesse surveille les derniers préparatifs, renouvelle ses recommandations, elle a l'œil à tout... Soudain, au moment où le Père Lacombe va franchir le seuil :

— « Oh ! mon Père... un instant ! »

Et d'un geste nerveux, elle le retient. Ce prêtre vénérable... (elle aurait bien dû y penser !) cet homme qui a rendu d'éminents services à l'Eglise et à son pays, doit sûrement avoir mérité de grands honneurs.

— « Mon Père... et vos décorations ? »

Ses décorations ? Le vieux missionnaire jette un regard amusé vers son hôtesse, et souriant :

— « Madame, dit-il, il y a cinquante ans que j'ai été décoré. Voici... C'est là ma seule décoration. »

Ecartant son manteau, il lui montre sa croix d'Oblat.

— « Très bien, mon Père, allez », reprend la Comtesse. Et la voix couverte d'émotion :

— « Vous ne pourriez pas en désirer de plus haute, » ajoute-t-elle.

A demi-dissimulé derrière les riches tentures de son carrosse doré qui l'emporte vers le Palais royal, le Père Lacombe se défend mal d'une certaine nervosité. Il n'est pas à l'aise, remue, jette parfois des regards de côté et d'autre. Ou bien, fermant les paupières, il songe. Que dire à l'empereur ? Vingt fois, il rumine son projet, sa harangue préconçue.

Le carrosse roule toujours à travers les paisibles avenues, puis, s'engageant dans le Kohlmarkt, il débouche Place Saint-Michel. Magnifique façade toute neuve des fontaines, des sculptures et tout près, l'antique église médiévale, fréquentée par le beau monde. Nous voici devant le Palais. Deux sentinelles surveillent l'entrée. Accompagné d'un guide, le missionnaire traverse la rotonde et hâte le pas vers les appartements royaux. Il est ébloui. Jamais encore, il n'a rencontré tant de splendeur : salles somptueuses et corridors ornés de peintures, de boiseries fouillées, de marbres et de tapisseries. Le vieux sauvage est muet d'admiration. Les mots lui manquent. Dans son journal, il jette cette note laconique : « Arrivée au Palais... les gardes ... les chambres dorées... Enfin je suis en présence de sa Majesté. »[4]

Le Père reste saisi. Là, devant lui, se tient un vieillard d'assez forte stature aux cheveux grisonnants, le visage encadré de long favoris. Ses épaules un peu voutées semblent porter un lourd fardeau. D'un regard impassible, un peu froid même, François-Joseph fixe le visiteur.

Bien qu'un peu décontenancé, le missionnaire, fidèle aux avis de la Comtesse, fait au monarque une profonde révérence. Puis il lui expose sa mission, lui parle de ses anciens sujets, des œuvres à édifier. L'Empereur écoute. Sur sa figure, toujours ce masque de mélancolie qu'aucun sourire ne vient percer. « François-Joseph est un homme brisé par la douleur. » Ah ! comme elle a dit vrai la Comtesse Mélanie ! Rien, le Père s'en rend compte, n'intéresse plus l'Empereur. La conversation languit, entrecoupée de lourds silences. Qu'il est triste le métier de roi, et peu enviable celui de quêteur ! Qu'attendre d'un homme replié ainsi sur lui-même ? Le Père Lacombe a compris. Il s'incline dans une

---

[4] Voyage en Autriche, Journal du Père Lacombe. Archives provinciales des O.M.I., Edmonton.

profonde révérence et se retire, l'âme bouleversée par une amère déception.

Sa mission au Palais vient d'échouer. Que lui reste-t-il à espérer ici ? Le soir même, il prend le train de Paris. Quelques courses en France, en Belgique, en Angleterre. Il s'occupe un peu de colonisation, va porter ici et là les messages nombreux dont on l'a chargé et, ayant salué une dernière fois ses amis, Lord et Lady Aberdeen, Lord Mountstephen, il s'embarque pour le Canada.

— « Je commence à soupirer après le retour, » confie-t-il à son journal.

Aussi, comme il est heureux de partir ! Heureux, puisqu'il va revoir sa patrie et ses chères missions sauvages. Heureux surtout de n'être pas l'Empereur d'Autriche, mais simplement un vieux Chef des Prairies.

CHAPITRE XIV

LE SOMMEIL DU GRAND CHEF



L'hiver vient. Les arbres se dépouillent; les feuilles mortes jonchent le sol. L'un après l'autre le Père Lacombe voit tomber ses compagnons d'armes. Lui-même décline. Le regard tourné vers le passé, il mesure le long sentier parcouru. Bientôt il aura soixante-quinze ans! Comme elle est loin la vieille maison de Saint-Sulpice, loin les chasses au buffalo et les courses dans la prairie. Ses pas s'appesantissent, il sent le froid envahir ses membres même si le cœur est toujours chaud et généreux. Le soleil baisse. N'est-ce pas l'heure pour le Chef, de rentrer sous la tente?

Ses Supérieurs en jugent autrement. Au printemps 1901, l'obéissance le désigne à la Cure de MacLeod.

« Cela ne me sourit pas écrit-il à Monseigneur Grandin.. Mais je ne veux pas à mon âge commencer à regimber. Donc, c'est entendu, je quitte encore une fois le coin du feu où je m'étais assis, pour refaire mes malles et partir »[1]

---

[1] Le Père Lacombe, par une Sœur de la Providence, p. 475.

Stage de courte durée. Le diocèse de Saint-Albert connaît un essor rapide, les obligations se font plus nombreuses; la mission de Saint-Paul des Métis se débat dans une position précaire. Elle vit d'aumônes, au jour le jour. Quelles charges pour un budget déjà maigre ! L'Econome est inquiet. Bientôt, il le prévoit, les coffres seront vides. Comment traverser cette crise ?

On ira chercher le vieux chef sous sa tente. Il a tant de médecines dans son sac, celui-là ! Et une si riche expérience. Trente ans déjà que, sur le désir de son Evêque, il s'est fait mendiant, vagabond du Grand Esprit.

— « Je vous nomme mon grand Vicaire, lui avait écrit Monseigneur Grandin. Mais c'est une charge que je vous impose... Et vous allez, je vous en prie, tendre la main dans votre patrie... » [2]

Aujourd'hui encore malgré ses 75 ans, le Père Lacombe accepte de bonne grâce de remplir son rôle peu enviable de quêteur. En août 1901 on le trouve à Montréal, à remuer ciel et terre. Premier assaut il lance une grande campagne de publicité dans les journaux. Puis, il monte lui-même à l'attaque. Le vieux chef, c'est bien le cas de le dire, a plus d'une corde à son arc. Il prêche, frappe à la porte de ses amis, envoie des lettres personnelles.. Tout son cœur est dans la mêlée.

Ecrivant de Québec, il fait part à ses supérieurs de ses démarches

« ... Donc, c'est à la Basilique que le vieux chef a fait son entrée au milieu d'une belle assemblée de clercs et d'étudiants des Grand et Petit Séminaires et de l'Université. Dans la nombreuse assistance, j'ai remarqué Sir Hector Langevin, M. de la Bruyère... »

---

[2] Idem, p. 236.

Et ayant raconté en détail son appel à l'emportement, il conclut:

« Pardonnez Messeigneurs, ce récit des faits de votre vieux Chef Résultat $434 »[8] Les appels continuent. En février 1902, les aumônes s'élèvent déjà à plus de $12.000. Le Père Lacombe jubile. Mais une nouvelle vient aussitôt le pincer au cœur Monseigneur Grandin, le vénérable évêque de Saint-Albert, s'éteint lentement. Le missionnaire ressent une profonde angoisse. Il voudrait courir auprès de son ancien compagnon pour le réconforter, adoucir peut-être ses derniers moments, lui dire adieu. Mais le devoir le retient ici.

3 juin 1902. Monseigneur Grandin expire.

« Hélas ! gémit le Père Lacombe, c'est fini ! Je n'entendrai plus la voix de ce grand évêque. Combien je redoute mon arrivée à Saint-Albert, où je ne retrouverai plus ce compagnon si charitable et si doux .. »

Et le vieux chef de poursuivre sa lourde tâche. À la clôture de la campagne les offrandes atteignent $21.000 dollars. Le diocèse était sauvé !

Quelles fatigues et quel renoncement pour un vieillard bientôt octogénaire. Aussi le Père Lacombe juge-t-il avoir le droit à l'occasion, de faire des reproches et de se plaindre de l'extravagance chez les jeunes Imaginez donc ! Un nouveau curé de paroisse a l'audace de peinturer l'extérieur de ses édifices. Non. mais quel gaspillage d'un argent ramassé à coups de sacrifices ! Et cet autre qui réclame à la fois un autel pour l'église et une étable pour sa vache

« N'est-ce pas inconcevable, Monseigneur, qu'un curé soit si imprévoyant ? Un autel et une étable, quand on a

[8] The Black Robe Voyageur, Miss K. Hugues, p. 414.

encore des dettes à payer. Je vais lui écrire à celui-là. Mais soyez-en sûr je ne lui enverrai pas un sou. »

La petite tempête apaisée, on rappelle au vieux Chef que l'époque de la viande sèche et des églises-barraques était chose du passé, au moins dans les villes. Et le cœur du Père se laisse émouvoir Plongeant la main dans son gousset, il aide les jeunes prêtres à embellir leurs paroisses. Ne faut-il pas suivre la marche du progrès ?

Le progrès, adversaire invisible, ennemi de tant de vieilles choses Il met en déroute solitude, forêt, sauvagerie: il refoule les tribus indiennes Et maintenant hélas ! c'est au vieux Chef de courber la tête devant lui Sa belle prairie elle-même change à vue d'œil Plus de chasse au buffalo ! Plus de village de wigwams ! Ici et là, comme des verrues surgissent les entrepôts de grains Le grand silence qui enveloppait jadis la plaine est maintenant déchiré par le ronflement des moteurs et les cent bruits de la ville.

Puis tour à tour ses compagnons d'armes se couchent dans la tombe des pionniers, des apôtres Père Vegreville. Père Lebret, d'autres encore. Le vieux Chef devient songeur Ne devra-t-il pas lui aussi bientôt partir ? Tout s'en va. Et la civilisation cerne ce qui reste du passé, comme naguère les chasseurs traquaient les troupeaux de buffles pour les abattre. Comme il se sent isolé ! Il s'en ouvre à ses supérieurs

« Depuis mon retour au Nord-Ouest hélas ! je ne retrouve plus mon vieil ami Mgr Grandin En attendant que mon tour vienne je tiens bon On a cru devoir me placer à ce cher Calgary, un endroit que j'aime beaucoup. Cependant l'été prochain, sur l'assurance de Mgr Legal, je pourrai me retirer dans mon ermitage de Pincher Creek.

« Moi qui ai eu une vie si mouvementée de toutes façons, parmi les sauvages comme parmi les peuples civilisés, il me

semble que j'ai bien droit à un coin tranquille pour me préparer à la mort. »[4]

On acquiesce à ses désirs. Une fois encore, c'est l'ermite qui prend le dessus.

Au début de mai, le Père Lacombe, joyeux comme une hirondelle en liberté, écrit ses impressions à son évêque.

« Monseigneur et vénéré ami

« *Denique tandem !* » Me voici arrivé dans mon ermitage, depuis si longtemps, vous le savez, l'objet de mes désirs.

« Hier matin à six heures, le cœur bondissant de joie, j'ai gravi la radieuse colline. Là, dans le silence de l'aurore matinale, je me suis agenouillé au pied de la statue de mon cher saint Michel pour y réciter mon grand *Te Deum*. J'ai donné le *Benedicamus Domino* à mes chers compagnons, le père Blanchet et le frère Ryan.

« Je montai ensuite les degrés de l'autel de la belle petite église où les rayons du soleil levant pénétraient par chaque fenêtre et m'éblouissaient presque jusqu'à l'extase... »[5]

Un mois se passe: l'ermite cède une fois de plus la place au voyageur. A Frank, petite ville minière au pied des Rocheuses, un éboulis tragique fait des centaines de morts. Le Père Lacombe accourt au lieu du désastre, apporter les consolations de l'Eglise et le réconfort de sa charité. Une fois en route, ça y est! l'apôtre ne pense plus à s'arrêter. Adieu solitude, ermitage, tranquillité! On le retrouve à Calgary; mais non, le voilà à MacLeod; puis il surgit à la Côte du Pacifique, tour à tour à Cranbrook, Nelson et New-Westminster. En septembre il descend la Saskatchewan sur un radeau et d'Edmonton il se rend en « démocrate »[6], à plus de cent milles de là, visiter sa colonie de Métis.

---

[4] Lettre au Supérieur général des Oblats. Le Père Lacombe, par une Sœur de la Providence, p. 483.
[5] Idem p. 487.
[6] Démocrate: sorte de voiture en usage dans l'Ouest.

Une pensée l'obsède. Son œuvre en faveur de Saint-Paul dépérit. Il s'en est rendu compte. « Coûte que coûte, écrit-il, il ne peut négliger les Métis. » Puisqu'il le faut, il quêtera. Il sait où frapper. Il se rend jusqu'à New-York et Montréal. Un bienfaiteur américain lui remet un chèque de 5,000 dollars; son ami Shaughnessy ajoute quelques autres milliers. Pour un temps du moins, l'œuvre est sauvée. Le vieux chef est en paix.

Mais voici que d'autres besognes le sollicitent. Quoi ?... Encore ? A son âge ? La question des immigrants ruthènes établis dans l'Ouest canadien n'est pas résolue. Il faut trouver des prêtres et un appui financier. Sur le point de partir pour l'Autriche, Monseigneur Langevin, archevêque de Saint-Boniface, invite le Père Lacombe à l'accompagner.

— « Mais, Monseigneur, y pensez-vous ? Un tel voyage à mon âge ! »

— « Père songez à vos Ruthènes. »

Le missionnaire se laisse facilement fléchir. Et fin d'avril 1904, il s'embarque à destination de l'Europe. Son quatrième voyage outre-mer !

« Randonnée de plaisir », direz-vous peut-être. Hélas ! non. Son journal de voyage laisse échapper des gémissements amères:

30 avril. — « Arrivée en France. Je demande au Sacré-Cœur de revenir de suite à mon ermitage, et d'en avoir fini avec tous ces voyages qu'on ne cesse de m'imposer... »

3 mai. — « Je suis de plus en plus *hanté* par cette pensée que je serai malheureux de continuer ce voyage qui m'apparaît si sombre et m'empoisonne. »[7]

Quelques jours de repos à Paris, puis, de Marseille il vogue, en compagnie de Monseigneur Langevin, vers l'Orient.

[7] Journal de voyage du P. Lacombe, Archives provinciales des O.M.I., Edmonton.

Voir les lieux sanctifiés par le Sauveur ! La Terre Sainte ! Est-ce possible ?

« Nous voilà entrés dans la Méditerranée... Les drapeaux, les chants, le canon qui salue Notre-Dame de la Garde, devant laquelle notre bateau se balance. On prie, on acclame... Quelle journée inoubliable ! » [a]

Six jours durant, il vogue au milieu des évocations de l'antiquité. 16 mai. — « Quelle belle soirée ! La mer de l'Orient, tranquille et calme, nous invite au recueillement. »

Le lendemain, débarqués sur les récifs de Jaffa, les pèlerins s'acheminent vers Jérusalem. Ah ! l'émouvant panorama ! Le soir tombe. Déjà au fond de la vallée du Cedron, le crépuscule se glisse à travers les vignes et les oliviers trapus. Sur la route quelques ânes, et des chameaux qui se dandinent. Et là-haut, au sommet de la colline, le voyageur aperçoit, blottie derrière les murs antiques, la ville couleur de désert, d'où s'élancent ici et là les mystérieux minarets, comme en un conte des Mille et une nuits. Tout près, c'est le Golgotha...

Le missionnaire se sent transporté.

« Jérusalem, Jérusalem, Cité Sainte où je suis arrivé hier soir... Est-ce possible que moi, pauvre vieil Indien, je sois en ce moment dans le pays où mon Sauveur est mort ? Est-ce possible que ce matin, à trois heures, j'aie offert le Saint Sacrifice dans la magnifique basilique du Sépulcre, sur le tombeau du Grand Ressuscité ? C'est une faveur que l'on a accordée spontanément au vieux Chef du Nord-Ouest... » [b]

Au milieu de ces élans enthousiastes, le missionnaire ne perd pas le sens de la plaisanterie. Un jour, il se présente devant ses compagnons vêtu à la mode des prêtres grecs, ample soutane noire et bonnet de pope, que les Pères Blancs

[a] Idem.
[b] Lettre à Monseigneur Legal, 18 mai 1904.

lui ont donné en souvenir Chez les pèlerins, l'étonnement est général. Et les rumeurs vont leur train. « Le Père a changé de rite ! » « C'est pour mieux se consacrer au salut des Ruthènes », disent les uns. « A son âge, n'est-ce pas héroïque ? » renchérissent quelques autres. Pince-sans-rire, l'air plutôt réservé, le Père Lacombe se contente de répondre par quelques mots évasifs. La mystification est parfaite. Mal lui en prit Ce soir-là, au cours de la cérémonie religieuse, le directeur du pèlerinage s'adressant aux fidèles

« Prions tous, mes frères, dit-il, pour ce vieux missionnaire canadien qui, malgré son grand âge, vient d'embrasser un nouveau rite par amour pour ses frères Ruthènes. Et ce n'est pas sans regret que nous nous séparerons de lui. »

Et pendant qu'une prière fervente monte de l'assistance, Monseigneur Langevin à genoux au sanctuaire ne peut se défendre de jeter un regard amusé vers son compagnon. Mais le Père Lacombe lui ne sourit plus Le soir même, il était redevenu Oblat.

De retour à Rome, évêque et missionnaire eurent le privilège d'une audience privée avec Sa Sainteté le Pape Pie X.

— « Très Saint Père, voici un vétéran de nos missions; il s'y dévoue depuis 53 ans. »

— « Bene, bene ! Très bien, je vous donne ma bénédiction. Ad multos annos. »

Puis les deux voyageurs se rendent en Autriche. Toujours la question ruthène. Ils arrivent dans la capitale au moment où François-Joseph s'apprête à quitter Pas de temps à perdre Les visiteurs seront reçus à la Cour, mais l'entrevue sera des plus brèves C'est le dernier jour des audiences.

Le décor est le même Et la figure de l'Empereur non plus n'a guère changé, toujours triste mélancolique.

Hommages, échange de quelques paroles courtoises, on parle de généralités. C'est la froideur des réceptions officiel-

les. En silence, le Père Lacombe écoute. Mais une idée l'obsède : ses Ruthènes, leur dénuement, leur situation précaire. N'est-ce pas pour cela qu'on est venu à la Cour ? La conversation se prolonge, toute de réserve, monotone, sans la moindre allusion. Le Père s'inquiète. Il devient nerveux. Si on allait manquer la chance et partir sans avoir pu plaider sa cause. Les minutes passent. Enfin, n'y tenant plus, il saisit au vol la première occasion favorable.

— « Monsieur l'Empereur, dit-il, excusez-moi: le temps est court... »

Cette fois le vieux Chef oublie tout son protocole. Pourquoi tant de cérémonies !

— « Vous le devinez, poursuit-il, ce que nous voulons, c'est de l'argent, de l'aide pour vos Ruthènes... »

Il se tut. Pour le coup, le vieil empereur ne put s'empêcher de sourire. Quelle sainte audace ! Et avec une paternelle bonhomie, il assura le missionnaire que ses désirs seraient comblés.

Une épreuve assombrit le voyage. Sur le chemin du retour, le Père Lacombe perd son crucifix d'Oblat :

« Quelle triste affaire pour moi ! J'oublie ma croix dans le wagon. J'en suis désolé. Ma croix ! Ma croix. Je prends tous les moyens. Inutile. Il me faut partir sans l'avoir retrouvée. »

En novembre, après avoir assisté au chapitre général de sa Congrégation, il est de retour à son cher ermitage. Mais pas pour longtemps. Une nouvelle épreuve, beaucoup plus douloureuse celle-là, s'abat sur lui : un tragique incendie détruit le couvent de sa mission de Saint-Paul des Métis. Un enfant périt dans les flammes. Et le vieux chef de gémir :

« Mon Dieu, comme cela est triste !... Personne aujourd'hui ne peut comprendre mon malheur, mon chagrin, ma désillusion. Je descendrai vers ma tombe, l'affliction dans

l'âme. Mes pauvres Métis !... Je ne puis que pleurer en secret. » [10]

Un autre de ses rêves venait de s'évanouir.

Quelques mois de solitude, puis le vieux Chef repart. Il exerce son ministère à Calgary et Medecine Hat, visite sa chère colline de Saint-Albert, et en février 1908, à l'invitation de Monseigneur Bruchési, il va célébrer ses 80 ans à l'archevêché de Montréal.

Les années maintenant s'écoulent avec rapidité... Derrière les majestueuses cîmes le soleil va bientôt disparaître, les ténèbres envahir la plaine. Le Chef vieillit. Où donc sont les beaux jours d'autrefois ? Debout près de son ermitage, le missionnaire admire à perte de vue l'immense panorama qui va sombrer dans la nuit. Les dernières tentes se replient, ici et là, de paisibles troupeaux qui paissent. Et là-bas, à l'horizon se profilent les silhouettes de villages nouveaux. Indomptable, le progrès poursuit son invasion.

Alors c'en est donc fait ! le passé est bien mort... Comme les guerriers vaincus, le Grand Chef des Prairies n'a plus qu'à déposer les armes.

Ah ! non, Dieu merci !... Et dans un dernier sursaut d'énergie, ce vénérable octogénaire, à deux pas de la tombe, va se relancer à l'attaque. Cette fois, il met sur pied, le croirait-on ? une œuvre qui dure encore, une œuvre à laquelle son nom reste attaché : le « Foyer Lacombe », de Midnapore, au sud de Calgary.

Tout l'Ouest est inondé par les flots d'immigrants qui déferlent sans cesse. On se bouscule, les fortunes s'amassent et se perdent, c'est la fièvre des pays nouveaux. Et avec elle, trop souvent, la misère.

Orphelins, vieillards sans abri, qui donc s'occupera d'eux ?

---

[10] The Black-Robe Voyageur, Miss K. Hughes, p. 435.

Comme autrefois, il s'était dévoué pour les Cris, les Pieds-Noirs et les Métis, le Père Lacombe va mettre tout son cœur à secourir ces déshérités de la vie. Lentement le projet a germé dans son vieux cerveau.

— « J'ai une idée derrière la tête », dit-il un jour.

Une fois résolu, rien ne pourra l'arrêter. L'insuccès de Saint-Paul n'est pas pour le décourager. Pourquoi se laisser abattre ? Et c'est ici que l'on découvre toute la jeunesse de cœur, tout l'enthousiasme, tout le zèle de ce vieillard de 82 ans.

— « Monseigneur, vous allez publier une lettre pastorale sur notre entreprise. »

Ne vous scandalisez pas de son audace ! S'il donne des ordres à son Evêque, c'est qu'on l'y encourage. Ne lui a-t-on pas dit d'aller de l'avant ! Alors, il recourt à tous les moyens.

Fin diplomate, le Père Lacombe approche un richissime de Calgary, « Pat » Burn. Sur le champ, « Pat » lui promet un terrain pour la construction de son Foyer.

— « Rien que ça ? Y pensez-vous mon cher ? Comment voulez-vous que mon œuvre se maintienne, si je n'ai pas de revenus, une terre en culture, des troupeaux ?... »

Le philantrope sourit.

— « C'est bien, Père. J'y verrai... »

A quelque temps de là, le Père Lacombe entrait en possession d'une belle terre de 200 acres. Restait à bâtir.

De paroisse en paroisse, le vieillard parcourt toute la province. Il prêche, sollicite, tend partout la main. Puis, il court à l'autre bout du pays, à Québec, la généreuse province, et recommence.

*
* *

8 septembre 1909. Le Père Lacombe est de retour dans la Prairie. Ce jour-là, c'est fête à Saint-Albert. Cinquante ans déjà que les Sœurs peinent dans l'immense solitude. Soixante ans que le missionnaire consacre évangélise, se voue aux âmes. La colline rayonne de joie. De divers points on est accouru : religieuses de tous costumes, enfants de la plaine, jeunes Oblats et le bataillon décimé des Anciens. Les uns sont encore solides et droits, d'autres, cheveux blancs et visage ridé, traînent le poids des ans. Père Tissier, l'isolé de la Rivière-la-Paix. Père Lestanc, courbé et sourd, mais plein de finesse et l'esprit toujours pétillant. Père Legoff, linguiste émérite, ancien prisonnier de la rébellion, et d'autres encore. Ah ! comme il fait bon revivre pour quelques heures les souvenirs des premiers ans. C'était hier, n'est-ce pas ?... Les courses en raquettes, la famine, les campements, et tant d'aventures tristes ou gaies.

Deux jours plus tard, au cours d'une réception civique, à Edmonton, le Père Lacombe rencontre, dans les jardins du Gouvernement, son vieil ami Lord Strathcona. Quel curieux contraste ! L'un à la tenue d'aristocrate, mise impeccable et figure de praticien, l'autre, le modeste missionnaire à la soutane noire, l'irrésistible charmeur. Et pourtant, comme ils se comprennent ! Assis un peu à l'écart, ils remuent leurs souvenirs.

— « Ah ! mon bon ami, comme je suis heureux de vous revoir ! »

La voix du Père Lacombe tremble d'une émotion mal contenue. N'est-ce pas un lien infrangible, ce passé plein d'aventures, qui les unit tous deux ? Penchés l'un vers l'autre, ils s'étudient, scrutent la trace des années.

— « Vous avez vieilli, Père Lacombe !... »

— « Et vous donc ?... »

Qu'ils sont loin les jours du Fort Edmonton ! L'ancien commis de la « Baie d'Hudson » est devenu par son ambition et sa persévérance, chef d'un vaste empire financier; le reli-

gieux, lui aussi, s'est taillé un empire il a conquis l'Ouest par son cœur

Mais le Père Lacombe n est pas homme à remuer inutilement des cendres et à ne vivre que dans le passé. Le temps presse Sa pensée est ailleurs son « Foyer »

Cette rencontre n'est-elle pas providentielle ?

— « Oui, vous le comprenez, ce sera ma dernière oeuvre. N'auriez-vous pas un « petit souvenir » à donner pour mes pauvres, pour le « Foyer » ? »

Lord Strathcona suit avec intérêt l'exposé du Vieux Chef Soulager la misère faire des heureux, bâtir... Ah ! ce Père Lacombe, c'est bien toujours le même coeur enthousiaste que l on retrouve en lui S'arrêtera-t-il jamais ? Ce projet qu'il caresse aujourd hui, dites-moi, pourriez-vous jurer que c'est bien le dernier rêve de sa vie ?

En silence le vieil aristocrate écoute Il est fasciné

— « Père Lacombe, vous ne changerez jamais... ! »

Quelques jours plus trad, le « Foyer Lacombe » recevait un « petit souvenir » de Lord Strathcona c'était un chèque de 10,000 dollars.

Le missionnaire continue de solliciter Un an plus tard, ayant triplé son avoir, il pouvait assister à l'inauguration officielle de sa maison des pauvres. C'était le 9 novembre 1919

A 83 ans, il venait d'établir une oeuvre durable.

Maison des pauvres, c'est bien le nom qu'elle mérite. On est sans le sous Comment nourrir tant de bouches ? Chez les tribus indiennes, le Père Lacombe le sait par sa longue expérience, pour ne pas mourir de faim, il faut être habile chasseur Oui, solde guerrier ou pauvre squaw, en santé ou famélique, on doit chasser c'est la loi de la survie Le vieux chef part pour la prairie. Il va chasser...

Son ami « Pat » Burn est propriétaire, à Calgary, d'une importante charcuterie. Pourrait-on espérer une meilleure venaison.

— « Pat, il me faut de la viande pour mes pauvres ».

Et chaque semaine, Pat enverra une bonne provision au « Foyer Lacombe ».

Le chef connaît à merveille les bonnes terres de chasse. A Saint-Albert, il obtient de son évêque un gros chargement de pommes de terre. Puis des mines de Lethbridge, il se fait donner deux pleins wagons de charbon. Et il va, de côté et d'autre, comme autrefois Vincent de Paul, ramenant, sous l'ample manteau de sa charité, des misères et des provisions pour les soulager.

Les Sœurs de la Providence acceptent la direction du « Foyer Lacombe ». L'œuvre désormais se stabilise. Ayant de quoi nourrir ses pauvres, se chauffer les pieds et faire des heureux, le chef est content. Courir la plaine ? inutile d'y songer, il est trop vieux. Son ermitage, désormais il n'y pense plus. Au milieu des déshérités de la vie, il goûte donc la paix comme autrefois quand il partageait la vie des Cris et des Pieds-Noirs. Jours de prière et de reposante solitude. A peine ose-t-il parfois se mêler de certains petits embarras, à la recherche de quelque protégé à qui accorder sa sympathie. De temps à autre, il accueille un ancien confrère ou bien un jeune missionnaire, ses amis surtout. Et en de rares occasions, un personnage de marque. 1912, c'est l'archevêque de Montréal, Monseigneur Bruchési, qui vient le saluer. Quelques mois plus tard, Sir Thomas Shaughnessy.

— « Père, votre anniversaire de naissance approche, c'est le temps que j'acquitte mes dûs. »

Chaque 28 février, le Président du Canadien Pacifique offre au missionnaire, selon la coutume de certains pachas, non pas son pesant d'or, mais autant de pièces de monnaies qu'il compte d'années. Cette fois, c'est un petit sac

rempli de pièces d'or. Du bout des doigts, le Vieux Chef les fait glisser une à une dans sa main...

— « Une, deux, trois,... cinquante,... quatre-vingts,... quatre-vingt-quatre, quatre-vingt-cinq, quatre-vingt-six ! Ça y est ! C'est bien cela : quatre-vingt-six ans. Le compte y est ! Je commence à vous coûter cher, hein ? »

— « Oui, ... et j'espère que nous paierons encore longtemps, Père Lacombe. »

Automne 1916. Depuis longtemps, le vieux Chef ne quitte plus sa solitude de Midnapore. Bientôt, il le pressent, il partira pour une autre terre de chasse. C'est la fin. Lentement, il s'en va vers la tombe, comme le voyageur fatigué qui, pas à pas, descend la colline pour aller s'abreuver à l'eau vive du ruisseau. ... Voyez le jour qui baisse et le soleil couchant qui de ses feux embrase la fenêtre. Le malade entrouvre les yeux. Quel est donc cet incendie qui s'allume ?... Un feu de prairie ? Grand Dieu ! Ou bien serait-ce le brasier d'un camp ? Il semble que de la plaine monte encore l'odeur de la « chaudière » où mijote le pemmican. Et ce cri ?... Quel est donc ce cri éperdu ? Est-ce un oiseau sauvage qui s'enfuit devant l'hiver et veut échapper à la mort ? J'ai peur ! S'il fallait que ce soit un de mes enfants indiens, un égaré qui appelle au secours ! Laissez-moi donc, il faut que j'aille. Mais le bras du moribond s'affaisse sur le lit blanc,... las, immobile, presque sans vie. Parfois un léger mouvement... On dirait un oiseau blessé qui veut soulever son aile impuissante et s'envoler. Où suis-je donc ? Comme il fait sombre ici ! Et froid ! Ah ! oui, je sais maintenant, j'ai retrouvé ma forêt,... ma belle forêt solitaire. Je l'entends qui chante pour me bercer. Allons ! Hâtons-nous ! Voici l'heure de dresser le camp; demain il faudra reprendre la route. ... Mon Dieu, je vous donne mon âme ! ... Le moribond ferme les yeux. Doucement, il s'endort. À peine sa poitrine se soulève-t-elle un peu, comme les herbes de la plaine tressaillent sous

une caresse de la brise. Puis, plus rien ne bouge. Les membres sont devenus rigides et froids. Tout s'est tu. Le vieux Chef des prairies est enfin rentré sous la tente pour y dormir son éternel sommeil.

Calme et livide, sa figure demeure souriante jusque dans la tombe.[11]

[11] Le Père Lacombe est décédé au Foyer qu'il avait fondé à Midnapore. Sa mort est survenue dans la nuit du 11 au 12 décembre 1916. Quelques heures auparavant il avait reçu les derniers sacrements des mains de son confrère, le P. Blanchet. (Lettres du P. H. Grandin, O.M.I., 12 et 17 décembre 1916. Archives provinciales des Oblats, Edmonton).

ÉPILOGUE

« Pauvre cher vieux ! Il disparaît alors que sa dernière œuvre n'a plus besoin de lui pour se suffire et que son intelligence sombrait définitivement. Quelle vie mouvementée et même tourmentée ! C'est une de nos grandes figures qui s'en va. »[1]

Le Père Lacombe, « une de nos grandes figures ! »... Quoi de plus juste que cette épithète que lui décerne son Supérieur religieux ? Une grande figure, non seulement du monde religieux, mais du pays entier. Elle domine plus d'un demi-siècle de l'histoire canadienne. Et les funérailles du missionnaire, à la fois simples et grandioses, vont souligner cette influence que le « Vieux Chef » exerçait et l'attachement, je devrais plutôt dire la vénération, dont il était partout l'objet, en particulier au sein des tribus indiennes des Prairies.

Le jeudi 14 décembre, un premier service funèbre est chanté en la cathédrale Sainte-Marie de Calgary, où, durant de nombreuses années, le Père Lacombe s'est tant dévoué. Puis le cortège se forme pour reconduire la dépouille mortelle à la gare. Quatre policiers à cheval ouvrent la marche. Viennent à leur suite, les sommités du monde religieux et civil : l'Archevêque d'Edmonton, l'Evêque de Calgary, le Lieutenant Gouverneur, un Ministre délégué du gouvernement provincial. Et des humbles aussi, des pauvres que le missionnaire avait secourus, d'anciens paroissiens et de nombreux chefs de tribus indiennes. Tout le long du parcours, la foule

[1] Lettre du P. H. Grandin, 11 et 12 décembre 1916. Archives provinciales, O.M.I., Edmonton.

est massée formant une haie silencieuse et grave. Le deuil plane sur la ville

Un train spécial attend en gare Ce sera le dernier voyage que l'ancien « président » du Canadien Pacifique fera avec le « Cheval-de-Fer ». Il retourne vers le Nord, son premier champ d'apostolat.

Le lendemain à Edmonton, deuxième messe que chante un vétéran des missions, Monseigneur Grouard. Enfin, le samedi, c'était au tour de la vieille mission de Saint-Albert sa « chère colline » de dire adieu à son fondateur Ancien compagnon d'apostolat, Monseigneur Legal devenu archevêque d'Edmonton préside la cérémonie.[2] Puis la dépouille mortelle, dont on a retiré le cœur est ensuite déposée dans la crypte de l'église paroissiale

*
* *

Les années s'écoulent. La scène change... 21 juillet 1928. Dimanche L'historique colline qui domine toute la campagne environnante est prise d'assaut par cinq mille personnes. Mais aujourd'hui c'est fête ! A l'ombre d'un bosquet, on peut apercevoir une estrade d'honneur pavoisée avec profusion Au centre de cette mer humaine, émerge la silhouette de bronze du Père Lacombe, crucifix en main, comme au jour où il apporta la paix aux tribus indiennes des Prairies. La vision est saisissante. On dirait que le missionnaire ressuscité bénit cette foule qui l'acclame et le porte en triomphe. De son tombeau le Chef poursuit ses conquêtes.

Ont pris place à l'estrade plusieurs personnalités du monde civil et religieux le lieutenant-gouverneur de la province, l'Archevêque d'Edmonton, le Ministre de l'Intérieur

[2] Lettre du P H. Grandin, 17 décembre 1916. Archives provinciales O.M.I., Edmonton.

et nombre d'autres. « Aucun homme ne mérite en Alberta une plus grande reconnaissance que celle qui est due au Père Lacombe. » Ce témoignage du maire Bury d'Edmonton résume bien le sens de cette fête et le sentiment unanime de tous les assistants. La célébration revêt le cachet d'une fête nationale.

Et c'est, pour ainsi dire, un abrégé de la vie du grand missionnaire que l'on retrouve aujourd'hui au sommet de sa « chère colline. » D'un coup d'œil l'esprit embrasse toute son œuvre. Voici à deux pas du monument l'endroit où soixante-sept ans passés, au cœur de la sauvagerie, il avait fait halte avec Monseigneur Taché, et jeté les bases de la nouvelle mission. A droite l'ancien évêché, témoin de la vie et de la mort d'un saint évêque. Un peu plus loin, le couvent des Sœurs Grises qui a remplacé la chétive école de 1862. Là, au pied de la colline, la petite rivière Esturgeon, toujours douce et tranquille, sur laquelle le Père Lacombe, pionnier sans rival, avait jeté le premier pont de tout l'Ouest canadien. Enfin, joyau inestimable, voici l'humble cathédrale en bois équarri que des mains habiles et pieuses ont conservée intacte, et qu'elles ont transformée en un musée. C'est un véritable écrin du Passé, où s'enchâssent les souvenirs les plus chers, reliques des pionniers, de ces Oblats fondateurs de l'Eglise dans l'Ouest canadien et même maculées de sang, celles, plus précieuses encore, de ces apôtres qui ont donné leur vie pour établir le règne du Christ.

Au milieu de cette poignante évocation, on voit divers objets qui nous rappellent la mémoire du Père Lacombe : sa croix d'Oblat, quelques livres en Cris et en Pied-Noir, son « Echelle de la religion » et là, accrochées au mur, ses infatigables raquettes. Solitudes, courses épuisantes, tempêtes de neige, famine, souffrances sans nombre, c'est de tout cela dont elles nous parlent les raquettes du vieux Chef Lai-

même, à quelques pas plus loin, dans la Crypte, il dort son dernier sommeil à côté de son saint évêque.

Mais en vain chercherait-on son cœur ? Enchâssé par des mains pieuses, il est resté là-bas, dans la plaine, au milieu de ceux qu'il aima toute sa vie : ses pauvres, ses orphelins, les derniers survivants des tribus indiennes.

Quel émouvant symbole ! Par delà le tombeau, le cœur d'Ars-okitsiparpiw continue de veiller sur les siens.

Oui, son souvenir demeure : le Grand Chef des Prairies est toujours vivant.[3]

24 juin 1954

[3] A la requête des Sœurs de la Providence et avec l'autorisation de Monseigneur Legal, le cœur du Père Lacombe fut placé dans une urne de verre et confié à la garde du « Foyer Lacombe », de Midnapore, Alberta, région comprise autrefois dans le pays des Pieds-Noirs.



